



Pendant un long moment personne ne bouge. « Nous avons perdu la marée montante, » dit le directeur, soudainement. Je lève la tête. Le flanc de mer est recouvert d'un banc de nuages noirs, et la tranquille voie navigable qui donne alors sur les extrêmes confins de la terre, s'écoule sous un ciel couvert – et semble conduire au plus profond d'un immense noir.

“« Pardonnez-moi. Je – je – me suis renfermée si longtemps dans le silence – dans le silence . . . Vous étiez avec lui – jusqu’à la fin ? Je pense à sa solitude. Personne n’est prêt à le comprendre comme je l’ai compris. Sans doute personne non plus pour l’écouter . . . »

“« À la toute fin, » dis-je, tremblant. « J’ai écouté ses derniers mots . . . » je m’interromps dans une peur.

“« Répétez-les moi, » murmure-t-elle dans un ton de cœur brisé. « Je veux – je veux – quelque chose – quelque chose avec quoi – quoi vivre. »

“Je suis sur le point de lui crier, « Ne les entendez-vous pas ? » Le crépuscule les répète dans un persistant souffle tout autour de nous, dans un souffle qui semble se gonfler d’un air souterrain, menaçant comme le premier souffle d’un vent naissant. « L’horreur ! L’horreur ! »

“« Ces derniers mots – pour vivre avec, » insiste-t-elle. « Ne comprenez-vous pas que je l’aimais – je l’aimais – je l’aimais ! »

“Je me reprends et parle doucement.

“« Le dernier mot qu’il prononça fut – votre nom. »

“J’entends un léger soupir et alors mon cœur peut se tenir immobile, s’arrêter de battre pour un instant par une exultation, un terrible cri, par le cri d’un inconcevable triomphe et d’une peine indicible. « je le savais – j’en étais sûre ! » . . . Elle savait, elle était sûre. J’entends ses pleurs ; elle cache son visage dans ses mains. Il me semble que la maison va s’effondrer avant que je ne puisse m’échapper, et alors les cieux tomberaient sur ma tête. Mais rien n’arrive. Les cieux ne tombent pas, pour rien. Seraient-ils tombés, je me le demande alors, si j’avais laissé Kurtz à la justice qui était sienne et qui lui était due ? N’a t-il pas dit qu’il ne désirait que la justice ? Mais je ne pouvais. Je ne pouvais lui dire. Nous aurions été plongés dans l’obscurité – trop sombre ensemble . . . ”

Marlow s’est arrêté, et va s’asseoir à part, indistinct dans le silence, méditant dans la position d’un Buddha.

d'actes. Son exemple – »

“ « C'est vrai, » je dis ; « son exemple, aussi. Oui, son exemple. Je l'avais oublié. » Je suis incapable alors de projeter en un sens, une forme sensée, la quête qu'elle me formule. Est-ce bien là une demande ? Que faire des projets de Kurtz sinon les dissoudre dans notre mémoire à tous. Impossible de poursuivre la quête, le projet de grandeur, trop personnel, solitaire, vastes projections floues. Où irais-je avec sinon me perdre ?

“ « Mais je ne peux pas. Je ne peux pas – peux pas croire – pas encore. Je ne peux pas croire que je ne le reverrai plus, que personne ne le reverra, encore, jamais, jamais, jamais. »

“Elle lance ses bras en arrière comme si elle effectuait une figure, les tendant vers le noir, ses pâles mains s'ouvrent entre l'étreinte d'une disparition et le mince éclat produit par la fenêtre. Jamais le revoir ! Je le vois clairement assez alors. Je dois voir ce fantôme éloquent aussi loin que je vivrai, et je dois la voir elle aussi, une tragique et familière appartenance, ressemblant aux gestes d'une autre, tragique également, et ornée de puissants charmes, tendant les bras bruns nus sur le scintillement du courant infernal, le courant vers l'obscurité. Elle dit soudainement très bas « Il est mort comme il a vécu. »

“ « Sa fin, » dis-je, avec une morne colère en moi, « était en tout point digne de sa vie. »

“ « Et je n'étais pas avec lui, » murmure-t-elle. Ma colère subsiste alors dans le sentiment d'une infinie pitié.

“ « Tout ce qui a pu être fait – » je marmonne.

“ « Ah, mais je crois en lui plus qu'en n'importe qui sur terre – plus que sa propre mère, plus encore – que lui-même. Il a eu besoin de moi ! Moi ! J'aurais voulu élever chaque soupir, chaque mot, chaque signe, chaque coup d'œil.

“Je sens comme une froide pression à la poitrine. « Non, » Dis-je, dans une voix sourde.

« Oui je sais, » dis-je avec quelque chose qui ressemble à du désespoir dans mon cœur, mais je pense mon salut devant la faiblesse qu'il y a en elle, avant cette grande et salvatrice illusion qui se montre parée d'une surnaturelle rougeur dans l'obscurité, dans la triomphante obscurité où je ne peux me défendre contre elle – où je ne peux même pas me défendre contre moi-même.

« Quelle perte pour moi – pour nous ! » corrige-t-elle d'elle-même avec une merveilleuse générosité ; s'ajoute alors un murmure, « Au monde. » Par les dernières lueurs du crépuscule, je pourrais voir le scintillement de ses yeux, plein de larmes – de larmes qui ne peuvent couler.

« J'ai été vraiment heureuse – vraiment chanceuse – vraiment fière, » continue-t-elle. « Vraiment chanceuse, trop heureuse pour un court instant. Et maintenant je suis malheureuse pour – pour la vie. »

« Elle se lève ; ses cheveux clairs semblent attraper la dernière lumière dans un vacillement d'or. Je me lève également.

« Et pour tout ceci, » finit-elle lugubrement « pour toutes les promesses et toute la grandeur de sa généreuse pensée, de son noble cœur, rien ne reste – rien que la mémoire. Vous et moi – »

« Nous nous souviendrons toujours de lui, » dis-je à la hâte.

« Non ! » crie-t-elle. « C'est impossible que tout ceci se perde – qu'une telle vie soit sacrifiée et ne laisse rien – qu'une souffrance. Vous connaissiez les vastes projets qu'il avait. Je les connaissais également – je ne peux sans doute pas les comprendre – mais d'autres peuvent, qui les connaissent. Quelque chose doit rester. Ses mots, pour finir, ne sont pas morts. »

« Ses mots resteront, » dis-je.

« Et son exemple, » elle se parle à elle-même. « Les hommes qui l'ont respecté – sa bonté a brillé dans tant

reste illuminé par l'inexplicable lumière de croyance et d'amour.

« Vous étiez son ami, » poursuit-elle. « Son ami, » répète-t-elle, un peu plus fort. « Vous deviez l'être, s'il vous a confié cela et vous a envoyé jusqu'à moi. Je sens que je peux vous parler – et oh ! Je dois parler. Je veux que vous – vous qui avez entendu ses derniers mots – sachiez que j'ai été digne de lui . . . Ce n'est pas de la fierté . . . Si ! Je suis fière de savoir que je le comprenais plus que n'importe qui sur terre. Il m'a parlé de lui-même. Et depuis la mort de sa mère, je n'ai plus personne – personne – à qui – à qui – »

« J'écoute. L'obscurité s'approfondit. Je ne suis même pas sûr qu'il m'ait donné le bon paquet. Je soupçonne plutôt qu'il ait voulu que je m'occupe d'un autre lot de papiers pour lequel, après sa mort, j'ai vu le directeur s'accroupir pour l'examiner sous la lampe. Et la fille parle aisément de sa souffrance dans la certitude de ma sympathie ; elle parle comme trente hommes qui ont bu. J'avais entendu dire que son engagement avec Kurtz avait été désapprouvé par les siens. Il n'était pas assez riche ou quoi encore. Et en effet, je ne sais pas non plus s'il n'a pas été pauvre toute sa vie. Il m'avait donné une certaine raison de deviner que c'était son impatience à combattre la pauvreté qui l'avait mené loin là-bas.

« . . . Qui n'était pas son ami après l'avoir entendu parler rien qu'une fois ? » dit-elle. « Il conduisait les hommes à lui par ce qui était le meilleur en eux. » elle me regarde avec intensité. « C'est le don de la grandeur, » poursuit-elle, et le son de sa petite voix semble s'accompagner de tous les autres sons ; plein de mystère, de désolation, de souffrance, que je n'ai jamais entendu jusqu'alors – l'ondulation de la rivière, le son sourd des arbres balancés par le vent, les murmures des foules, le ring incompréhensible des mots criés au loin, le souffle d'une voix parlant depuis le seuil d'une éternelle obscurité. « Mais vous l'aviez entendu lui ! N'est-ce pas ! » elle pleure.

l'une de ces créatures qui ne sont pas les pions du temps. Pour elle, il est mort seulement hier. Et, non de dieu ! Cette impression est si forte que pour moi aussi, il semble n'avoir disparu qu'hier – une courte minute, ceci est très infime, elle est lui dans un même instant – sa mort à lui et son désarroi à elle – je vois son mal dans le court instant de sa mort. Comprenez-vous ? Je les vois ensemble – je les entends ensemble. Elle dit dans un profond souffle « j'ai survécu », alors que mes oreilles tendues semblent entendre distinctement ces mots mélangés au ton désespéré de regret de la femme, le chuchotement de l'éternel condamnation de l'homme. Je me demande ce que je fais là, avec une sensation de panique dans le cœur, comme si je me heurtais à une place de cruels et d'absurdes mystères rien à contempler pour un être vivant. Elle me montre une chaise. Nous nous asseyons. Je tends le paquet doucement vers la petite table, qu'elle couvre de ses mains . . . « Vous le connaissiez bien, » murmure-t-elle, après un moment de silencieux pleurs.

« L'intimité grandit vite là-bas, » dis-je. « Je l'ai connu aussi bien qu'un homme peut en connaître un autre ? »

« Et vous l'admiriez, » dit-elle. « Il était impossible de le connaître et de ne pas l'admirer. N'est-ce pas ? »

« Il était un homme remarquable » dis-je, non fermement. Alors, devant l'appel que va me jeter la fixité attirante de son regard immobile, qui semble attendre d'autres mots sur mes lèvres, je poursuis. « C'était impossible en effet, de ne pas – »

« l'aimer, » finit-elle dans l'impatience, m'interrompant et me laissant dans un épouvantable mutisme. « Est-ce vrai ! Est-ce vrai ! Lorsque vous pensez qu'il n'y a personne qui le connaisse aussi bien ! Je, j'avais toute sa noble confiance. Je le connaissais au mieux. »

« Vous le connaissiez le mieux, » je répète. C'est sans doute vrai. Mais avec chaque mot prononcé, la pièce grandit dans l'obscurité, et seulement son front, doux et blanc,

d'un bois rouge sombre au premier étage, et tandis que j'attends, il semble me regarder fixement à travers un panneau brillant – il fixe de son regard large et immense, en embrassant, condamnant et détestant tout l'univers. J'ai l'impression d'entendre le cri s'élever, encore « L'horreur ! L'horreur ! »

“Le crépuscule tombe. Je dois attendre dans la douce salle d'attente qui possède trois grandes fenêtres qui partent du sol jusqu'au plafond, comme trois lumineuses et grotesques colonnes. Les pieds dorés des meubles et le dos des armoires montrent d'indistinctes courbes. La grande cheminée en marbre a une froide et monumentale blancheur. Un grand piano se tient massivement dans le coin ; avec de sombres lueurs sur ces plates surfaces comme un sombre sarcophage poli. Une haute porte s'ouvre – se referme. Je me lève.

“Elle entre et se présente, toute de noir vêtue, avec un visage pâle, qui flotte vers moi dans la tombée de la nuit. Elle est en deuil. Plus d'un an après sa mort, plus d'un an après que la nouvelle soit parvenue, elle désire se rappeler et pleurer à jamais. Elle prend mes deux mains dans les siennes et murmure, « j'avais entendu dire que vous viendriez. » Je note qu'elle n'est pas très jeune – je veux dire qu'elle n'est pas une jeune fille. Elle a une mature capacité à la fidélité, à la croyance, à la souffrance. La pièce semble s'agrandir dans le noir, comme si toute la triste lumière de ce nuageux soir prenait refuge sur son front. Ces cheveux clairs, ce visage pâle, ces sourcils purs, semblent l'entourer d'un halo cendré depuis lequel ses sombres yeux semblent me regarder. Le regard est sans artifice, profond, confiant, et généreux. Elle porte sur le visage son désespoir, comme si elle pouvait être fière de ce désarroi, comme si elle pouvait dire, je – je suis seule à savoir comment pleurer pour lui comme il le mérite. Mais tandis que nous sommes toujours les mains jointes et tremblantes, une telle désolation arrive à son visage que je perçois alors qu'elle est

mais avant la lourde et haute porte, entre les grandes maisons d'une rue toujours aussi décorée que l'allée bien entretenue d'un cimetière, j'ai une vision de lui sur la civière, ouvrant sa bouche voracement, comme pour dévorer toute la terre avec toute son humanité. Oui il a dévoré toute l'humanité de la terre en quelque sorte. Il vit alors devant moi ; il vit bien plus qu'il n'a jamais vécu – une ombre insatiable de splendides apparences, de lumineuses réalités ; une ombre de plus en plus sombre puis aussitôt une ombre de la nuit, drapée noblement dans les plis d'une gigantesque éloquence. La vision semble entrer dans la maison avec moi – la civière, les porteurs fantômes, la foule sauvage d'adorateurs, le noir et les nuances de la forêt, le scintillement à l'entrée des courbes obscures du courant, le battement du tambour, régulier et assourdissant comme le battement du cœur – le cœur d'une obscurité conquérante. Un profond noir. C'est un moment de triomphe pour ce désert, une invasion et une ruée vengeresse qu'il me semble vouloir garder en arrière seul pour le salut d'une autre âme. Et la mémoire de ce que je lui ai entendu dire, loin, là-bas, avec les formes s'exaltant dans mon dos, à la lueur rouge des feux, dans le bois patient, ces phrases brisées me reviennent, et se font encore entendre dans leur unanime et terrible simplicité. Je me souviens de sa diabolique plaidoirie, ses viles menaces, la colossale échelle de ses vils désirs, la bassesse, le tourment, l'angoisse tumultueuse de son âme. Encore le désert recommencera. Et plus tard, il me semblera voir le souvenir de ses faibles manières, lorsqu'il dit un jour, « Ce lot d'ivoire est maintenant réellement mien. La Société n'a pas payé pour. Je le récolte moi-même au prix d'un très grand risque personnel. J'ai peur qu'ils n'essayent de le proclamer comme le leur. H'm. C'est un cas difficile. Que pensez-vous que je dois faire – Résister ? Eh ? Je ne veux rien de plus que la justice. » . . . Il ne veut rien de plus que la justice – rien de plus que la justice. Je sonne à l'entrée d'une porte faite

partis, » répond l'autre. « Il était un – un – extrémiste. » Je n'avais pas pensé ainsi, je consens. « Le savais-je ? » demande-t-il, avec un soudain éclair de curiosité, « Ce qu'il était l'a incité à aller là-bas ? » « Oui, » dis-je, et je lui remets immédiatement entre les mains le fameux rapport pour publication, s'il le jugeait utile. Il jette un coup d'œil à la hâte, marmonnant tout le temps, juge « qu'il le fera », et le prend en le pliant.

“Finalement, me voilà seul avec un mince paquet de lettres et le portrait d'une femme. Elle me frappe par sa beauté – je veux dire qu'elle a une expression magnifique. Je sais que la lumière du jour peut faire mentir, aussi, j'estime qu'aucune manipulation de lumière ni aucune pose n'ont pu transmettre la délicate nuance de la richesse de ses traits. Elle semble prête à entendre sans la moindre réserve intérieure, sans la moindre suspicion, la moindre pensée pour elle-même. J'en conclus que j'irai et lui rapporterai son portrait et ces lettres moi-même. Curieusement ? Oui ; et aussi quelques autres sentiments sans doute. Tout ce que Kurtz avait eu se trouve entre mes mains : son âme, son corps, sa station, ses plans, son ivoire, sa carrière. Il reste seulement la mémoire et sa *destinée* – et je veux renoncer. Mettre tout cela de côté, voilà, derrière moi, dans le passé, en un sens – pour livrer personnellement tout ce qui m'est resté de lui à cet oubli qui est le dernier mot à notre destin commun. Je ne m'en défends pas. À ce moment, je n'avais pas de perception assez claire de ce que j'étais ni ne voulais vraiment. Sans doute était-ce une impulsion inconsciente de loyauté, ou l'accomplissement de l'une de ces nécessités ironiques qui se cachent dans les faits de l'existence humaine. Je ne sais pas. Je ne puis le dire. Mais j'y suis allé.

“Je pense, au départ, que sa mémoire est comme le souvenir des autres morts qui s'accumulent dans toute vie d'homme – une vague impression où dominent les ombres tombées sur lui dans un rapide et dernier passage ;

« Ceci n'est pas ce que ne nous sommes en droit d'attendre » remarque-t-il. « N'attendez rien d'autre, » dis-je. « Il y a seulement des lettres personnelles. » Il se retire après quelques menaces de procédures légales, de droit, et je ne le revois plus ; mais un autre camarade, se disant le cousin de Kurtz, apparaît deux jours plus tard, anxieux d'entendre tous les détails sur les derniers moments de son cher parent. Accidentellement, il me fait comprendre que Kurtz était essentiellement un grand musicien. « Il y avait le potentiel d'un immense succès, » dit l'homme, qui était joueur d'organe, je crois, avec ses cheveux blancs grêles coulant sur le col de son manteau gras. Je n'ai aucune raison de douter de sa déclaration ; et depuis ce jour, je suis incapable de dire qu'elle était la profession de Kurtz, si tant est qu'il en ait eu une – ce qui fait la grandeur de ses talents. Je le prenais pour un peintre qui écrivait dans les journaux ou pour un journaliste qui pouvait peindre – mais même son cousin (qui prend de l'herbe durant l'entretien) ne peut me dire, me dire ce qu'il était – exactement. Il était un génie universel – sur ce point, je suis d'accord avec ce vieil homme, qui souffle par le nez dans un grand mouchoir fait main en coton et se retire dans une sénile agitation, emmenant avec lui quelques lettres de famille et notes diplomatiques sans importance. En fin de compte, un journaliste anxieux de connaître quelque chose sur le destin de “son cher collègue” fait surface. Ce visiteur m'informe que la sphère appropriée de Kurtz se situait dans la politique “du côté populaire”. Il a les poils des sourcils plats, des cheveux coupés court, une lunette à l'œil tenue par un ruban, et, devient expansif, confesse que Kurtz ne pouvait pas tellement écrire – « Mais au nom du ciel ! Comment cet homme pouvait parler. Il électrifiait les grandes rencontres. Il avait la foi – N'avez-vous pas vu ? – Il avait la foi. Il pouvait aller jusqu'à croire n'importe quoi – tout. Il aurait été un grand leader pour un parti. » « Pour quel parti ? » je demande. « tous les

les éclairer, mais j'ai des difficultés à me retenir de leur rire aux visages, si emplis de stupidités sans importance. J'ose dire que je ne suis pas très bien à ce moment-là. Je bascule dans les rues, passe d'une rue à l'autre – il y a de nombreuses affaires à traiter – souriant amèrement aux personnes parfaitement respectables. J'admets que mon comportement est inexcusable, mais alors, ma température est rarement normale ces jours-là. Ma chère tante essaie de soigner mon pouvoir mais semble à côté de la chose. Ce n'est pas mon pouvoir qui veut être soigné, mais mon imagination qui veut se calmer. Je prends les morceaux de papier que m'avait remis Kurtz, sans savoir exactement quoi faire avec. Sa mère est morte il y a peu de temps, elle était assistée, comme cela m'avait été demandé, c'était son souhait. Un homme propre, bien rasé, avec une façon officielle de porter des lunettes à la monture dorée, m'appelle un jour et me questionne, à première vue se détourne, après quoi il exerce une pression élégante sur ce qu'il a plaisir à nommer certains "documents". Je ne suis pas surpris, car j'ai eu deux querelles avec le directeur au sujet de là-bas. J'ai refusé de céder le moindre petit bout du paquet, et je garde la même attitude devant cet homme à lunettes. Il devient sombrement menaçant pour finir, et avec beaucoup de ferveur soutient que la Société a un droit sur chaque morceau d'information sur ses "territoires". Et il dit, « la connaissance que M. Kurtz avait des régions inexplorées est nécessairement vaste et singulière – le résultat de ses grandes capacités et des déplorables circonstances dans lesquelles il était placé : donc – » Je lui assure que les connaissances de Kurtz, quand bien même extensives, ne concernent pas les questions de commerce de l'Administration. Il invoque alors, au nom de la science. « Ce serait une perte colossale si etc., etc. » Je le renvoie au rapport sur "La Suppression des Coutumes Sauvages", avec ces notes post-scriptum déchirées. Il le saisit avec impatience, mais finit par le dédaigner avec un air de mépris.

gligent mépris pour l'évanescence de toutes choses – aussi pour cette peine elle-même. Non ! Ce sont ses retranchements à lui qu'il me semble avoir vécus. Réellement, il a fait ce dernier pas, il a franchi le bord, tandis qu'il m'a été permis de reculer d'un pied hésitant. Et sans doute, cela fait toute la différence ; sans doute, toute la sagesse, et toute la vérité, et toute la sincérité, sont compressées dans cet instant inappréciable dans lequel nous avançons et dépassons le seuil de l'invisible. Sans doute ! J'aime penser que ma conclusion n'aurait pas été un mot teinté de mépris. Encore mieux était son cri – bien mieux, une affirmation, une victoire morale, valant pour les innombrables défaites, les abominables terreurs, les abominables satisfactions. C'est ce cri qui est une victoire ! C'est pourquoi je suis resté loyal à Kurtz jusqu'à la fin, et bien au-delà, quand, longtemps après, je ne l'entendrais plus, pas sa propre voix, mais l'écho et sa magnifique éloquence jetée sur moi, depuis l'âme aussi translucide et pure qu'un éclat de cristal.

“Non, ils ne m'ont pas enterré, quoique je ne me souviens que vaguement d'une période, un souvenir que je vis avec une frissonnante surprise, comme un passage à travers d'inconcevables mots qui n'ont pas d'espoir en eux ni de désir. Je me retrouve retranché dans la ville funéraire ressentant le regard de gens ahuris dans la rue, dérochant à la hâte un peu de monnaie aux uns aux autres, dévorant tristement leur infâme cuisine, absorbant leur bière malsaine, et rêvant leurs insignifiants rêves malades. Ils abusent de mes pensées. Ce sont des intrus au cœur de mon savoir sur la vie, ce qui est pour moi un prétexte irritant, car je me sens si sûr : ils n'ont pas la possibilité de savoir les choses que je sais. Leur comportement, qui est le comportement de simples individus allant à leurs affaires dans l'assurance d'une parfaite sécurité, m'est inoffensif comme l'outrageuse folie face au danger qui ne peut être compris. Je n'ai pas le désir particulier de

pèlerins enterrent quelque chose dans un trou boueux.

“Et alors, ils sont très près de m’enterrer.

“Cependant, comme vous le voyez, pour l’heure je n’ai pas rejoint Kurtz là-bas. Non. Je reste pour vivre le cauchemar jusqu’à la fin, et pour montrer encore ma loyauté envers Kurtz. Le destin. Mon destin ! Drôle de chose que la vie – ce mystérieux arrangement de logiques pitoyables pour de futiles buts. Le plus que vous pouvez espérer est un peu de connaissance sur vous-même – qui vient trop tard – la récolte de regrets indicibles et tenaces. J’ai lutté avec la mort. C’est le duel le plus inintéressant que vous puissiez imaginer. Il a lieu dans un gris impalpable, avec rien sous vos pieds, rien autour, sans spectateurs, sans clameur, sans gloire, sans le grand désir de victoire, sans la grande peur de la défaite, dans une atmosphère malade de tièdes dépités, de scepticisme, sans confiance en soi, et encore moins en votre adversaire. Si cela est la forme de l’ultime sagesse, alors la vie est une énigme plus grande que nous l’avions pensé. Je suis sans voix – respirant la dernière opportunité de prononcer une parole, je découvre avec humiliation que je n’ai probablement rien à dire. C’est la raison pour laquelle j’affirme que Kurtz est un homme remarquable. Il a quelque chose à dire. Il dit la chose. En jetant un regard sur le côté, je comprends mieux moi-même le sens de son regard fixe, qui ne pouvait voir la lueur de la bougie, mais était assez large pour embrasser tout l’univers, suffisamment perçant pour pénétrer tous les cœurs dans l’obscurité. Il avait tout résumé – et avait jugé. « L’horreur ! » ce fut un homme remarquable. Après tout, il était l’expression d’une sorte de croyance ; elle avait la sincérité, elle avait la conviction, elle avait dans son chuchotement la note vibrante de la révolte, le visage épouvantable d’une vérité entrevue – l’étrange mélange de désir et de haine. Et ce ne sont pas mes propres retranchements qui se rappellent à moi – la vision d’une grisaille sans forme remplie de douleur physique, un né-

mière est à une faible distance de ses yeux. Je me force à murmurer, « oh, c'est absurde ! » et me tient devant lui comme transpercé.

“Tout ce qui s'approche du changement sur son visage, je n'ai jamais vu cela auparavant, et espère ne jamais le revoir. Oh, je ne suis pas touché. Je suis fasciné. C'est comme si un voile logeait là. Je vois à travers cette face d'ivoire l'expression d'une sombre fierté, une puissance brutale, une terreur lâche – d'un intense et vide désespoir. Vit-il sa vie à nouveau avec tous les détails de désir, d'appel et d'abandon, durant ce suprême moment de complète lucidité ? Il pleure au souffle de ces images, à leur vision – il pleure doublement, des pleurs qui ne sont pas plus qu'un souffle – et ces mots.

“« L'horreur ! L'horreur ! »

“Je souffle sur la bougie et quitte la cabine. Les pèlerins sont en train de dîner dans la salle à manger, je prends ma place face au directeur, qui soulève ses yeux pour me questionner de son regard, que j'ignore avec succès. Il se penche en arrière, serein, avec le sourire particulier de la profondeur cachée de sa petitesse. Une douche continue de petites mouches coule depuis la lampe, sur nos vêtements, sur nos mains et nos visages. Soudainement le “boy” du directeur pose un insolent visage noir dans l'embrasure de la porte, et dit sur un ton de mépris caustique –

“« Meuseu Kurtz – il est mort. »

“Tous les pèlerins se ruent dehors pour voir. Je reste là, et sors avec mon dîner. Je crois que l'on me considère brutalement insensible. Bien que, je ne mange pas beaucoup ce soir là. Il y a une lampe là-dedans – une lumière, vous savez – et dehors il fait si terriblement, terriblement noir. Je ne vais pas plus près de ce remarquable homme qui a prononcé un jugement sur les aventures de son âme sur cette terre. La voix s'en est allée. Quoi d'autre est là-bas ? Mais je suis bien sûr au courant que, le jour suivant, les

sures. Je regarde vers l'avant – pilotant. « Ferme le volet, » dit Kurtz soudainement, un jour ; « je ne supporte pas de regarder cela. » Je ferme alors. Il y a un silence. « Oh, mais vous me donneriez votre cœur aussi ! » il pleure sur le désert invisible.

« Nous nous écroulons de fatigue – comme attendu – et devons nous amarrer haut sur une île en vue de réparations. Ce retard est la première chose qui secoue la confiance de Kurtz. Un matin, il me donne un paquet de papiers et une photographie – l'ensemble du lot est lié avec le lacet d'une chaussure. « Gardez cela pour moi, » dit-il. « Cet imbécile nocif » (il veut dire le directeur) « est capable de fouiller dans mes boîtes quand je ne regarde pas. » Dans l'après-midi, je le vois. Il est couché, agonisant sur le dos, les yeux fermés, je me retire doucement mais l'entends murmurer, « vivre correctement, mourir, mourir . . . » J'écoute. Rien de plus. Il devait revivre quelques discours dans ses rêves, ou est-ce le fragment de phrases d'un article de journal ? Il écrivait pour les journaux et était encore censé le faire, « pour le ravissement de mes idées. C'est un devoir. »

« Le sien est d'une obscurité impénétrable. Je le regarde comme vous fixeriez assez bas un homme qui agonise au fond d'un précipice, dans lequel le soleil ne brille jamais. Mais je n'ai pas tant de temps à lui donner, car je dois aider le mécanicien à prendre les pièces pour les cylindres percés, à redresser une tige de connexion pliée, et tant d'autres soucis encore. J'évolue dans un infernal désordre de rouille, d'éclats, de clous, de boulons, de marteaux, de forets et cliquets – choses que j'abandonne, car je ne peux m'y habituer. Je sollicite le jeune forgeron que nous avons heureusement à bord ; je travaille dur au milieu de misérables résidus – je tremble trop pour tenir debout.

« La nuit tombée, entrant avec une bougie, je commence à l'entendre, lui, dire dans un petit tremblement, « J'agonise ici, dans le noir attendant la mort venir. » La lu-

considèrent avec défaveur. Je suis, pour ainsi dire, compté parmi les morts. C'est étrange comme j'accepte ce partenariat imprévu, ce choix du cauchemar forcé dans la ténébreuse terre envahie de ces signifiants et avides fantômes.

“Kurtz parle. Une voix ! Une voix ! Elle sonne profondément comme la dernière. Elle survit dans sa force, parvient à cacher les plis magnifiques et éloquents du vide et de l'obscurité de son cœur. Oh, il lutte ! Il lutte ! Les usures méandres de son cerveau fatigué sont maintenant hantées par des images fantômes – images de prospérité et de célébrité qui tournent autour d'un cercle obséquieux de cadeaux sans fin et de nobles et admirables expressions. Mon intention, ma station, ma carrière, mes idées – ceux-là sont les sujets des discours sentimentaux élevés. La nuance de l'original Kurtz fréquente le chevet de la creuse supercherie, dont le destin est d'être enterré présentement dans le moule de la primitive terre. Il pénètre et se bat tout à la fois dans l'amour diabolique et la haine surnaturelle des mystères, pour la possession de cette âme rassasiée de primitives émotions, avide de gloire trouvée, de fausses distinctions, de toutes les apparences du succès et du pouvoir.

“Parfois, il est complètement enfant. Il désire que les rois viennent à sa rencontre aux stations des gares, au retour de ses quelques affreux *nulles parts*, où il projette d'accomplir de grandes choses. « Vous leur montrez que vous avez en vous quelque chose de réellement profitable, et alors il n'y a pas de limites à la reconnaissance de votre capacité. » aurait-il dit. « Bien entendu, vous devez vous soucier des motifs – des vrais motifs – toujours. » Les longues coulées de la rivière se rassemblent, les courbures monotones restent les mêmes, glissent comme dans le passé, le bateau à vapeur évolue dans la multitude des arbres centenaires ; ensemble, ils attendent patiemment le fragment encrasé d'un autre monde, le signe anticipé d'un changement, d'une conquête, de marchandises, de massacres et de bles-

tire la corde à plusieurs reprises. Ils se tordent et courent, ils sautent, s'accroupissent, dévient le son, esquivent sa terreur volante. Les trois formes rouges tombent raides, faces contre le rivage, je crois qu'ils ont été tués, morts. Seule la sauvage et glorieuse femme ne tressaille pas vraiment, elle tend tragiquement ses bras nus vers nous, vers la sombre et scintillante rivière.

“C'est alors que ces imbéciles sur le pont commencent leurs petits amusements, et ne je peux plus rien voir, excepté la fumée. S'ils savaient, la réalité de leur sort, qu'apprennent-ils loin de ce qu'ils connaissent ? Idiotie et étroitesse sont uniques élixirs pour leur corps, uniques perspectives. Peuvent-ils être autre chose que pantins – de là où ils viennent ? Et face à nous, cette jungle qui irradie encore, cette foule ardente persistant toujours dans nos regards . . . C'est alors que je réalise combien l'excès règne ici depuis le commencement. Et depuis le commencement de ma marche, je regarde, je revois les corps moribonds de cette forêt du silence et de l'obscurité, cette infernale et folle terreur qui remonte sur notre chemin du désespoir pour s'enfoncer davantage dans les ténèbres de cette autre jungle, qui abonde des cris du commencement de l'humanité. Avec laquelle de ces deux folies devons-nous traiter ? Quelle nuance nous sauvera ? Quelle nuance pour nous épargner, nous baigner d'une obscure paix. Quel gris pour nous sauver ?

“Le courant brun plonge vite au cœur de l'obscurité, portant dans ses bras la mer, à deux fois la vitesse de notre progression ; et la vie de Kurtz court elle aussi sans délai, comme une marée descendante, elle court, elle court hors de son cœur dans la mer du temps inexorable. Le directeur est très placide, il n'a à présent aucune anxiété, il nous englobe tous les deux dans un regard satisfait et compréhensif : *l'affaire* s'est terminée aussi bien que souhaitée. Je sens le temps venir, celui où je serais laissé seul et tranquille devant la *méthode dérangée*. Les pèlerins me

trois hommes, plâtrés de terre rouge vif de la tête au pied, marchent avec fierté d'avant en arrière, impatients. Lorsque nous sommes côte à côte de nouveau, ils font face à la rivière, tapent des pieds, inclinent la tête, balancent leur corps écarlates ; ils secouent vers le démon féroce de la rivière une touffe de plumes noires, une peau sale avec une queue suspendue – quelque chose qui ressemble à une gourde séchée ; ils crient par à-coups des groupes de mots étonnants, qui ne ressemblent à aucun son de la langue humaine ; et la profondeur des murmures de la foule s'interrompt, soudainement, c'est la réponse à quelques sataniques invocations.

“Nous avons porté Kurtz dans le poste de pilotage : il y a plus d'air là. Agonisant dans son couchage, il regarde fixement à travers le volet ouvert. Il y a de l'agitation dans la masse de corps humains, et la femme, toujours coiffée du casque recouvrant sa tête et ses joues, apparaît rapidement devant le cours de l'eau. Elle lance ses mains, crie quelque chose, et l'ensemble de la foule sauvage soutient son cri dans une chorale hurlant à bout de souffle.

“« Comprenez-vous cela ? » Je demande.

“Il continue à regarder dehors, m'ignore avec fierté, l'envie dans ses yeux, avec une expression mélangée, faite de mélancolie et de haine. Il ne donne pas de réponse, mais je vois un sourire, un sourire au sens indéfini, apparaître dans la couleur livide de ses lèvres, pour disparaître le moment d'après d'un coup convulsif. « Comment ne pourrais-je ? » dit-il lentement, haletant, comme si les mots avait été tordus hors de lui par un surnaturel pouvoir.

“Je tire la corde du sifflet de la grande roue, et je fais ceci à cause des pèlerins que je vois sur le pont qui sortent leur fusil avec l'air d'anticiper la joyeuse issue. À ce bruit soudain, il y a le mouvement d'une abjecte terreur à travers la grosse masse de corps. « Non ! Non, vous les effarouchez, » crie quelqu'un de dépressif sur le pont. Je

comme lui, la terrifiante importance des mots dominant leurs rêves, des phrases prononcées dans les cauchemars. L'âme ! Avez-vous déjà étranglé une âme, lutté contre elle, je suis un homme. Et je n'ai jamais eu de querelle avec un fou non plus. Croyez-moi ou non, son intelligence est parfaitement lucide – concentrée, il est vrai, qui pèse sur lui avec une horrible intensité, pas encore claire ; là repose ma dernière et unique chance – de me défendre, bien sur, de le tuer ici et même si ce n'est pas une si bonne idée, à cause du bruit inévitable. Mais son âme est folle. Il est resté seul dans le désert, il n'a regardé qu'à travers lui, et, par le ciel ! Je vous dis, il est devenu fou. J'ai – pour mes péchés, je suppose – à dépasser l'épreuve et à me faire face à moi-même. Aucune éloquence ne peut tant se faner devant sa croyance en l'humanité qu'au moment de sa dernière et intense éruption de sincérité. Il se confronte à lui-même également. Il lutte. Je le vois, – je l'entends. Je vois l'inconcevable mystère d'une âme qui ne connaît aucune contrainte, aucune foi, aucune crainte, et pourtant, il lutte aveuglément contre elle. Je garde ma tête prête ; mais quand je le vois au final s'étendre sur un couchage, j'essuie mon front, tandis que mes jambes tremblent comme si je portais la moitié d'une tonne sur mon dos et descendais la colline. Et je le soutiens, son bras osseux étreint mon cou – et il n'est pas plus lourd qu'un enfant.

“Lorsque le jour suivant nous quittons les lieux à midi, la foule, sa présence dont je prends intensément conscience à travers le rideau d'arbres, vole hors des bois à nouveau, remplit la clairière, couvre la pente d'une masse d'hommes nus, respirant, frémissant, de corps de bronze. Je m'embue un peu, alors que je me balance dans la vapeur, et deux mille yeux suivent l'évolution de notre mouvement sur l'eau, énorme, le démon de la rivière féroce battant l'eau avec son épouvantable queue et soufflant de la fumée noire dans les airs. Au premier rang, le long de la rivière,

lution. « Oui, » dis-je ; « Mais si vous essayez de crier, je vous brise la tête avec – » il n'y a ni bâton ni pierre à portée de main. « Je vous coupe le souffle pour de bon, » me corrigeant moi-même. « Je suis à l'orée de grandes choses, » plaide-t-il, dans une voix longue de désir, avec un ton mélancolique qui me glace le sang. « Et à présent, pour cette stupide canaille – » « Votre succès en Europe est assuré dans tous les cas, » j'affirme, fermement. Je ne veux pas avoir à l'étrangler, vous comprenez – et en effet, cela aurait été vraiment inutile, dénué de raison pratique. J'essaie de rompre le charme – le lourd, et muet charme du désert – il semble se dessiner sur sa pitoyable poitrine le réveil de brutaux instincts oubliés, sortis du silence par le souvenir de monstrueuses passions satisfaites. Cela seulement, j'en suis convaincu, l'a conduit aux abords de la forêt, dans ces buissons, vers la lueur des feux, le battement des tambours, le bourdonnement de ces drôles d'incantations ; seulement cela, ses folles passions, séduisent son âme au-delà des limites des permises aspirations. Et voyez-vous, la terreur de cette situation n'est pas que dans ma tête – même si j'ai un sens réel et vivant de ce danger, – mais dans ceci, avec lequel je dois composer en étant ce que je peux, appelant au nom de quelque chose de haut ou de médiocre. J'ai le devoir, autant que les nègres, de l'invoquer – lui-même – son exaltée et incrédule déchéance. Il n'y a rien de part et d'autre de lui, et je le sais. Il frappe lui-même le sol de cette terre, il frappe, éperdu. Confondez l'homme ! Il frappe d'un coup de pied cette terre. Des morceaux ! Il est seul, et moi, avant lui, je n'avais aucune idée si je tenais oui ou non vraiment debout sur cette terre ou si je flottais dans l'air. Je vous parle de ce que nous savons déjà – répétant les phrases que nous avons prononcées – Mais à quoi bon ? Ce sont des mots communs, quotidiens – de familiers et vagues sons qui s'échangent chaque jour éveillé à la vie. Mais quelle en est la raison ? Ils ont derrière eux, selon moi, les hommes

quelque chose. Je contourne Kurtz comme si cela était un jeu d'enfant.

“Je viens sur lui, et, s'il ne m'avait pas entendu arriver, j'aurais trébuché sur lui, mais il se lève à temps. Il se tient, instable, long, pâle, indistinct, telle une vapeur répandue par la terre, et se balance légèrement, brumeux et silencieux devant moi ; tandis que derrière moi, les feux se devinent entre les arbres, et les murmures de nombreuses voix sortent de la forêt. Je lui ai coupé la voie avec clairvoyance ; mais au moment d'être confronté à lui, je perds mes sens, je sens le danger dans sa juste proportion. Ce n'est en aucun cas sûr encore. À supposer qu'il commence à crier ? Bien qu'il puisse difficilement tenir debout, il a encore tant de vitalité dans sa voix. « Va-t'en – cache-toi, » dit-il, d'un ton profond. C'est terrible. Je regarde derrière. Nous sommes entourés à moins de trente mètres du feu le plus proche. Une figure noire s'élève, marche à grands pas de ses longues jambes noires, balançant ses longs bras, à travers la braise. Il a des cornes – des cornes d'antilope, je pense – sur la tête. Un sorcier, une sorte d'homme-sorcier, sans aucun doute : il apparaît suffisamment démon. « Savez-vous ce que vous faites ? » je chuchote. « Parfaitement, » répond-il, élevant la voix pour ce seul mot : il me parvient éloigné et encore fort, comme une célébration à travers un mégaphone. S'il provoque une émeute, nous sommes perdus, je pense en moi-même. Cette clairière n'est pas prétexte à un duel, j'ai une aversion toute naturelle à combattre cette ombre – cette errance, cette chose tourmentée. « Vous serez perdu, » dis-je – « tout à fait perdu. » certaines personnes parfois ont des flashes d'inspiration, vous savez. J'ai dit la bonne chose, en effet, il ne pouvait être plus irrémédiablement perdu qu'en cet instant précis, alors que les fondations de notre intimité agonisent – et endurent – endurent – et ce jusqu'à la fin – même de l'autre côté.

“« J'ai des plans immenses, » murmure-t-il sans réso-

une chaise sur le pont à trois pieds de moi. Les hurlements ne le réveillent pas ; il ronfle très légèrement ; je le laisse à ses somnolences et saute à terre. Je ne trahis pas Kurt – c’est ainsi, je ne dois jamais le décevoir – C’est écrit, je dois être loyal face au cauchemar que j’ai choisi. Je suis anxieux à l’idée d’avoir à faire face à cette ombre seul, – Et en ce jour, je ne sais pourquoi, je suis si jaloux de partager avec quelqu’un la si particulière noirceur de cette expérience.

“Dès que je parviens à la rive, je vois une trainée – une large trainée dans l’herbe. Je me souviens l’exultation avec laquelle je me dis, « il ne peut marcher – il est en train de ramper à quatre pattes – je le tiens. » L’herbe est mouillée par la rosée. Je marche à grands pas, les poings serrés. J’imagine avoir la vague impression de tomber sur lui et de lui donner une raclée. J’ai des pensées idiotes. La vieille femme tricotant avec le chat s’impose d’elle-même à ma mémoire comme la plus incorrecte et inappropriée personne venue prendre place dans une telle scène. Je vois une rangée de pèlerins versant du plomb dans leur Winchester maintenus à leur hanche. Je pense que je ne reviendrai jamais sur le bateau, et m’imagine vivant seul et désarmé dans les bois à un âge avancé. Quelles sottises – vous voyez. Et je me souviens avoir confondu la frappe du tambour et le battement de mon cœur, et j’étais heureux de sa calme régularité.

“Je surveille la trace, quoique – je m’arrête alors pour écouter. La nuit est très claire ; un endroit bleu foncé, pétillant de rosée et de la lumière des étoiles, dans laquelle les corps noirs se tiennent debout, toujours. Je pense percevoir une sorte de mouvement en avance sur moi. Je suis étrangement sûr de moi cette nuit. Prétentieux. J’ai en réalité quitté la trace et cours dans un large demi-cercle (je crois en vérité me jeter délicatement en moi-même) de telle manière à tomber face à cette agitation, à ce mouvement que j’ai entraperçu – si, en effet, j’ai réellement vu

le rail, jusqu'à ce que l'abrupte cassure de hurlements, l'éruption dévastatrice d'une mystérieuse hystérie refoulée, ne me réveille dans un étonnement sans repère. Cette frénésie est arrêtée net, et le faible bourdonnement revient et continue avec un effet de silence audible et relaxant. Je jette négligemment un regard dans la petite cabine. Une lumière brûle à l'intérieur, mais Kurtz n'y est pas.

“Je pense qu'un profond désaccord va s'élever en moi si je décide d'en croire mes yeux. Mais je ne peux dans un premier temps leur faire confiance – la chose semble si impossible. Le fait est que je suis complètement déconcerté par une unique et vierge frayeur, une pure et abstraite terreur, méconnue de toutes formes distinctes de danger physique. Qu'est-ce qui fait cette émotion si puissante – je ne saurais le définir ? – le choc moral que je reçois, comme si tout à coup, tout à la fois rassemblé en un ensemble monstrueux, intolérable à la pensée et odieux pour l'âme, ce sentiment surgissait de moi sans prévenir. Il dure une fraction de seconde évidemment, mais alors une simple seconde reprend le sens du réel, du banal, un danger mortel, la possibilité d'une soudaine attaque, un massacre, quelque chose comme cela, que je vois, inévitable, prendre positivement forme et exister dans ma pensée. Cette autre seconde m'apaise tellement, en réalité, que je ne donne pas l'alarme.

“Ai-je bien saisi Kurtz ? Cette âme terriblement seule, unique, qu'il nous délivre sans pudeur, sans ardeur, seulement fier, stable et solidement rêveur devant les puissances telluriques qui l'ont forgé, lui, et devant les viles manigances d'une Société de commerce, laquelle est probablement pour lui le prétexte ou la chance à la manifestation de sa lucidité. Je ne saurais dire. Me prend un élan d'ardeur, je monte, j'ai déjà décidé, c'est certain, d'ouvrir la porte de son obscur jardin vert chatoyant, débordant de nuits percées d'éclats dorés.

“Il y a un agent boutonné d'un uniforme qui dort sur

des tiges épineuses qui piquent sous ses pieds. J'extirpe une vieille paire, qu'il regarde avec admiration avant de la cacher sous son bras gauche. L'une de ses poches (rouge vif) s'affaisse sous le poids des cartouches, et de l'autre (bleue sombre) sort « l'Enquête de Towson », etc., etc. Il semble excellemment équipé pour une nouvelle rencontre avec le désert. « Ah ! Je ne rencontrerais jamais à nouveau un homme comme celui-ci, jamais. Normalement vous auriez dû l'entendre réciter de la poésie – la sienne, également, me disait-il. Poésie ! » Il roule les yeux aux souvenirs de ces plaisirs. « Oh, il englobe ma pensée ! » « Au revoir, » dis-je. Il me serre la main et disparaît dans la nuit. Par moments, je me demande si je l'ai vraiment vu – si cela était bien réel et possible de rencontrer un tel phénomène ! . . .

“Quand je me réveille peu après minuit, une impression de danger accompagne le son de l'alarme, dans l'obscurité parsemées d'étoiles, assez réelle pour me presser de regarder aux alentours. Sur l'une des collines, un immense feu brûle, illuminant par saccades la courbe et l'angle de la maison. Un agent se tient avec quelques-uns de nos noirs un piquet à la main, il arme dans le but de garder et défendre l'ivoire ; mais dans la profondeur de la forêt, de rouges lueurs scintillent, hésitent et s'expriment, elles coulent et atterrissent sur terre, en bas, en même temps que de confuses colonnes de formes noires, intenses, montrent l'exacte position du camp où les adorateurs de Kurtz gardent leurs denses veillées. La monotonie des battements d'une grosse caisse assourdit l'air avec des chocs souterrains et une persistante vibration. Un son bourdonnant mais stable, de nombreux hommes chantent chacun pour eux-mêmes une espèce d'incantation sauvage venue du noir, le son sort du mur raide fait de bois, comme le bourdonnement des abeilles s'échappant de la ruche, il a un étrange effet narcotique sur mes sens encore à demi éveillés. Je crois que je m'assoupis encore, me penche sur

se dans un premier temps. « Je ferais mieux de disparaître du chemin bien tranquillement, » dit-il, sincèrement. « Je ne peux rien faire de plus pour Kurtz à cet instant, et ils trouveront bien assez vite des raisons pour me prendre. Comment les arrêter ? Il y a un poste militaire à cinq cents kilomètres d'ici. » « Bien, ma foi, » dis-je, « sans doute que vous feriez mieux d'y aller si vous avez des amis parmi les sauvages près d'ici. » « Abondamment » dit-il. « Ce sont des gens simples – et je ne veux rien, vous savez. » Il se tient debout, mordant ses lèvres, alors : « Je ne veux aucun mal à ces blancs ici, mais bien sûr, je pense à la réputation de M. Kurtz – mais vous être un frère marin et – » « très bien » dis-je, après un instant. « La réputation de M. Kurtz restera intacte avec moi. » Je ne sais alors à quel point je suis sincère.

“Il m'informe, baissant la voix, que c'est Kurtz qui a ordonné l'attaque contre le bateau à vapeur. « Il déteste l'idée qu'on puisse le prendre loin d'ici – et alors encore . . . Mais je ne comprends pas ses préoccupations. Je suis un homme simple. Il pensait vous effrayer. Que vous auriez abandonné, le croyant mort. Je ne pouvais l'arrêter. Oh, ce fut insupportable le mois dernier. » « Très bien, » dis-je. « Il est bien maintenant. » « Ouu-ui, » murmure-t-il, peu convaincu apparemment. « Merci, » dis-je ; « Je dois garder les yeux ouverts. » « Mais calme – eh ? » s'empresse-t-il de dire, inquiet. « Ce serait terrible pour sa réputation si quelqu'un ici – » Avec gravité, je promets une complète discrétion. « J'ai un canoë et trois camarades noirs qui m'attendent pas très loin. Je suis épuisé. Pouvez-vous me donner quelques munitions pour le Martini-Henry ? Je peux et le fais, dans le plus grand secret. Il se sert lui-même, avec un clin d'œil, une poignée de mon tabac. « Entre marins – vous savez – du bon tabac anglais. » À la porte de la cabine de pilotage, il se retourne – « Je dis, n'avez-vous pas une paire de chaussures de rechange ? Il lève une jambe. « Regardez. » Les semelles sont liées avec

je, « ce camarade – quel est son nom ? – le briquetier, fera un rapport lisible pour vous. » Il a l'air confus l'espace d'un instant. Il me semble que je n'ai jamais respiré une atmosphère si vile, je me tourne mentalement vers Kurtz pour être soulagé – pour un soulagement positif. « Néanmoins je pense que M. Kurtz est un homme remarquable, » dis-je avec emphase. Il commence par m'adresser un lourd regard froid, et dit calmement « Il *était*, » avant de me tourner le dos. Mon heure de faveur est terminée ; je me retrouve jeté près de Kurtz comme un partisan des méthodes pour lesquelles le temps est révolu : je suis dérangé ! Ah ! Au moins, pour finir, j'ai le choix de mes cauchemars.

“Je me tourne vers le désert réel, non vers Kurtz, pour qui je suis prêt à admettre qu'il est déjà bien enterré. Et pendant un moment, il me semble que je suis moi-même au fond d'un vaste cercueil, plein d'indicibles regrets. Je sens un intolérable poids opprimer ma respiration, l'odeur de la mort raide, la présence invisible de la victorieuse corruption, l'obscurité de l'impénétrable nuit. Le russe me tape à l'épaule. Je l'entends marmonner et balbutier quelque chose au sujet d'un « frère marin – qui ne peut cacher – des informations qui pourraient affecter la réputation de Kurtz. » J'attends. Pour lui, évidemment, Kurtz n'en est pas à sa fin ; je suppose que pour lui, Kurtz est un de ces immortels. « Bien ! » dis-je pour finir, « Parlez. Comment est-ce arrivé. Je suis un ami de Kurtz – pour ainsi dire. »

“Il commence avec un tas de formalités qui disent que nous ne venons pas « de la même profession ». Il aurait pu garder pour lui cette nuance sans en voir les conséquences. « Il suspecte qu'il y a une malveillance active sur lui de la part de ces hommes blancs. – » « Vous avez raison, » dis-je, me rappelant une certaine conversation que j'ai gardée en mémoire. « Le directeur pense que vous devez être arrêté. » Il montre un intérêt à cette affirmation qui m'amu-

Je ne comprends pas le dialecte de cette tribu. Bien heureusement pour moi, j'imagine que Kurtz s'est senti trop malade ce jour-là pour y prêter attention, sinon il m'aurait battu. Je ne peux comprendre . . . Non – c'est trop pour moi. Ah, bien, tout ça est terminé à présent. »

“À ce moment, j'entends la voix profonde de Kurtz derrière le rideau : « Sauve moi ! – sauve l'ivoire, je veux dire. Ne me dis pas. Sauve *moi* ! Pourquoi, je dois te sauver. Tu interromps mes plans à présent. Malade ! Malade ! Pas si malade que vous voudriez le croire. Sans importance. Je porte et réalise encore mes idées – Je reviendrai. Je vous montrerai ce qu'il est possible d'accomplir. Vous et vos petites idées insignifiantes – tu interfères sur moi. Je reviendrai. Je . . . »

“Le directeur sort. Il me fait l'honneur de me prendre par le bras et me mène aux côtés de Kurtz. « Il est très faible, très faible, » dit-il. Il considère nécessaire de soupirer, mais oublie de prendre un air triste. Nous avons fait tout notre possible pour lui – avons-nous réellement ? Rendons-nous à l'évidence. Cet homme a fait plus de mal que de bien à la Société. Il ne voit pas que le temps est révolu pour les actions vigoureuses. Prudence, prudence – voilà mon principe. Nous devons être encore et toujours prudents. Cette zone nous est fermée pour un temps. C'est déplorable ! Dans l'ensemble, le commerce en souffrira. Je ne démens pas qu'il y a une grande quantité d'ivoire – surtout de fossile. Nous devons la préserver, pour les événements à venir – mais regardez comme la situation est précaire – et les raisons ? Car la méthode est souterraine et dérangée. » « Avez-vous dit “méthode dérangée” ? », dis-je en regardant la rive, « Sans aucun doute, » s'exclame-t-il, avec véhémence. « Vous ne pensez pas ? » . . .

“« Pas de méthode du tout, » murmuré-je après un temps. « Exactement, » exulte-t-il. « Je l'avais anticipé, cela montre un manque de jugement complet. C'est mon devoir de l'indiquer dans le compte-rendu. » « Oh, » dis-

subitement sur l'ensemble de cette triste terre, le désert immense, le corps colossal de la féconde et mystérieuse vie semble la regarder, elle, pensive, comme si elle observait une image de sa propre âme, ténébreuse et passionnante.

“Elle s'approche du bateau à vapeur, immobile, et nous regarde. Sa longue ombre glisse sur la surface de l'eau. Son visage a une tragique et féroce apparence de profond désarroi barbare et d'une douleur muette mêlée à la peur de combattre, une résolution à demi close. Elle reste ainsi à nous regarder sans un geste et comme le désert lui-même, avec un air envahi de songes insondables. Une minute s'écoule ainsi, et alors, elle fait un pas en avant. Il y a un faible tintement, le cliquetis d'un métal jaune, l'autorité du drapé brodé, et elle s'arrête comme si son cœur avait cessé de battre. Le jeune camarade à mes côtés s'élève. Les pèlerins murmurent dans mon dos. Elle nous regarde tous comme si sa vie dépendait de son inébranlable et constant regard. Elle ouvre soudainement les bras nus et les lance, rigides, par delà la tête, comme prise d'un incontrôlable désir de toucher le ciel, et en même temps, des ombres furtives si vite sorties de terre, courent autour de la rivière, entourent le bateau à vapeur dans une étreinte ombragée. Un formidable silence embrasse la totalité de la scène.

“Elle se détourne doucement de cela, loin, et marche le long de la rive, passe dans les buissons à gauche. Seulement une fois ses yeux auront brillé derrière les fourrés, dans la poussière de la nuit, avant qu'elle ne disparaisse.

“« Si elle avait offert de venir près d'elle, je pense que, réellement, j'aurais tenté de la tuer, » dit l'homme arlequin, nerveusement. « J'ai du risquer ma vie chaque instant pendant quinze jours pour la garder loin de la maison. Elle y est entrée un jour et a fait un scandale au sujet de ces misérables chiffons que j'ai pris dans la réserve pour réparer mes vêtements. Ce n'était pas décent. Au final, elle en a parlé comme une furie à Kurtz une heure durant, et j'ai été pointé du doigt, moi et maintenant eux.

“Il froisse une des lettres, et me regardant droit dans les yeux dit, « Je suis heureux. » Quelqu’un lui a écrit à mon sujet. Ces recommandations particulières me suivent. Le volume du ton qu’il émet sans effort, presque sans prendre la peine de bouger les lèvres, me fascine. Une voix ! Une voix ! Elle est grave, profonde, vibrante, alors que l’homme semble si peu capable d’un chuchotement. Cependant, il a assez de force en lui – factice sans doute – pour simplement mettre un terme à notre existence, comme vous le savez déjà.

“Le directeur apparaît silencieux dans l’embrasure de la porte ; je sors immédiatement, il referme le rideau derrière moi. Le russe, regardé curieusement par les pèlerins, fixe le rivage. J’accompagne la trajectoire de son regard.

“Des formes humaines noires apparaissent dans la distance, volant indistinctement contre la frontière de brume de la forêt, et près de la rivière, deux figures de bronze se reposent sur de grandes lances, debout dans la lumière du soleil, sous leurs fantastiques coiffes qui couvrent leur peau. Guerriers dans un repos sculptural. Et, de droite à gauche le long de la rive illuminée, se meut une sauvage et magnifique apparition. Une femme.

“Elle marche d’un pas mesuré, habillée de tissus brodés et rayés, avance sur la terre avec fierté, produisant un léger tintement, un cliquetis provenant d’ornements barbares. Elle porte la tête haute ; sa coiffe est un casque, elle a des jambières de cuivre jusqu’aux genoux, des gants en fil de cuivre jusqu’aux coudes, une tache rouge sur sa joue fauve, d’innombrables colliers de perles de verre autour du cou ; de bizarres choses, charmes, cadeaux d’hommes sorciers, qui rôdent autour d’elle, scintillent et tremblent à chacun de ses pas. Elle doit porter sur elle la valeur de plusieurs défenses d’éléphant. Elle est sauvage et superbe, aux yeux sauvages et magnifiques ; il y a quelque chose d’inquiétant et d’impressionnant, de gracieux et de digne dans sa progression volontaire. Et dans le silence qui s’abat

qui les secoue grotesquement. Kurtz – Kurtz – qui signifie court en allemand – n'est-ce pas ? Bien, le nom est aussi vrai que le reste de sa vie – et de sa mort. Il a l'air de mesurer au moins deux mètres de long. Sa couverture est tombée à terre, et son corps émerge de la faiblesse, il est pitoyable comme une feuille chahutée par le vent. Je peux voir la cage de ses côtes en mouvement, les os de son bras qui remue. C'est comme si une image animée de la mort creusée dans un vieil ivoire faisait trembler ses mains menaçantes devant une foule immobile d'hommes faits d'un bronze sombre et scintillant. Je le vois ouvrir la bouche large – elle lui donne un air lourd et vorace, comme s'il voulait avaler l'air, toute la terre, tous les hommes avec lui. Une voix profonde m'atteint faiblement. Il doit avoir crié. Il tombe subitement. La civière tremble car les porteurs stupéfaits ne peuvent suivre à nouveau, et presque au même moment, je remarque que la foule sauvage disparaît sans aucun mouvement perceptible de retrait, comme si la forêt avait éjecté ces êtres si subitement, pour les capturer à nouveau dans le souffle prégnant d'une longue aspiration.

“Certains des pèlerins derrière la civière soutiennent ses bras – deux fusils, un lourd et un léger – les coups de foudre de ce pitoyable Jupiter. Le directeur replie l'arme sur lui et murmure comme s'il marchait à ses côtés. Ils le transportent vers l'une des petites cabines – juste une chambre avec un lit et un ou deux accessoires, vous savez. Nous avons apporté, avec du retard, sa correspondance, beaucoup d'enveloppes déchirées et des lettres ouvertes encomrent alors son lit. Sa main erre faiblement parmi ces morceaux de papiers. Je suis frappé par le feu des ses yeux et la lassitude apaisée de son expression. Ce n'est pas tellement la fatigue de la maladie. Il n'a pas l'air de souffrir. Cette ombre semble rassérénée et calme, comme si, pour le moment, elle se remplissait de toutes les émotions.

ruines, au-delà de la rangée symbolique de bâtons, tout cela tombe dans les ténèbres. Alors que nous descendons, le lever du jour se présente, c'est ainsi que la raideur de la rivière accompagne le trajet de cette clarté dans une continue et vaporeuse splendeur, tout en suivant la pénombre dans sa courbe oppressante, qui s'éclipse derrière et sur le côté. Pas une âme ne se montre sur le rivage. Les buissons sont muets.

“Soudain, au coin d'une maison, un groupe d'hommes apparaît, comme sortis de terre. Ils avancent profondément à travers l'herbe, en un corps compact, portant une civière improvisée en leur milieu. Instantanément, dans le vide du paysage, un cri surgit, inaudible et perçant, prêt à couper l'air comme la lame d'une flèche volant droit au cœur de cette terre ; et par enchantement, les courants et les êtres humains – des êtres humains nus – avec des lances dans leur main, des arcs, des boucliers, des regards sauvages et des mouvements primitifs, débordent dans la clairière de la forêt qui porte un visage sombre et songeur. Les buissons sont choqués, l'herbe balancée pour un moment, et alors tout le reste se tient médusé dans une patiente immobilité.

“« Et maintenant, s'il ne leur dit pas la bonne chose à faire, nous sommes tous perdus ! » dit le russe à mes côtés. Le nœud d'hommes s'arrête, à mi-chemin dans la vapeur, comme pétrifié. Je vois l'homme sur la civière s'asseoir, un bras grêle levé contre les épaules des porteurs. « Ayons l'espoir que cet homme qui peut si bien parler d'amour en général trouvera quelques raisons particulières de nous épargner à cet instant, » dis-je. Je ressens alors amèrement l'absurde danger de notre situation, comme si être à la merci d'un atroce fantôme revenait à un déshonneur nécessaire. Je ne peux plus entendre un son, mais à travers mes verres, je vois le bras mince se prolonger, la mâchoire inférieure bouger, les yeux de cette apparition s'illuminer plus profondément encore, au milieu de la tête osseuse

en droit d'exister – absolument – dans la lumière du jour. C'est alors que se dessinent doucement à mes yeux limpides deux folies qu'il nous faut choisir de défier en silence. Je me rapelle clairement la forêt où les corps venaient se cacher et mourir et je regarde l'excès de ces *sublimes horreurs* proposées par l'aplomb et l'éloquence du Kurtz. Une folie pour une autre. Le jeune homme me regarde avec surprise. Je suppose qu'il ne lui est pas venu à l'esprit que Kurtz n'est pas une idole pour moi. Il oublie que je n'ai entendu aucun de ses splendides monologues, et sur quoi donc ? Sur l'amour, la justice, la conduite d'une vie – et quoi de plus. S'il vient pour ramper après Kurtz, il rampe autant que ces sauvages eux-mêmes. Je n'ai aucune idée des conditions, il dit : ces têtes étaient celles de rebelles. Je le choque terriblement par mon rire. Des rebelles ? Quelles seront les prochaines raisons que je vais devoir entendre ? Des ennemis, criminels, ouvriers même – et eux, étaient des rebelles. Ces têtes de rebelles me paraissent bien soumises depuis leurs bâtons. « Vous n'avez aucune idée de combien coûte une vie humaine pour un homme tel que M.Kurtz, » crie ce dernier disciple. « Bien, et vous ? » dis-je. « Moi ! Moi ! Je ne suis qu'un simple homme. Je n'ai pas de grandes pensées. Je ne veux rien de personne. Comment pouvez-vous me comparer ? . . . » Ces émotions sont trop lourdes pour parler, et subitement il s'emporte. « Je ne comprends pas, » grogne-t-il. « J'ai fait de mon mieux pour qu'il reste en vie, et c'est assez. Je n'ai aucune main sale dans cette affaire. Je n'ai aucun pouvoir. Il n'y a pas eu une goutte de médicament ni même une bouchée de nourriture viable ici depuis des mois. Il est honteusement abandonné. Un homme de la sorte, avec de telles idées. Quelle honte ! Quelle honte ! Je – Je – ne dors plus depuis ces dix dernières nuits . . . »

“Sa voix se perd dans le calme de la nuit. Les longues ombres de la forêt se sont éteintes sur le bas de la colline et tandis que nous marchons, bien au-delà des taudis en

avec chacun d'entre vous, afin que vous compreniez qu'il n'y a rien d'exactly profitable à ce que ces têtes soient là. Elles montrent uniquement que Kurtz manque de retenue dans la satisfaction de ces désirs divers, qu'il a une soif en lui – d'une certaine manière, quand le besoin urgent surgit, et qu'on ne peut le distinguer sous sa magnifique éloquence. Connaît-il ce manque en lui, cette déficience en lui-même ? Je ne saurais dire. Je crois que cette connaissance de lui-même, il la saisira pour finir – seulement à la toute fin. Mais le désert l'aura trouvé bien assez tôt, et prendra sur lui une terrible vengeance pour la fantastique invasion commise. Je pense qu'il lui murmurerà des choses à son sujet qu'il ne sait pas encore, choses dont il n'a aucune idée avant de saisir le conseil de cette grande solitude – et le murmure se solidifiera irrésistiblement dans la fascination. Le désert fera écho lourdement à l'intérieur de lui, car il est creux au cœur . . . Je repose les jumelles, et la tête qui est apparue assez longtemps pour être décrite semble alors avoir sauté loin de moi dans une distance inaccessible.

“L'Admirateur de Kurtz est un peu abattu. Dans une urgente, indistincte voix il commence à m'assurer qu'il n'avait pas osé les – il veut dire ces symboles – ôter. Il n'a pas peur des habitants du pays ; ils ne remueraient pas un doigt avant que Kurtz ne leur en donne l'ordre. Son ascendant est extraordinaire. Les peuples des campements autour du lac, et les chefs viennent tous les jours pour le voir. Ils ramperaient. « . . . Je ne veux rien savoir des cérémonies d'usage à l'approche de M. Kurtz, » crié-je. Curieux est ce sentiment qui m'arrive et me dépasse, que de tels détails soient plus intolérables que ces têtes séchant sur les poteaux sous les fenêtres de M. Kurtz. Après tout, ce n'est seulement qu'une vue sauvage, tandis que j'ai le sentiment d'avoir été attaché et transporté dans cette région lumineuse de subtiles horreurs, où la plus pure et facile sauvagerie doit prendre un relief positif, pour être

long mur de boue donnant par-dessus l'herbe, avec trois petits carrés en guise de trous de fenêtre, aucun de même dimension ; tout ceci est à portée de main, comme cela l'a toujours été. Et alors, je fais un mouvement brusque, et un des postes restants de ce périmètre caché me saute aux yeux. Vous vous souvenez, je vous ai dit avoir été frappé à cette distance par certaines attentions ornementales, plutôt remarquables dans la ruine totale qu'est devenu cet endroit. À présent, j'ai soudainement une vue plus proche sur la question, et son premier effet est de me faire rejeter la tête en arrière comme pour éviter un coup. De là, je vais prudemment d'un poste à l'autre avec mes jumelles, et je comprends mon erreur. Ces boutons ronds n'ont rien d'ornementaux mais sont symboliques, ils sont expressifs et déconcertants, frappants et inquiétants – nourritures pour la pensée mais aussi pour les vautours, pour peu que ces oiseaux aient une vision depuis le ciel dégagée ; mais tant d'événements pour de telles fourmis qui ont labouré suffisamment pour monter jusqu'à ces poteaux. Elles auraient même été plus impressionnantes encore, ces têtes sur poteaux, si les visages n'avaient pas été tournés vers la maison. Une seule, la première que je peux discerner, me fascine. Je ne suis pas aussi choqué que vous pourriez l'imaginer. Le sursaut en arrière que je donne n'est rien, juste un mouvement de surprise. Je m'attends à voir un bouton, une boule en bois là, vous comprenez. Je reviens délibérément à la première que je vois – et là, il y a, noire, sèche, brûlée par le soleil, avec les paupières fermées, – une tête qui semble dormir au sommet de ce poteau, et, avec les lèvres sèches rétrécies dévoilant une ligne étroite et blanche de dents, semble sourire aussi, sourire continuellement à un rêve certain, sans fin, jovial, dans une éternelle somnolence.

“Je ne dévoile pas de secrets d'échange. Le directeur a dit que les méthodes de Kurtz avaient ruiné la région. Je n'ai pas d'opinion sur ce point, mais je veux être clair

partir. Quand j'en ai l'occasion, je le supplie d'essayer, de partir avant que le temps ne s'en aille ; je lui ai proposé de partir avec lui. Il a déjà dit oui, mais change d'avis ; pour partir chasser un autre lot d'ivoire ; disparaissant des semaines ; oubliant jusqu'à ces gens, s'oubliant lui-même – imaginez. » « Pourquoi ! Est-il fou ? » dis-je. Il proteste avec indignation. M. Kurtz ne peut pas être fou. Si j'avais pu l'entendre, il y a deux jours de cela, je n'aurais pas eu l'audace de dire une chose pareille . . . Je prends mes jumelles tandis que nous parlons, tout en regardant le rivage, qui balaie les limites de la forêt de chaque côté et même au-delà de la maison. La conscience de ce peuple vivant dans ces bois, si silencieux, si calme – aussi silencieux et calme que la maison en ruines sur la colline – me met mal à l'aise. Il n'y a aucun signe annonciateur dans la nature, pas un signe de ce mythe merveilleux si souvent peu conté, et je reste sujet à une désolante exclamation, qui se complète par des haussements d'épaules, des phrases ininterrompues, des allusions ne finissant qu'en de profonds soupirs. Les bois sont immobiles, comme un masque – lourd, comme la porte fermée d'une prison – Ils regardent avec leur air de savoir caché, de patiente espérance, d'inapprochable silence. Le russe commence à m'expliquer que c'est seulement récemment que Kurtz redescend la rivière, apportant avec lui tous les guerriers de cette tribu du lac. Il est absent des mois durant – élevant de ce fait l'adoration qu'il suscite, je suppose – et puis il revient sans être attendu, avec l'intention toute apparente de faire un raid à travers la rivière ou en amont du courant. Évidemment, sa soif d'ivoire est au sommet – comment puis-je dire ? – de ses aspirations matérielles. Cependant de plus mauvaises lui apparaissent subitement. « J'ai entendu dire qu'il est couché impuissant, c'est pourquoi je suis monté – saisir ma chance, » dit le russe. « Oh, il est mal, très mal. » Je dirige mes jumelles vers la maison. Il n'y a pas signe de vie, mais il y a ce toit en ruines, le

cartouches laissé ici encore, » répond-il, regardant ailleurs. « Pour parler franchement, il rase le pays, » dis-je. Il incline la tête. « Pas seul, sûrement ! » Il murmure quelque chose sur les villages autour du lac. « Kurtz a obtenu de la tribu qu'elle le suive, n'est-ce pas ? » Une suggestion de ma part. Il se remue un peu. « Ils l'adorent, » dit-il. Le ton de ses mots est si extraordinaire que je le regarde avec intensité. C'est curieux de voir son ardeur mêlée de répugnance en parlant de Kurtz. L'homme remplit sa vie, occupe ses pensées, influe sur ses émotions. « Que pouvez-vous attendre ? » éclate-t-il ; « Il vient vers eux avec le tonnerre et l'éclair, vous savez – et ils n'avaient jamais rien vu de tel – et d'aussi terrible. Il peut être terrible. Vous ne pouvez juger M. Kurtz comme vous jugeriez un homme ordinaire. Non, non, non ! À présent – juste pour vous donner une idée – peu m'importe de vous le dire, aussi un jour il voulait me tuer – mais je ne le juge pas. » « Vous tuer ! » crié-je. « Pour quelle raison ? » « Bien, j'avais un petit lot d'ivoire que m'avait donné le chef du village près de ma maison. Vous voyez, je prenais l'habitude d'être une proie facile pour eux. Bien, il le voulait, et sans raison. Il déclara qu'il me tuerait, à moins que je ne lui donne cet ivoire et qu'ensuite je disparaisse de ce pays, car il le pouvait, et portait en lui une certaine fantaisie à le faire, et rien sur terre n'aurait pu le contenir de tuer, alors qu'il y prenait un plaisir heureux. Et c'était vrai. Je lui donnais l'ivoire. Peu m'importait ! Mais je n'ai pas disparu d'ici pour autant. Non, non. Je ne peux pas le quitter. Je dois faire bien attention, bien sûr, avant que nous ne nous retrouvions proches à nouveau. C'est alors qu'il est atteint par sa seconde maladie. Après quoi, je dois garder le cap hors de son chemin ; je n'insiste pas. Il vit le plus souvent dans ces villages qui bordent le lac. Quand il redescend la rivière, il prête parfois attention à moi, mais il est préférable que je reste prudent. Cet homme souffre beaucoup. Il déteste tout cela, et d'une certaine manière il ne peut s'en défaire,

laissant chacun au final son empreinte sur l'autre. Je suppose que Kurtz souhaite un regroupement, car en de telles occasions, bien qu'ils campent tous dans la forêt, ils peuvent parler toute une nuit durant, ou, plus probablement, seul Kurtz peut parler. « Nous parlons de tout, » dit-il, transporté dans le souvenir. « J'oublie que le sommeil existe. La nuit ne semble durer qu'une heure à peine. Tout ! Tout ! . . . de l'amour, aussi. » « Ah, il vous parle d'amour ! », dit-il, très amusé. « Ce n'est pas ce à quoi vous pensiez, » crie-t-il, presque avec passion. « C'est en général. Il m'a fait voir les choses – les choses. »

“Il laisse retomber ses bras. Nous sommes sur le pont à cet instant, et l'homme à la tête de mes sauvages, se languissant près de nous, dirige vers l'arlequin ses lourds et impressionnants yeux. Je regarde autour de nous, et je ne sais pourquoi, mais . . . je vous assure que jamais, jamais auparavant, cette terre, cette rivière, cette jungle, le dôme de ce ciel flamboyant, ne me sont apparus tant dépourvus d'espoir, tant impénétrables à l'âme humaine, si vides de pitié et de grâce devant la faiblesse humaine. « Et depuis lors, vous êtes resté avec lui, bien sur ? » dis-je.

“Au contraire. Il apparaît que leur relation s'est brisée de nombreuses fois. Il a, comme il m'en informe avec fierté, organisé les soins de Kurtz pour deux maladies (il fait allusion à cela comme vous le feriez pour un exploit risqué), mais telle une loi, Kurtz voulait errer seul, loin dans les profondeurs de la forêt. « Très souvent, venant à la station, je devais attendre des jours et des jours durant avant qu'il n'apparaisse, » dit-il. « Cela valait la peine d'attendre ! – parfois. » « Que faisait-il ? Il explorait ou bien ? » demandé-je. « Oh, oui, bien sur » ; il a découvert un grand nombre de villages, un lac également – il ne savait pas exactement dans quelle direction aller ; c'était dangereux de trop demander – mais la plupart du temps, ses expéditions sont pour l'ivoire. « Mais il n'avait aucun bien à échanger à cette époque, » objecté-je. « Il y a un bon lot de

inconcevable comme il a vécu, comme il est parvenu si loin et comme il a pu persister – Pourquoi n'a-t-il pas tout simplement disparu. En un vol. « J'ai été loin, un peu plus loin, » dit-il, « allant toujours un peu plus loin – depuis je suis allé tellement loin que je ne sais pas comment je pourrais un jour me retourner. Aucune importance. Abondance de temps. Je m'arrange. Vous devez écarter Kurtz vite – vite – Je vous dis. » Le glamour de sa jeunesse enveloppe ses vieux habits, sa misère, sa solitude, et la désolation essentielle de ses futiles errances. Pendant des mois – pendant des années – sa vie valait l'achat d'un jour et il a vécu ainsi sans filet ; il fut vaillant, égoïstement vivant, apparemment indestructible grâce à ses jeunes années et son audace cachée. Je suis séduit par quelque chose qui est sans doute de l'admiration – comme envieux. Son excitation face à la vie le persuade de s'élever, la même excitation le garde intouchable. Il ne veut rien tirer du néant, de ce désert, seulement un endroit où respirer, oui ce désert est un espace qu'il va contourner. Sa nécessité est de vivre, d'avancer vers les plus grands risques imaginables, avec un maximum de privation. Abandon. Si l'esprit aventureux, absolument pur, incalculable, non concret n'a jamais emporté aucun être humain, il l'a gouverné lui, déviant sa jeunesse. Je lui envie presque la possession de cette flamme modeste et claire. Elle semble avoir consumé toute la pensée de son être si entièrement, que lorsqu'il vous parle, vous oubliez que c'est lui – l'homme devant vos yeux – qui s'en est allé vers ces choses. Je n'en vie pas sa dévotion à Kurtz pour autant. Il n'y a pas assez songé. Elle lui est tombée dessus, il l'a acceptée comme une sorte de convoitise passionnelle. Je dois me dire que c'est probablement la chose la plus dangereuse de toutes celles qu'il – Kurtz, nous ait fait subir, nous apparaître aussi loin dans nos âmes.

“Ils sont venus ensemble, inévitablement, comme deux navires qui ne peuvent se calmer que l'un près de l'autre,

je parle aussi à la patte arrière de son chien, alors il m'a donné un petit commerce, des choses et quelques pistolets, en me disant qu'il espérait ne jamais plus revoir ma tête. Ce bon vieux hollandais, Van Shuyten. Je lui ai envoyé un petit lot d'ivoire l'an passé, pour ça, il ne peut pas m'appeler petit voleur si je reviens. J'espère qu'il l'a reçu. Et pour le reste, je m'en fous. J'avais du bois empilé pour vous. C'était ma vieille maison. Aviez-vous vu ? »

« Je lui donne le livre de Towson. Il fait mine de vouloir m'embrasser, mais se retient. « Le seul livre que j'ai laissé, je pensais l'avoir perdu, » dit-il, le regardant avec extase. « Tant d'accidents arrivent à un homme allant seul, vous savez. Les canoës se froissent parfois – et parfois, vous devez disparaître si vite quand ils se mettent en colère. » Il tourne les pages. « Vous avez écrit des notes en russe ? » je demande. Il incline la tête. « j'ai cru que cela était un code chiffré, » dis-je. Il rit puis devient sérieux. « J'ai des tas de soucis pour garder ces gens loin, à distance, » dit-il. « Veulent-ils vous tuer ? » je demande. « Oh non ! » crie-t-il, il tremble. « Pourquoi nous attaquent-ils ? Je poursuis. Il hésite, et alors dit avec beaucoup de honte au visage « Ils ne veulent pas qu'il parte. » « Ils ne veulent pas ? » dis-je avec curiosité. Il incline la tête, dans une approbation pleine de mystère et de sagesse. « Je vous le dis », hurle-t-il, « cet homme a grandi mon esprit. » Il ouvre ses larges bras, me fixant de ses petits yeux bleus parfaitement ronds. »

### Chapitre 3

« Je le regarde, perdu dans l'étonnement. Il est ici bien avant moi, dans la différence, il s'est évadé avec une troupe de mimes, enthousiaste, fabuleux. Sa très forte existence est improbable, inexplicable, et somme toute, confuse, difficile à comprendre. Il est une énigme insoluble. C'est

bon hurlement fera bien plus pour vous que n'importe quel fusil. Ce sont de simples gens, » répète-t-il. Il fait un tel bruit que cela m'écrase. Il semble essayer de compenser tant de silence, et semble cacher son rire, c'est bien le cas. Je dis « N'avez-vous pas parlé à M. Kurtz ? » « Vous ne parlez pas à un tel homme – vous l'écoutez, » s'exclame-t-il avec une sévère exaltation. « Mais maintenant – » il fait signe de son bras, et en un clin d'œil plonge dans le plus profond et extrême découragement. En un instant, il revient par un bond, prend ses deux mains, les frottent sans s'arrêter, tandis qu'il déblatère : « Frère marin . . . honore . . . le plaisir . . . la brillance . . . présente moi . . . le russe . . . fils de l'archiprêtre . . . Gouvernement de Tambov . . . quoi ? Du tabac ! Du tabac anglais, l'excellent tabac anglais ! Maintenant, c'est fraternel. Fumons ? Où voit-on un marin qui ne fume pas ? »

“La pipe le calme, et progressivement, je comprends qu'il s'est enfui de l'école en courant, pour aller voir à la mer un navire russe ; en courant encore ; il a servi souvent sur les navires anglais ; est maintenant réconcilié avec les curés. Il a fait le point là-dessus. « Mais quand on est jeune on se doit de voir des choses, rassembler des expériences, des idées, agrandir son esprit. » « Ici ? » je l'interromps. « On ne peut jamais savoir ! Ici, j'ai rencontré M. Kurtz » ajoute-t-il, empli de jeunesse, solennel et lourd de reproches. Je tiens ma langue après cela. Il m'apparaît qu'il a persuadé une maison d'échange hollandaise sur la côte de lui confier un dépôt et des marchandises, et cela a commencé au fond de lui avec une lumière du cœur, sans plus d'idée sur ce qu'il adviendrait de lui, tel un enfant. Il a erré sur la rivière pratiquement deux ans seul, coupé de tous et de toutes choses. « Je ne suis pas aussi jeune que je semble l'être. J'ai vingt-cinq ans, » dit-il. « Le vieux Van Shuyten, le premier, m'aurait dit d'aller au diable, » il relate avec un plaisir aigu ; « mais je l'ai respecté, et lui ai parlé, parlé, tellement que ça a fini par l'effrayer, que

homosexuel et merveilleusement propre en même temps, car vous pouvez voir combien la beauté respire de tout cet assemblage réalisé. Un rapiéçage sublimement mené. Un visage sans barbe, de garçon, très juste, aucune caractéristique à énoncer, nez pelé, petits yeux bleus, il sourit et fronce les sourcils l'un après l'autre, laissant ouvert constamment l'œil, comme la lumière du soleil et l'ombre sur une plaine balayée par le vent. « Regardez dehors, Capitaine ! » « Il y a un problème par ici depuis la nuit dernière. » « Quoi ! Un autre problème ? J'avoue que j'injurie honteusement. Je troue presque mon camarade diminué, terminé ce si charmant voyage. L'arlequin sur la rive tourne son petit nez de chiwawa jusqu'à moi. « Vous Anglais ? » demande-t-il, il sourit toujours. « Et vous ? » je crie depuis la roue. Les sourires disparaissent, et il secoue sa tête, comme désolé de me décevoir. Alors, il brille à nouveau. « Ça ne fait rien ! » crie-t-il avec encouragement. « Sommes-nous à l'heure ? » je demande. « Il est là-haut, » réplique-t-il, avec un lancement de la tête vers la colline, et devient sombre tout à coup. Son visage est comme un ciel d'automne, couvert un moment, brillant le suivant.

« Quand le directeur, escorté des pèlerins, tous armés jusqu'aux dents, partent vers la maison, cet homme monte à bord. « Je vois, je n'aime pas cela. Ces indigènes sont dans les bois, » je dis. Il m'assure vite et avec sincérité que tout va bien « ce sont de simples gens, » ajoute-t-il ; « bien, je suis heureux que vous soyez arrivés. Cela a pris tout mon temps de les tenir éloignés. » « Mais vous disiez que tout allait bien, » je crie. « Oh, ils ne veulent pas faire de mal, » dit-il ; et comme je le fixe il se corrige de lui-même, « Pas exactement. » Alors vivement, « Ma foi, votre cabine de pilotage a besoin d'un sérieux nettoyage ! » Dans la respiration suivante, il me conseille de garder suffisamment de vapeur dans la chaudière pour donner un coup de sifflet au cas où un nouveau trouble n'arrive. « Un

réduite.

“À travers mes lunettes, je vois la pente d’une colline parsemée de rares arbres parfaitement dégagés du sous-bois. Une longue construction délabrée sur le sommet est à moitié enterrée par les herbes hautes ; de larges trous dans le toit piquant apparaissent de loin, noirs, profonds ; la jungle et les bois sont un décor pour ce paysage. Il n’y a pas de clôture, ni de barrière d’aucune sorte ; mais apparemment il y en a eu, car fort proche de la maison se trouve une demi-douzaine de postes, encore en rang. Ruineusement fabriqués, et leurs entrées sont ornées d’une boule bien taillée. Les rails, ou quoi qu’était-ce, étaient là, entre tout cela, et ont disparu. Bien entendu, la forêt entoure toute la scène. Le rivage est clair, et au bord de l’eau, je vois un homme blanc, sous un chapeau qui ressemble à la roue d’une charrette, appelant avec persistance de tout son bras. En examinant l’entrée de la forêt ici et là, je suis quasiment certain de voir des mouvements – des formes humaines glissant ça et là. Je navigue prudemment, puis coupe les moteurs et laisse l’embarcation dériver jusqu’en bas. L’homme sur le rivage commence à hurler, nous pressant d’amarrer. « Nous avons été attaqués, » crie le directeur. « Je sais – je sais. Tout va bien, » hurle l’autre par derrière, joyeux, décidé à vous plaire. « Approchez. Tout va bien. Je suis heureux. »

“Son allure me rappelle quelque chose que je connais – quelque chose de drôle, que j’ai déjà vu quelque part. Comme je manœuvre pour nous amarrer sur la rive, je me demande, « À qui ce camarade ressemble-t-il ? Soudainement je vois. Il ressemble à un arlequin. Ses vêtements sont faits de plusieurs tissus bruns de Hollande probablement, mais recouverts de partout, un patchwork brillant ; de bleu, rouge, et jaune, collés dans le dos, sur le devant, sur les coudes, les genoux ; colorés à rendre aveugle tout autour de la veste, bordé écarlate sur les boutons de son pantalon ; et la lumière du soleil le rend extrêmement

barre doit être mangé, les poissons seulement l'auront. Il faut un vrai second homme pour moi, mais en vie, une fois mort, il devient alors une tentation de première classe, la cause possible d'un trouble. Et quoi, je suis anxieux de prendre la barre, l'homme en pyjama rose se montrant lui-même une cruche désespérée pour cette tâche.

« J'ai fait directement des obsèques simples, terminées. Nous avançons à vitesse réduite, gardant le cap droit au milieu du courant, et j'écoute les conversations autour de moi. Elles abandonnent Kurtz, elles abandonnent la station ; Kurtz est mort, et la station est brûlée – et cetera – et cetera. Le pèlerin roux est hors de lui avec la pensée, qu'à la fin, ce pauvre Kurtz serait vengé comme il se doit. « Dites ! N'aurions-nous pas dû faire un abattage glorieux de tous ces corps dans les bois. Eh ? Qu'en pensez-vous ? Dites ? » Il danse positivement, ce pauvre petit esprit bien cruel. Pourtant, il s'était presque évanoui en voyant l'homme à terre ! Je ne peux m'empêcher de dire, « Vous avez fait un glorieux tas de fumée, sinon déjà. » Je pouvais voir, sur le chemin vers la cime des bois froissés, voler à peu près l'ensemble des tirs qui partaient bien trop haut. Vous ne pouvez abattre qui ou quoi que ce soit à moins de viser et de donner le feu à votre épaule ; mais ces gars ont tiré de leur hanche avec leurs yeux fermés. La retraite, j'en suis encore persuadé – et j'avais raison – est survenue grâce au hurlement du sifflet du vapeur. Sur quoi, il avait oublié Kurtz, et ont commencé à me hurler dessus avec leurs protestations indignes.

« Le directeur se tient devant la roue murmurant sur le ton de la confiance la nécessité de poursuivre la route et d'avancer plus encore le long de la rivière, avant que le noir ne tombe sur les alentours, les choses et les êtres, lorsque je vois à distance une clairière sur la rive et les contours de quelques constructions. « Qu'est-ce que c'est ? » je demande alors. Il tape dans ses mains d'étonnement. « La station ! » crie t-il. Je longe alors la côte, toujours à vitesse

dans le Sahara noir. Bien, ne voyez-vous pas qu'il a accompli quelque chose, il a dirigé ; durant des mois je l'ai eu sur mon dos – une aide – un instrument. Comme une sorte de partenariat. Il dirigeait pour moi – je devais le surveiller, j'étais inquiet de ses déficiences, et ainsi, un lien subtil, une obligation s'est créée, je m'en rends compte à présent, lorsque soudainement elle a cessé. Et l'intime profondeur de ce regard qu'il me jette au moment de succomber à sa blessure prend jour dans ma mémoire – comme la réclamation d'une distante parenté affirmée dans un instant suprême.

“Pauvre fou ! Si seulement il avait laissé ce volet tranquille. Il n'avait aucune obligation, aucune – juste comme Kurtz – un arbre balancé par le vent, pourtant si immobile. Dès que j'ai aux pieds une paire de chaussures convenable, je le traîne dehors, il y a un premier mouvement de la lance sur sa côte, une opération que j'avoue pratiquer les yeux fermés serrés. Ses talons sautent ensemble sur la petite marche de la porte ; ses épaules pressent ma poitrine ; je l'étreins par derrière. Désespérément. Oh ! Il est lourd ; plus lourd que tout autre homme sur terre, j' imagine. Alors, sans plus attendre, je le renverse par-dessus bord. Le courant le saisit comme si, à cet instant, il était une mèche d'herbe, et je vois le corps se retourner une fois, deux fois, avant de le perdre de vue pour toujours. Tous les pèlerins et le directeur sont alors rassemblés sur le pont devant le poste de pilotage, bavardant les uns avec les autres comme une meute de pies excitées, et arrive à moi un murmure scandalisé par ma cruelle promptitude. Quoi ! Ils voulaient laisser pendre ce corps pour je ne sais quoi ? L'embaumer, je suppose. Mais j'en entends d'autres et des plus sinistres, murmurer sur le pont de dessus. Mes camarades sauvages sont eux aussi scandalisés, et par une plus claire et meilleure raison – quoique j'admets que cette raison elle-même est assez inadmissible. Oh, oui ! Je me dis dans mon esprit que si le dernier homme à la

un auguste Bienveillant. Ce qui me fait ressentir des picotements en moi avec enthousiasme. C'est le pouvoir illimité de l'éloquence – des mots – des nobles mots, brûlants. Il n'y a pas d'insinuations pratiques à interrompre le courant magique de ces phrases, excepté une sorte de note au pied de la dernière page – gribouillée évidemment beaucoup plus tard, d'une écriture instable, et tout ceci doit être regardé comme l'exposition d'une méthode. C'est très simple, : « Exterminez toutes les brutes ! » La curieuse chose est qu'il oublie apparemment tout ce qui a valeur de postscriptum, car, plus tard, quand, en un sens, il en revient à lui-même, il me prie à plusieurs reprises de prendre soin de son pamphlet (il l'appelait ainsi), ainsi pouvait-il être sûr que son texte donnerait dans le futur une bonne influence à sa carrière. J'ai une foule d'informations au sujet de ces choses, comme il s'en est allé, je dois prendre soin de sa mémoire. J'ai fait assez pour que cela me donne l'indiscutable droit de le préserver, si je le choisis, parmi un grand repos dans les déchets du progrès, parmi tous les refus et discours imagés, ou parmi tous les chats morts de notre civilisation. Mais alors, vous voyez, je ne peux choisir. Il ne sera pas oublié. Quoi qu'il ait été, il n'était pas commun. Il avait le pouvoir de charmer ou d'effrayer les âmes rudimentaires par une danse ensorcelée et aggravée de son horreur ; il pouvait aussi sentir le petit esprit des pèlerins avec d'amers pressentiments : il avait au moins un ami dévoué, et avait conquis une âme dans ce monde qui n'était ni rudimentaire ni contaminée par ses propres intérêts. Non ; je ne puis l'oublier, néanmoins je ne suis pas encore prêt à affirmer que la vie du camarade que nous perdons vaut exactement notre ascension vers Kurtz. Mon dernier homme à la barre me manque terriblement, – il me manque alors que son corps gît toujours dans la cabine de pilotage. Sans doute vous devez penser qu'il est étrange ce sentiment, ce regret envers un sauvage qui n'a pas plus de valeur qu'un grain de sable

laborieuse affaire. Et c'est assez difficile. Écoutez, je ne suis pas en train d'excuser ni même d'expliquer – j'essaye d'évaluer pour moi ce – pour ce – M. Kurtz – pour l'ombre de ce M. Kurtz. Cette apparition initiatique venue de nulle part m'honore avec sa folle confiance avant de disparaître en un tout. Ceci, car il pouvait parler anglais avec moi. Le jeune Kurtz a été éduqué pour une partie en Angleterre, et – comme il était assez fort pour le répéter souvent – ses sympathies restèrent vouées à cette bonne place. Sa mère était moitié anglaise, son père moitié français. Tout l'Europe avait donc contribué à façonner Kurtz, et petit à petit, j'apprends cela, le plus acceptable, la Société Internationale pour la Suppression des Coutumes Sauvages le mandate pour réaliser un rapport, pour alimenter leurs appréciations futures. Et Kurtz l'a écrit. Et je l'ai vu. Je l'ai lu. C'est un rapport éloquent, vibrant avec éloquence, mais trop nerveux, je pense. Dix-sept pages d'une petite écriture pour lesquelles il avait trouvé du temps ! Mais ceci devait être fait avant que ses – disons – nerfs, tournent mal, et ne lui causent la fin remplie de rites indicibles, qui – aussi loin que je puisse, à contrecœur, collecter ce que j'entends par-ci par-là – lui ont été offerts – Comprenez-vous ? – à M. Kurtz lui-même. Mais ce fut un écrit pur et unique. Le paragraphe d'ouverture, cependant, à la lumière des informations tardives, me frappe aujourd'hui comme étant sinistre. Il commence avec l'argument que nous, blancs, au point de développement auquel nous sommes parvenus, « devons nécessairement leur apparaître à eux (sauvages) d'une nature surnaturelle – nous les approchons avec la possibilité d'être divinités, » et cetera, et cetera. « Par le simple exercice de notre volonté nous pouvons exercer sur eux un pouvoir pratiquement sans limites, » et cetera, et cetera. À partir de là, il monte en flèche et m'emmène avec lui. La conclusion est magnifique, quoique difficile de s'en souvenir, vous savez. Elle me donne la notion d'une exotique Immensité gouvernée par

fraye par-dessus tout ? C'est possible – il n'est pas bon pour l'un ou pour l'autre – essayez de l'imaginer. Il a pris un haut siège au-dessus des démons de cette terre – je veux dire, littéralement. Vous ne pouvez comprendre. Comment le pourriez-vous – avec une base solide sous vos pieds, entourés de quelques voisins prêts à vous encourager ou à tomber pour vous, marchant délicatement entre le boucher et le policier, dans la grande et sainte terreur du scandale et des potences et des asiles de fous – comment pourriez-vous imaginer quelle région particulière des âges premiers il nous faut saisir, un homme peut-il entraver le pas ainsi à l'intérieur de lui, juste par solitude – par une totale solitude, sans garde aucune – par la voix du silence, silence total, lorsqu'aucune voix prévenante, prudente, aucun voisinage ne peut se faire entendre doucement dans la foule ? Ces petites choses font les grandes différences. Quand elles s'en vont, vous devez compter sur votre propre force innée, sur votre unique capacité de sincérité. Bien sûr, vous devez être plus déçus encore de mal agir – trop mornes même pour reconnaître que vous êtes assaillis du pouvoir des ténèbres. Je le prends, aucun fou n'a jamais conclu de pacte avec le diable : le fou est bien trop plein de folie, et le démon bien trop empli de mal – je ne sais lequel. Or vous devez être une créature excessivement exaltée pour être tous ensemble aveugles et sourds à tout, sauf aux visions et bruits célestes. Alors que pour vous, la terre n'est qu'une place où se tenir – qui ressemble soit à votre perte soit à votre butin, je ne prétendrais savoir. Mais la plupart d'entre vous ne ressentent ni l'un ni l'autre. La terre pour vous n'est qu'un endroit où vivre, d'où nous supportons de regarder, entendre, sentir aussi, Sapristi ! – respirer de l'hippopotame mort, pour ainsi dire, et ne pas être contaminé. Et là, ne voyez-vous pas ? Votre force arrive, la faiblesse en votre capacité à creuser de modestes trous pour y enterrer la chose – votre pouvoir de dévotion, non pas à vous-mêmes, mais à une obscure et

dans ce monde magnifique par elles-mêmes, de peur que le nôtre n'empire. Oh, elle doit rester en dehors de cela. Vous devez entendre le corps désintéressé de M. Kurtz dire, « Mes intentions. » vous aurez perçu directement combien elle est complètement hors de cela. Et l'os frontal surélevé de Kurtz ! Ils disent que les cheveux poussent encore parfois, mais lui – ah spécimen, est chauve à impressionner. Le désert l'a attrapé à la tête, et, contemplez, il est une boule – une boule d'ivoire ; qui le caresse, et – oh ! – il s'est fané ; il a été pris, aimé, embrassé, pénétré dans ses veines, consumé dans sa chair, et cela a scellé son âme à son corps par une cérémonie inconcevable d'initiations diaboliques. Il a été son favori gâté chéri. Ivoire ? J'aurais dû y penser davantage. Un tas, une pile de cela. La vieille cabane de boue déborde de cela. Vous devez penser qu'il n'y a pas une seule défense d'éléphant laissée de part et d'autre et par-dessus terre dans tout ce pays. « Surtout le fossile, » remarque le directeur désobligeamment. Il n'y a pas plus fossile que moi ; mais ils appellent cela fossile une fois que c'est déterré. Il semblerait que ces nègres enterrent vraiment les défenses parfois – mais à l'évidence, ils ne peuvent enterrer bien assez profond pour être sauvés, épargnés du don de Kurtz, de son dessein. Nous en remplissons le bateau à vapeur, et devons en empiler une quantité sur le pont. Ainsi, il peut les voir et en jouir aussi longtemps qu'il pourra voir, et l'impression de cette faveur lui restera jusqu'à la fin. Vous l'entendrez dire, « Mon ivoire. » Oh oui, je l'entends. Encore. « Mon essence, mon ivoire, ma station, ma rivière, mon . . . – » tout lui appartient. Et je me retiens de respirer dans l'impatience d'entendre le désert faire irruption dans un prodigieux éclat de rire et les étoiles, fixées à leur place coutumière, tremblent alors. Tout lui appartient – mais quelle bagatelle ! La chose à savoir est ceci ; à qui, à quoi appartient-il, lui ! Combien de puissances ténébreuses en ont revendiqué la possession. Quel est le reflet qui vous ef-

maigre, reposé, avec en bas des plis et des paupières tombantes, avec un air concentré, une attention ; et comme il prend une vigoureuse respiration dans sa pipe, il semble se retirer et avancer hors de la nuit dans l'éclat quelconque de toute faible flamme. La lueur du récit peut ainsi se poursuivre, à l'intérieur d'elle, lotie dans cette incandescence.

L'allumette se consume.

"Absurde !" crie-t-il. "Ceci est le dur moment à dire . . . Ici vous êtes tous amarrés avec deux bonnes adresses, comme une carcasse avec deux ancrs, un boucher dans un coin, un policier dans un autre, excellent appétit à vous, et température normale – vous entendez – normale depuis la fin d'une année jusqu'au début d'une autre. Et vous dites, Absurde ! Être absurde – éclaté ! Absurde ! Mes chers garçons, que pouvez-vous attendre d'un homme qui, juste par pure nervosité, a jeté à la mer une paire de chaussures neuve. Maintenant j'y pense, c'est fou, je n'ai pas versé de larmes. Je suis, au-dessus d'un trou, fier de ma fermeté. Je suis vite revenu de l'idée d'avoir perdu l'incalculable privilège d'entendre le don de Kurtz. Bien sûr, j'avais tort. Le privilège m'attendait. Oh oui, j'en ai entendu plus qu'assez. Et j'ai eu raison, aussi. Une voix. Il était vraiment petit, plus qu'une voix. Et je l'ai entendu – lui – ça – cette voix – d'autres voix – plus faibles que sa voix à lui – et la mémoire de ce temps lui-même persiste autour de moi, impalpable, comme la vibration mourante d'une immense phrase, folle, atroce, sordide, sauvage, ou un simple sens, sans aucune sorte de signification. Voix, voix – même la fille elle-même – à présent."

Il se tait un long moment.

"Je laisse le fantôme de ses dons finir en mensonge," reprend-il soudainement. "La fille ! Quoi ? Ai-je mentionné la fille ? Oh, elle est hors de tout cela – complètement. Elles – les femmes, je veux dire – sont hors de tout cela – doivent être hors de cela. Nous devons les aider à rester

la mer, et comprends que c'est exactement ce que je cherchais avec tant d'impatience – parler avec Kurtz. Je fais l'étrange découverte que je n'ai jamais imaginé qu'il fasse des choses, vous savez, mais qu'il parle. Je ne me dis pas, « Maintenant je ne le verrai jamais, » ou « Maintenant je ne lui serrerai jamais la main, » mais, « Maintenant je ne l'entendrai jamais. » À mes yeux, l'homme se présente lui-même comme une voix. Non pas que je ne le connecte pas à quelques actions possibles. N'ai-je pas entendu tous ces tons jaloux et admirateurs dire qu'il collecte, échange, escroque, vole plus d'ivoire que l'ensemble des autres agents réunis ? Ce n'est pas le sujet. Le sujet est qu'il est en soi une créature douée – un don, et de tous ses dons, celui qui se distingue est sa présence réelle, qu'il porte avec lui, le sens d'être quelqu'un de réel, avec sa capacité à parler, ses mots – le don de l'expression, le bégaiement, l'illumination, le plus exalté et le plus contemplatif possible, la pulsation, le courant de lumière, ou le flux trompeur qui vient du cœur d'une impénétrable obscurité.

“L'autre chaussure se met à voler aussi dans le Dieu-Démon de la rivière. Je pense, « Sapristi ! C'est fini. Nous sommes arrivés trop tard ; il a disparu – le don de disparaître, par les effets d'une simple lance, une flèche, ou un projectile. Je ne l'entendrai jamais parler devant nous tous, – et ma peine me submerge avec une si surprenante et extravagante émotion, que je me rallie aux hurlements de peine de ces sauvages entendus depuis la forêt. L'envoûtement s'est produit. Il a eu lieu, m'attrapant sans prévenir. Il s'est étalé sur moi. Je ne pouvais me sentir plus désolé, solitaire quelque part, comme si, privé de la foi ou perdant ma destinée dans la vie . . . Pourquoi soupirer ainsi, si brutalement, quelqu'un ? C'est absurde ? Oui, absurde. Seigneur ! Puisse un homme jamais – ici, donne-moi un peu de tabac.” . . .

Il y a une pause d'un calme profond, puis une allumette craque, et le visage illuminé de Marlow nous apparaît,

rompt, les tirs brusquement ralentissent – Alors le silence, dans lequel languit la barre de commande abattue, m'arrive pleinement aux oreilles. Je place le gouvernail à tribord pour le moment, quand le pèlerin dans son pyjama rose, chaud et agité, apparaît dans l'entrée de la porte. « Le directeur m'envoie – » commence-t-il sur un ton officiel, et s'arrête net. « Bon Dieu ! » dit-il, fixant l'homme blessé.

“Nous, deux blancs, nous tenant devant lui, et lui, de son regard lustré, demande, d'un coup d'œil qui nous enveloppe instantanément tous les deux. Je déclare qu'à travers cela il doit vouloir présentement nous poser une question dans une langue incompréhensible ; mais il meurt sans prononcer un son, sans bouger une lèvre, sans détendre un seul muscle. Seulement au tout dernier moment, comme une réponse à quelques signes que nous ne pouvons voir, à quelques chuchotements que nous ne pouvons entendre, il fronce les sourcils lourdement, et ce froncement donne à son masque mortuaire noir une expression inconvenante, sombre, cauchemardesque, et menaçante. La luminosité de son clin d'œil inquisiteur s'efface vite au profit d'un regard lisse et vide. « Pouvez-vous naviguer ? » je demande impatientement à l'agent. Il semble peu fiable ; mais j'empoigne son bras, et il comprend que je veux dire qu'il doit naviguer qu'il sache ou non. Pour vous dire la vérité, je tiens horriblement à changer de chaussures et de chaussettes. « Il est mort, » murmure le camarade, immensément impressionné. « Aucun doute, » dis-je, tirant comme un fou sur le lacet de ma chaussure. « Et à propos, je suppose que Kurtz est mort aussi à ce moment-là. »

“Pour le moment, c'est la pensée qui domine. Il y a un sens à l'extrême déception, je découvre que je lutte comme une chose fragile dans un tout sans substance. Je ne peux être plus écoeuré, si après un aussi long voyage, après tout ce chemin, je ne suis venu que dans l'unique but de parler avec Kurtz. Parler avec . . . Je jette une chaussure à

complètes, évanescentes. Quelque chose de gros apparaît dans les airs devant le volet, le fusil est jeté à la mer, et l'homme recule en vitesse, me regarde, avec une extraordinaire et profonde, et vulgaire manière, et tombe sur mes pieds. Le côté de sa tête se cogne contre la barre par deux fois, et le bout de ce qui apparaît comme une canne claque et se cogne contre les nécessaires de campement. Il a semblé se déchirer quelque chose ; d'après un marin, il aurait perdu son équilibre dans un effort. La fine fumée souffle vers le large, nous pouvons distinguer à nouveau, il y a bien un réel problème, et lorsque nous regardons en avant, je peux voir à moins de cent mètres et alors, être libre d'avancer, loin de la rive ; mais mes pieds sont si chauds et mouillés que je dois les regarder. Je regarde et l'homme s'est roulé sur le dos et me regarde droit dans les yeux ; ses deux mains ont saisi cette canne. Une lance ! C'est la tige d'une lance qu'il a reçu depuis l'ouverture, qui le touche sur le côté juste entre les côtes ; la lame est entrée et nous ne pouvons la voir, après avoir fait une entaille épouvantable ; mes chaussures sont pleines de sang ; une mare de sang s'étale là, sous la roue brille un rouge foncé ; ses yeux s'illuminent comme un lustre incroyable. La fusillade éclate à nouveau. Il me regarde avec anxiété, saisissant la lance comme une chose précieuse, avec un air soudain effrayé, j'essaye de l'enlever pour lui. Je dois faire un effort pour libérer mes yeux de son regard fixe et faire attention à la direction. Je lève la main au-dessus de moi pour couvrir le sifflet du vapeur qui se prolonge à l'intérieur de ma tête. De l'autre main, je suis avec lui. Mais je ne peux essayer réellement. Le tumulte des hurlements colériques et guerriers se font reconnaître immédiatement, et alors depuis les profondeurs de la jungle sortent de tels gémissements timides et prolongés, de peurs éplorées et de désespoir total, qu'il nous faut imaginer suivre le vol du dernier espoir sur terre. Il y a une grande confusion de bruit qui vient de ce bois ; la douche de flèches s'inter-

exclamations confuses ; une voix crie, « Pouvez-vous faire demi-tour ? » J'attrape une forme en v qui glisse sur l'eau en avant. Quoi ? Une autre attaque ! Une fusillade éclate sous mes pieds. Les pèlerins avaient ouvert le feu avec leur Winchester et tiraient tout bêtement dans le bois. Avec la brume, un tas de fumée s'élève et s'écoule en avant. Je le jure. Maintenant je ne peux plus voir la direction de l'eau, ni le problème en face. Je me tiens à l'entrée de la cabine, observant avec attention, et les flèches arrivent en nuée. Elles doivent être empoisonnées, mais elles apparaissent comme si elles ne pouvaient pas faire de mal à un chat. Venant du bois, des hurlements grondent. Nos hommes venus de la jungle élèvent alors un cri guerrier excitant, la détonation d'un fusil derrière moi m'assourdit. Je jette un coup d'œil par-delà mon épaule, et la cabine de pilotage est alors déjà pleine de bruit et de fumée lorsque je tire sur la barre. Le nègre fou a tout laissé tomber, se jetant sur le volet ouvert pour pointer le Martini-Henry. Il se tient du côté ouvert, en évidence, tandis que je lui hurle de venir, tandis que je redresse soudainement de justesse le bateau à vapeur. Il n'y a pas de pièce dans laquelle se cacher quand bien même je l'aurais souhaité, le problème est quelque part très prêt maintenant, à l'avant-poste de cette fumée confuse. Il n'y a pas de temps à perdre, je nous enfonce dans la rive – droit sur la rive, et je sais que l'eau y est profonde.

“Nous nous déchirons doucement le long des buissons surplombant la rive dans un tourbillon de branches cassées et de feuilles volantes. Comme je l'avais prédit, la fusillade cesse un court moment, les cartouches sont vides. Je jette ma tête en arrière en direction d'un sifflement bruyant qui traverse la cabine de pilotage, à travers le trou d'un volet et d'un autre encore. Regardant cet homme à la barre devenir fou, qui secoue le fusil vide et hurle vers les rivages, je vois de vagues formes, des hommes courir, se dédoubler, sautant, glissant, formes distinctes, puis in-

bateau, le laissant trainer dans l'eau. Au même moment, l'homme de la chaudière, que je peux aussi voir en dessous de moi, s'assied lui aussi, abruti devant sa machine qui brule et agite la tête. Je suis stupéfait. Alors, je dois observer la rivière avec justesse et rapidité, car il y a un accroc sur le chenal. Des bâtons, de petits bâtons, volent à la surface – épais : ils filent sous mon nez, coulent sous moi, me font me pencher en arrière, contre mon poste de pilotage. Tout ce temps sur la rivière, le rivage, les bois, étaient bien calmes – parfaitement calmes. Je peux seulement entendre le lourd et sévère coup sur la barre et le fracas des autres choses. Maladroitement nous nous dégageons de cet accroc. Des flèches ! Sapristi ! On nous tire dessus ! J'interviens rapidement pour fermer le volet du côté de la rive. Cet imbécile d'homme à la barre, les mains sur le barreau, avait rabattu ses genoux à ses pieds, ravalant sa bouche, comme s'il portait les rênes d'un cheval. Confondant ! Et nous nous balançons à trois mètres de la rive. Je dois me pencher à droite pour fermer le lourd volet, et je vois alors un visage dans les feuillages à mon niveau, imperturbable, me regardant férocement ; et alors, soudainement, comme si un voile se soulevait devant mes yeux, je discerne, dans la profondeur des ténèbres confuses, des poitrines nues, des bras, des jambes, des yeux évidents, – le buisson laisse essaimer les membres d'humains en mouvement, scintillant, de couleur bronze. Les branches tremblent, se balancent, et craquent, les flèches volent au-dessus d'eux, et alors je parviens à fermer le volet. « Droit devant, » dis-je à l'homme de la barre. Il garde sa tête rigide, le visage en avant ; mais ses yeux s'enroulent, il continue à se soulever, et à se baisser jusqu'à ses pieds doucement, répète le mouvement et sa bouche mousse un peu. « Garde ton calme ! » dis-je avec fureur. Je pourrais tout aussi bien ordonner à l'arbre de ne pas se balancer au vent. Je sors en courant. En dessous de moi, il y a un grand mouvement de pieds contre le métal du pont, des

ombre sans état d'âme, purgatoire agréable, à laquelle nous nous livrons aveuglément. Elle est notre bandage. Elle nous éclaire.

“L'un de mes amis, affamé et privé de nourriture, est à l'avant, en dessous de moi. Ce bateau à vapeur est exactement comme un éclaireur droit. Sur le pont, il y a deux petites cabanes faites de bois de teck, avec portes et fenêtres. La chaudière est à l'arrière, et la machinerie aussi, à l'arrière du côté droit. Sur tout l'ensemble un toit lumineux s'étend, soutenu par des étaçons. La cheminée fume au travers de ce toit, et face à la cheminée, une petite cabine construite de planches légères sert de cabine de pilotage. Elle contient un couchage, deux nécessaires de campement, un Martini-Henry chargé dans un coin, une table minuscule, et la barre de commande. Elle a une large porte en face et des volets à chaque côté. Le tout reste toujours ouvert, bien entendu. Je passe mes journées perché là, dans l'extrême hauteur de ce toit, avant la porte. La nuit tombée, je dors, ou essaie plutôt, dans le couchage. Un noir athlète, appartenant à une certaine tribu sur la côte, éduqué par mon pauvre prédécesseur, est l'homme de la barre. Il se présente avec une paire de boucles d'oreilles en cuivre, s'habille d'une couverture bleue, de la taille aux chevilles, et pense le monde entier à travers lui. Il est le plus instable déraisonné que je n'ai jamais vu. Il dirige avec une ambition et une arrogance sans fin, tandis que vous êtes à ses côtés ; mais si vous le perdez de vue, il devient instantanément la proie d'une nervosité insoumise, et laisse l'attardé mental du bateau à vapeur qu'il est devenu, prendre le dessus sur lui-même à la minute.

“Je regarde en bas le poteau qui fait balise, et me sens bien embêté de voir chacun enfoncer un peu plus le bâton dans cette rivière, quand je vois mon homme à la jauge s'arrêter soudainement, et s'étendre de tout son corps sur le pont, sans même prendre la peine de remonter le poteau avec lui. Il continue cependant de le tenir, le bras hors du

approximativement à deux kilomètres et demi en amont de la station de Kurtz. Nous venons de patauger et de nous écrouler dans une crevasse, lorsque je vois une petite île, rien d'autre qu'une masse d'herbes d'un vert brillant, au milieu du courant. C'est une chose unique en son genre ; mais lorsque nous avançons plus encore dans la jetée, je m'aperçois que c'est la tête d'un long banc de sable, ou bien d'une chaîne de profondes pièces flottant bas au milieu de la rivière. Elles sont décolorées, ternes, juste inondées, et l'ensemble du lot se laisse voir sous l'eau, exactement comme la colonne vertébrale d'un homme que l'on verrait courir, son dos sous sa peau visible. Maintenant, aussi loin que je puisse voir, je peux me diriger à droite ou à gauche de cela. Je ne sais pas quel chemin prendre, bien entendu. Les rivages ont l'air beau comme ils sont, la profondeur apparaît la même ; mais comme j'en ai été informé, la station est sur la rive ouest, et naturellement je me dirige vers l'occident.

“À peine y pénétrons-nous doucement, que je prends conscience que c'est plus étroit que je ne l'avais supposé. À notre gauche, il y a le long banc ininterrompu, et à notre droite, une montée, une pente raide, lourde, surélevée d'arbustes. Au-dessus des arbustes, des arbres se tiennent en rangs serrés. Les brindilles dépassent du courant, le contaminent, et d'une distance à l'autre, le large tronc d'un arbre se projette avec rigidité dans le même courant. C'est l'après-midi, la face de la forêt est brillante et sa large masse d'ombre est déjà tombée sur l'eau. Dans cette ombre, nous sommes embués – très doucement, comme nous l'imaginons. Je la contourne délicatement sur le côté – l'eau devient profonde près de la rive, comme le marquage de la balise me l'informe. L'ombre n'a ni l'état d'âme de nos craintes à l'approche de notre but, ni l'euphorie d'un moment de beauté, elle nous renvoie, comme un miroir sali par patine de nos actions passées, à nos doutes dans un flot continu d'émotions vidées, purgées, lavées. Une

n'ai vu aucun canoë sur la jetée – et certainement pas près de notre vapeur. Mais ce qui donne l'idée que l'attaque est inconcevable à mes yeux, c'est la nature de ce bruit – et des cris qu'on entend. Ils n'ont pas la fierté de caractère des corps portant l'imminente intention d'hostilité. Inattendus, sauvages et violents comme ils ont été, ils me donnent plutôt une irrésistible impression de peine. La lueur de ce bateau à vapeur a, pour quelques raisons, rempli ces sauvages d'une extrême et interminable tristesse. Le danger, s'il y en a un, je l'expose, proviendrait de notre proximité à perdre notre grande passion humaine. Notre extrême tristesse aussi pourrait finalement se déchaîner elle-même dans la violence – mais généralement va prendre la forme d'une apathie . . .

“Vous auriez dû voir les regards fixes des pèlerins ! Ils n'ont pas le cœur à sourire, ou encore moins à me manifester leur haine, haine à mon égard ; mais je crois qu'ils pensent que je perds la tête – à cause de la peur, probablement. Je délivre un discours simple. Mes chers garçons, ce n'est pas un bon présage. Gardez l'œil ouvert ? Bien, vous devinez que je surveille le brouillard pour guetter les signes d'un soulèvement comme un chat guette une souris ; mais pour toute autre chose, vos yeux n'ont été d'aucune utilité pour nous, comme si nous étions enterrés des kilomètres en profondeur dans une rangée de champ de coton. Et cela y ressemble aussi – suffoquant, chaud, étouffant. De plus, tout ce que je dis, bien que cela sonne extravagant, est absolument vrai dans les faits. Après quoi, nous faisons allusion à une attaque qui serait vraiment une tentative de nous repousser. Mais l'action en réalité n'est pas agressive, loin de là – elle n'est pas non plus défensive, dans le sens habituel : elle est entreprise sous l'emprise du stress et du désespoir, et dans son essence est purement protectrice.

“Elle se déploie, je dirais, deux heures après que le brouillard se soit dissipé, et son départ est à un point situé

quand il murmure quelque chose sur le fait que quelque chose puisse se passer, je ne prends pas la peine de lui répondre. Je le sais, et lui le sait, que c'est impossible. Où sommes-nous pour laisser tomber notre chance de saisir le but, nous serions absolument dans l'air – dans l'espace. Nous sommes incapables de dire vers où nous sommes allés – en amont ou en repli du courant, ou au travers de lui – Coulons-nous ? Avant de nous cogner à une rive ou à autre chose, – et alors nous ne savons dire sur quoi. Bien sûr, je reste immobile. Je n'ai aucune idée sur ce fracas. Vous ne pouvez imaginer un endroit plus approprié à la mort pour un naufrage. Si nous nous noyons pour de bon ou non, nous sommes sûrs de périr vite d'un côté ou d'un autre. « J'autorise que vous preniez tous les risques, » dit-il, après un court silence. « Je refuse d'en prendre un seul, » Dis-je brièvement ; ce qui n'est que la réponse qu'il attendait, quoique son ton ait pu me surprendre. « Et bien, je dois m'en remettre à votre jugement. Vous êtes capitaine. » dit-il, avec une marque de civilité. Je lui tourne mon épaule comme un signe d'approbation, et regarde dans le brouillard. Combien de temps cela va-t-il durer ? Et ce fut le regard le plus désespéré jamais jeté vers cette vue. L'approche vers ce Kurtz, fouillant l'ivoire dans le misérable bois, est inondée de tant de dangers, comme s'il y avait une princesse enchantée endormie dans un fabuleux château. « Pensez-vous qu'ils attaquent ? » demande le directeur d'un ton confidentiel.

“Je ne pense pas qu'ils attaqueront, pour plusieurs raisons évidentes. Il y a ce brouillard tranchant. S'ils quittent la rive sur leurs canaux, ils s'y perdraient, comme nous, si nous cherchions à avancer. Jusque-là, je pense aussi que la jungle des deux rives est simplement impénétrable – et pas de regards à signaler encore, de regards qui nous auraient vus. Les buissons des abords de la rivière sont certainement étendus ; mais les terres en retrait sont évidemment pénétrables. Pour autant, durant la courte ascension, je

regard sur eux comme je le ferai pour n'importe quel être humain, avec une curiosité pour leurs impulsions, leurs motivations, capacités, faiblesses, lorsqu'ils nous apportent la preuve d'une inexorable nécessité physique. Difficulté ! Quelle possible difficulté ? Est-ce par superstition, dégoût, patience, peur – ou quelques primitives fiertés ? Non, la peur peut se tenir face à la famine, aucune patience ne peut s'user, le dégoût n'existe simplement pas lorsque la faim règne ; et quant à la superstition, les croyances, et ce que vous pourriez appeler les principes, ils sont moins que le blé balancé par la brise. Ne connaissez-vous pas le petit démon de la famine persistante, ses tourments désespérés, ses pensées noires, sa sombre et cauchemardesque férocité ? Bien moi, oui. Il prend à un homme toute sa force innée à combattre la faim correctement. C'est bien plus facile de se confronter à la mort, au déshonneur, à la perte d'une âme – qu'à une sorte de faim qui dure. Triste, mais vrai. Et ces hommes aussi n'ont aucune raison sur terre d'avoir quelques scrupules. Difficulté ! J'aurais juste préféré devoir attendre la difficulté de me confronter à une hyène rôdant parmi les cadavres d'un champ de bataille. Mais le fait est devant moi – le fait éblouissant, se montrant, voulant être vu, comme l'écume des profondeurs de la mer, comme les plis d'une insondable énigme, un plus grand mystère – quand j'y pense – que la curieuse, inexplicable note du désespéré chagrin dans la sauvage clameur avance rapidement sur nous, sur les rives de la rivière, derrière l'aveuglant vide du brouillard.

« Deux pèlerins se disputent dans des chuchotements précipités sur la rive. « À gauche. » « Non, non ; comment peux-tu ? À droite, droite, c'est sûr. » « Est-ce vraiment sérieux, » demande la voix du directeur derrière moi ; « je serais navré que quelque chose arrive à M. Kurtz avant que nous ne nous soyons présentés. » Je le regarde et j'ai un petit doute sur sa sincérité. Il est ce genre d'homme qui espère sauver les apparences. C'est sa faiblesse. Mais

lui-même, ou encore en aient fait des hameçons pour pêcher avec, je ne vois pas la part belle que leur extravagant salaire pourrait avoir. Je dois dire que la paye est régulière, digne d'une grande et honorable compagnie de commerce. Pour le reste, l'unique chose à manger – quoique cela ne paraît pas mangeable – Je vois en leur possession quelques masses d'une substance comme une pâte à demi cuisinée, d'une couleur lavande sale, qu'ils conservent enveloppées dans des feuilles, et qu'ils avalent, petits morceaux par petits morceaux, mais si petits que cela semble être fait pour les apparences plutôt que par raison de survie. Pourquoi, parmi tous des démons rageurs de la faim, aucun ne vient pour nous – ils sont trente-cinq – et ont belle allure chacun, cela me stupéfie encore maintenant quand j'y pense. Ils sont de grands hommes puissants, avec si peu de capacité à évaluer le poids des conséquences, du courage, de la force, même à travers leur peau plus brillante encore et leurs muscles plus durs encore. Et je vois que quelque chose comme une restriction, l'un de ces secrets humains qui déconcerte la destinée, vient nous rejoindre dans le jeu. Je les regarde avec un intérêt bref, fulgurant – pas parce qu'il m'apparaît à cet instant que je peux être mangé par eux avant longtemps, quoique, je vous l'accorde, cela me traverse l'esprit – dans une lumière nouvelle, telle qu'elle est – combien les pèlerins ont l'air malsain, et j'espère, moi, j'espère positivement, que mon apparence n'est pas ainsi – Que devrais-je dire ? – Bien – peu appétissante : une touche de fantastique vanité qui s'allie bien avec la sensation de rêve qui s'échappe et se répand sur tous mes jours depuis ce temps. Sans doute que j'ai aussi une fièvre, petite. Personne ne peut vivre en se palpant éternellement le cœur pour se rassurer de son battement. J'ai souvent « une petite fièvre », ou une petite touche de quelques autres choses – petits coups joueurs d'un vide qui s'approche, le préliminaire insignifiant avant la plus sérieuse attaque qui arrive en temps et heure utiles. Oui, je porte mon

donn' le nous. » « à vous, hey? » je demande ; « Que feriez-vous avec eux? » « Mang' le » dit-il brusquement, et, penchant son coude sur le rail, regarde autour dans le brouillard avec une attitude honorée, profonde et pensive. Cela ne fait pas de doute, je suis proprement horrifié, j'ai maintenant à l'esprit que lui et ses camarades pourraient avoir faim : qu'ils ont dû progressivement et ardemment avoir faim depuis au moins le mois dernier. Ils sont engagés pour six mois (bien que je ne pense pas qu'un seul d'entre eux ait une simple notion du temps, comme nous lorsque nous atteignons des âges innombrables. Ils appartiennent encore au commencement des temps – et n'ont aucune initiation, aucune expérience grâce auxquelles ils pourraient appréhender cela), et bien entendu, aussi longtemps qu'un morceau de papier écrit existe en accord avec quelques lois grotesques et avec ce qui peut se passer ici, en bas de la rivière, personne, aucun chef, ne peut venir troubler leur façon de vivre. Certainement qu'ils ont amené avec eux de la viande d'hippopotame périmée, qui ne pourra durer bien longtemps, quelle importance, que ces pèlerins, au beau milieu d'un fracas ahurissant, en jettent une bonne quantité par-dessus bord. Le tout ressemble à une manière de faire somme toute fasciste ; mais c'est un cas de légitime défense. Vous ne pouvez pas respirer de l'hippopotame mort, au réveil, en dormant, en mangeant, tout en même temps garder votre poigne si précaire sur l'existence. En plus de cela, on leur donne chaque semaine trois morceaux de fil de cuivre, chacun de plus de vingt centimètres de longueur ; en théorie, ils doivent les échanger pour acheter leurs provisions dans les villages aux abords de la rivière. Vous pouvez voir comme cela a fonctionné. Il n'y avait pas de village, ou bien les habitants y étaient hostiles, ou encore le directeur, qui aime que le reste d'entre nous s'alimente de conserves, ne voulait pas que nous arrêtions le vapeur pour quelques raisons plus ou moins absurdes. À moins qu'ils aient avalé le fil de cuivre

peur dans laquelle nous sommes et que nous produisons, ces grandes lignes floues sur le point de se volatiliser, et une barre brumeuse d'eau, peut-être à moins d'un mètre au large, autour du bateau – et c'est tout. Et le reste du monde ne se trouve nulle part, aussi loin que nos yeux et nos oreilles peuvent s'impliquer. Juste nulle part. Parti, disparu ; balayé sans avoir pu laisser ni chuchotement ni même une ombre derrière lui.

« J'avance encore, et ordonne de tirer la chaîne brièvement, ainsi nous sommes prêts à jeter l'ancre et parés à bouger ce bateau aussitôt qu'il le faudra. « Attaqueront-ils ? » chuchote une voix effrayée. « Nous serons tous abattus dans ce brouillard, » murmure une autre. Les visages tressaillent et se crispent dans la tension, les mains s'adonnent au tremblement, les yeux oublient le clignement. Comme c'est curieux de voir le contraste entre ces expressions d'hommes blancs et celles des camarades noirs de notre équipage, qui sont tout aussi étrangers à cette partie de la rivière que nous le sommes nous-mêmes, car oui, leurs foyers sont à plus de douze cents kilomètres d'ici. Les blancs, bien entendu, sont décomposés, jettent derrière eux des regards curieux et ont peur de souffrir choqués d'une telle scène outrageante. Tandis que les autres ont une alarme, naturelle, une impression désintéressée ; mais leurs visages sont essentiellement calmes, comme le sont également ceux d'un ou deux qui ricanent en même temps qu'ils traînent la chaîne. Plusieurs courts échanges, des phrases peu audibles marquent leur résolution, un point final à la question de leur satisfaction. Leur chef, un jeune noir au buste large, sévèrement drapé d'un habit orné d'un bleu foncé, avec des narines féroces et des cheveux tous rassemblés avec soin et précaution dans des frisettes huileuses, se tient devant moi. « Aha ! » Dis-je, juste pour entretenir de bon rapport. « Attrap' le, » il essaye de mordre, avec un regard sanglant élargissant ses yeux un éclair sort de ses dents aiguës – « Attrap' le,

font sauter comme si l'alarme incendie venait de se déclencher. Quand le soleil se lève, c'est avec un brouillard blanc, très chaud et humide, et plus aveuglant encore que la nuit. Il ne change pas ni ne bouge. Il se tient juste là, devant vous, autour de vous, comme quelque chose de solide. À huit ou neuf heures, peut-être, il se lève comme un volet qui s'ouvre. Nous avons un aperçu de l'imposante multitude d'arbres, de l'immense jungle emmêlée, avec la petite boule flamboyante du soleil suspendue à tout cela – l'ensemble tenant de la perfection – et alors le blanc brouillard revient à nouveau, lisse, comme s'il surfait sur les méandres grassieuses de l'eau. Je commande la chaîne, avec laquelle nous commençons à nous soulever, avant de la relâcher à nouveau. Avant qu'elle ne s'arrête de fonctionner avec un fracas assourdissant, un cri, un cri très fort, le cri d'une infinie désolation, monte doucement dans l'air opaque. Des clameurs de plainte, modulées, avec de sauvages discordes, remplissent nos oreilles. L'inattendue de cette chose fait que mes cheveux se dressent sous ma cape. Je ne sais pas comment elle a frappé : pour moi il semble que la brume elle-même avait crié, si soudainement, et apparemment de tous les côtés en même temps, que ce tumulte torturé et sensible a surgi. Il culmine avec une éruption hâtive et presque intolérable, un excessif hurlement qui cesse aussitôt, nous laissant raidis dans une variété d'attitudes idiotes, et écoutant obstinément, comme épouvantés par un silence disproportionné. « Bon Dieu ! Qu'est-ce que ça veut dire – ? » balbutie à mon côté un pèlerin, – un petit homme gras, avec des cheveux sablonneux et une moustache rousse, et qui porte des bottines de printemps et un pyjama rose rentré en bas dans ses chaussettes. Deux autres restent bouche bée une minute entière, et retournent dans leur cabine, dont ils sont sortis incontinents, dardant brusquement des coups d'œil effrayés, avec un verre de whisky prêt dans leur main. La seule chose qu'il nous est possible de voir est cette va-

actions, ne serait que vaine futilité. Comment cela pourrait compter ce qu'un tel sait et ce qu'il ignore ? Est-ce que cela compte de savoir qui est le directeur ? Parfois on arrive à un tel flash de lucidité. L'essentiel de cette affaire reste profondément sous la surface, au-delà de ma portée, au-delà de mon pouvoir d'agir.

“À travers la nuit, au second jour nous estimons être à environ douze kilomètres de la station de Kurtz. Je veux ralentir ; mais le directeur me regarde avec gravité, et me dit de naviguer droit là-bas par tous les dangers, et si la seule précaution à prendre est d'être silencieux afin d'approcher sans être suivis, nous devons le faire à la lumière du jour – pas à la tombée de la nuit, encore moins dans le noir. C'est suffisamment sensé. douze kilomètres signifient trois heures de navigation pour nous, et je peux aussi voir le mouvement inquiétant du vent sur l'eau agitée, au bout de la traversée. Mais le plus insensé est encore qu'une nuit de plus ne compte pas beaucoup après tant de mois. Nous sommes remplis de bois, et la prudence est de mise, je grimpe au milieu de l'embarcation. La traversée est étroite, raide, avec de hauts rivages comme un chemin de fer coupé. Le crépuscule arrive et glisse, laissant lentement le temps au soleil de s'éteindre. Le courant court, lisse et rapide, mais quelque chose d'immobile et muet se trouve sur les rivages. Des arbres vivants, qui, fouettés ensemble comme des touffes balancées au vent, et c'est le cas de chaque buisson vivant de ce sous-bois, ont du être changés en pierre, même la plus délicate brindille, la plus lumineuse et la plus légère feuille. Ce n'est pas le sommeil – cela semble peu naturel, comme un état de transe. On ne peut rien entendre de ce qui peut être entendu. Pas le moindre petit son audible. Vous regardez comme fou, et commencez à soupçonner que vous êtes devenu sourd – alors la nuit arrive soudainement, et vous rend aveugle à son tour. À environ trois heures du matin, de grands poissons apparaissent, leurs sauts nous éclaboussent et me

chiffres sont un code à déchiffrer ! Oui, on dirait bien un code. Quel homme peut garder avec lui un livre de la sorte au beau milieu de rien et l'étudier – avec notes – et lui fabriquer une sorte de code secret ! Quel extravagant mystère.

“Je suis vaguement conscient pour un temps d'un bruit préoccupant, et quand je soulève les yeux, je vois que la pile de bois a disparu, et le directeur, aidé de tous les pèlerins, crie vers moi depuis la rive de la rivière. Je glisse le livre dans ma poche. Je vous assure que sortir de ma lecture est comme m'arracher loin de l'abri qu'est l'amitié profonde d'un ami solide.

“Je démarre l'engin boiteux droit devant. « Ce doit être ce misérable marchand – cet intrus, » acclame le directeur, regardant derrière, avec une fureur volontaire, l'endroit que nous venons de quitter. « Il doit être anglais » Dis-je. « Il ne se préservera pas des dangers s'il n'est pas prudent ici, » murmure doucement le directeur. J'observe avec une innocence assumée, qu'aucun homme ne se préserve des troubles de ce monde.

“Le courant est plus rapide dès lors, l'embarcation semble être à bout de souffle, la roue s'élève et s'effondre indolemment, et je me surprends à écouter sur la pointe de pied le prochain fracas, à dire une vérité sombre, j'attends le coup de grâce à chaque instant. C'est comme regarder le dernier éclat de la vie. Mais nous continuons à avancer. Nous rampons. Parfois, je voudrais poser là un arbre pour nous faire un petit chemin en avant et ainsi mesurer notre progrès vers Kurtz, mais je me perds inévitablement avant que nous ne soyons près l'un de l'autre. Garder les yeux si loin sur une chose unique est si dur pour la patience d'un homme. Le directeur communique une magnifique résignation. Je me tourmente et fume et me mettrais en colère contre moi-même, que j'arrive ou non à parler ouvertement à Kurtz ; mais avant, je peux arriver à la conclusion que mon discours ou mon silence, et donc chacune de mes

ironie l'imbécilité d'un tel style télégraphique. Le buisson qui se tient à notre côté ne donne pas un mot, et ne nous laisse pas voir non plus bien loin derrière lui. Un rideau déchiré de velours rouge accroché dans l'embrasure de la porte de la hutte, nous frappe aussitôt tristement l'esprit. Le logis a été démantelé ; mais nous pouvons voir qu'un homme blanc a pu vivre ici pas très longtemps. Il reste une table rudimentaire – deux portes comme planche ; un tas d'ordures repose dans le coin sombre, et, par la porte, je prends un livre. Il a perdu sa couverture, et les premières pages ont été feuilletées jusqu'à un état d'extrême mais douce saleté, le dos a été affectueusement recousu avec du fil blanc de coton, ce qui le rend moins abîmé. Une trouvaille incroyable. Le titre, Requête pour un navire, écrit par un homme nommé Tower, non Towson – un nom comme celui-ci – Commandant du Majesty de Navy. L'importance réside dans une lecture morne, c'est suffisant, il y a des diagrammes illustratifs et des tableaux répulsifs, et l'exemplaire date d'au moins soixante ans. Je tiens cette incroyable antiquité avec la plus grande tendresse possible, de peur qu'elle se dissolve d'elle-même entre mes mains. Ainsi, Towson ou Towser s'est préoccupé sincèrement de la brisure des chaînes d'un bateau et de tous systèmes mécaniques. Pas un livre très entraînant ; mais au premier coup d'œil, vous pouvez voir là une simplicité dans l'intention, un honnête intérêt pour le droit chemin vers le labeur, qui nous amène vers ces humbles pages, à travers tant d'années qui se sont écoulées, lumineuses par une autre lumière que celle qui provient du métier. L'humble vieux marin, avec ces passages sur les chaînes et les marchandises, me fait oublier la jungle et les pèlerins, avec la sensation délicieuse d'être parvenu à côtoyer quelque chose d'immanquablement réel. Un tel livre ici est assez merveilleux, mais encore plus étonnantes sont les notes au crayon dans les marges, renvoyant pleinement au texte. Je ne peux en croire mes yeux ! Ces

Alors qu'il devrait frapper dans ses mains et balader ses pieds sur le sable, il travaille dur, envoûté par un sort étrange, empli de savoirs qui ont fait leurs preuves. Il est très utile car il est instruit ; et ce qu'il sait est ceci – que dans cette eau, cette chose transparente qui disparaît, l'esprit diabolique dans la chaudière va se mettre en colère en pensant à la grandeur de sa soif, et prendra une terrible vengeance. Alors il sue et se gonfle de feu et regarde l'herbe plein de peur (avec un charme interrompu, fait de chiffons enroulés à son bras, et un morceau d'os poli, aussi grand qu'une montre, serré à plat contre sa lèvre supérieure), tandis que la rive bordée d'arbres glisse devant nous doucement, le court bruit s'abandonne derrière, les interminables kilomètres de silence – puis nous rampons, jusqu'à Kurtz. Mais les petits problèmes deviennent épais, l'eau est traître et profonde, la chaudière semble avoir en effet un démon en colère en elle, et ainsi, ni cet homme de feu, ni moi-même, n'avons le temps de l'intégrer à nos pensées, déjà effrayantes.

« Quelque quatre-vingts kilomètres au-dessus de la station la plus reculée, nous sommes arrêtés par une hutte de ronces, un poteau incliné et mélancolique, une ruine méconnaissable de ce qui était un drapeau, quelque chose volant depuis le haut, et soigneusement bâtie, une pile de bois. Inattendu. Nous arrivons sur la rive, et sur le tas de bûches, nous trouvons un morceau de tableau plat et dessus, une fade écriture au crayon. Une fois déchiffrée elle dit : « Bois à prendre. Vite. Approchez prudemment. » Il y a une signature, mais elle est illisible – pas Kurtz – un nom beaucoup plus long.

« Vite. » Où ? Plus haut sur la rivière ? « Approchez prudemment. » Mais nous n'avons pas approché prudemment. Et la précaution n'a pu être écrite pour cet endroit d'où elle ne peut être lue qu'après que l'on a approché. Quelque chose n'est pas clair dans tout cela. Mais quoi – et combien ? Telle est la question. Nous commentons avec

manteau du temps. Laissez les erreurs stupéfaites et les frissons – l’homme sait, et peut regarder au travers sans un regard. Mais il doit au moins être autant que l’homme de ces rivages. Il doit aller rencontrer cette vérité avec sa propre et vraie essence – avec ses propres forces innées. Les principes ne font rien. Acquisitions, habits, jolis chiffons – chiffons qui s’envoleraient à la première bonne secousse. Non ; vous voulez une foi désirée. Vous m’appelez, vous qui êtes dans cette rangée clairvoyante – N’est-ce pas ? Très bien ; j’entends ; j’admets, mais j’ai une voix aussi, et pour mon bien ou pour mon mal, c’est un discours que l’on ne peut taire. Bien entendu, une peur imbécile, avec laquelle il faut partager pureté et finesse de sentiments, toujours plus rassurant. Qui grogne ainsi ? Vous vous demandez si je n’ai pas mis pied à terre pour un hurlement ou une danse ? Bien, non – je n’ai pas. Bons sentiments, vous dites ? Bons sentiments, à prendre ! Je n’ai pas le temps. Je dois m’organiser avec ce groupe de blancs et des morceaux de couvertures en laine servant à poser des bandages sur ces conduits de vapeur percés. Je dois observer depuis la cabine de contrôle, et contourner ces désagréments, et amener ce misérable engin à bon port avec un crochet ou avec un criminel. Il y a assez de vérités à la surface de ces choses pour sauver un homme sage. Et entre-temps, je dois surveiller ce sauvage qui est homme de feu. Il est un spécimen de confiance ; il peut affronter le feu grandissant d’une chaudière à la verticale. Il est là après moi, et, ma parole, le regarder est aussi édifiant que de voir un chien dans une parodie avec salopette et chapeau à plumes, marchant sur ces deux pattes arrière. Quelques mois d’entraînement ont suffi à faire de ce garçon quelqu’un d’excellent. Il peut voir, sans ouvrir grand les yeux, la vapeur s’amplifier et l’eau chauffer avec un évident effort d’intrépidité – il est plein de dents, le pauvre diable, et la laine de son crâne est coiffée avec d’étranges répétitions, et trois cicatrices ornent chacune de ses joues.

feuillage tombant à terre. Le bateau à vapeur travaille à travers la lente frontière d'une noire et incompréhensible frénésie. L'homme préhistorique nous a maudits, priant pour nous, nous ouvrant ses portes – qui pourrait dire ? Nous sommes coupés de la compréhension de notre entourage ; nous glissons dans le passé comme des fantômes, nous demandant et redemandant secrètement encore, comme des hommes saints d'esprit se demandent devant l'irruption d'un enthousiasme qu'ils prennent pour de la folie. Nous ne pouvons comprendre, car nous venons de si loin et ne pouvons nous souvenir, car nous avons voyagé de nuit lors des temps originels, des âges d'or qui s'en sont allés, en à peine un signe – et aucun souvenir.

“La terre semble hors de la terre. Nous savons regarder cette chose préservée de nous prenant la forme d'un monstre conquis – et seulement là, vous pourriez regarder une chose monstrueuse en restant libre. Seul Kurtz a pu. Cela ne dit rien. C'est hors de la réalité et les hommes sont – non, ils ne sont pas inhumains. Pris dans la beauté. Kurtz a pu. Bien, vous savez, ce qui est le pire dans tout cela – la suspicion qu'ils ne soient pas humains. Cela atteindra la pensée de l'un d'entre eux. Qu'ils hurlent et sautent et se tournent autour, ajustent des grimaces à leurs visages ; mais quelque chose vous a traversés, juste la pensée de leur humanité – tout comme la vôtre – la pensée de votre parenté avec ce sauvage et passionnant tumulte. Laid. Oui, c'est suffisamment laid ; mais si vous êtes suffisamment humains au plus profond de vous, vous admettez qu'il y a en vous la trace, même si faible, d'une réponse à la terrible franchise de ce bruit, un soupçon terne dans lequel vous – vous, si éloignés des nuits des âges premiers – pouvez trouver du sens. Et pourquoi pas ? La pensée de l'homme est capable de tout – car toutes choses sont en elle, le passé comme le futur. Qu'y a-t-il là, après tout cela. Joie, peur, remords, dévotion, valeurs, rage – qui peut le dire ? – mais confiance – vérité déshabillée de son

droit vers les hauteurs ; et à leurs pieds, étreignant la rive à contre-courant, le petit vapeur noirci rampe, comme un scarabée lent pourrait ramper sur le bord d'un portique surélevé. Il vous fait vous sentir très petit, très perdu, et encore rien qu'ensemble ce n'est pas une dépression unique et solide, ce sentiment. Après tout, si vous êtes petit, le scarabée encrassé vous grimpe dessus – et c'est juste ce que vous vouliez qu'il fasse. Quand les pèlerins imaginent qu'ils rampent, ou je ne sais quoi. À certains endroits où ils pensent pouvoir obtenir quelque chose, je parie ! Pour moi, ils rampent vers Kurtz – exclusivement ; quand les pipes à vapeur commencent à fuir nous rampons très doucement. Les recherches s'ouvrent devant nous et se referment derrière nous, comme si la forêt avait marché calmement à travers l'eau pour nous barrer la route au retour. Nous pénétrons plus profondément et profondément encore au plus profond du noir. Et c'est très calme, là. Durant la nuit, parfois, le roulement des tambours derrière le rideau des arbres voudrait courir jusqu'à la rivière et sans faiblir, planer dans les airs et les hauteurs au-dessus de nos têtes, jusqu'à la première cassure du jour. Si cela signifie la guerre, la paix ou la prière, nous ne pourrions le dire. Les aubes sont annoncées par l'arrivée d'un calme froid. Les bûcherons dorment, leur feu brûle encore doucement ; la brisure soudaine d'une brindille vous ferait recommencer. Nous sommes des vagabonds sur cette terre préhistorique, sur une terre qui aurait pris l'aspect d'une planète inconnue. Aurions-nous imaginé nous-mêmes être les premiers hommes à prendre possession d'un héritage maudit, et être soumis, dépendants de l'angoisse profonde et du travail excessif. Mais subitement, comme nous nous renforçons autour d'une courbe, il y aurait un mur de joncs, un toit d'herbes pointues, une explosion de hurlements, un tourbillon de membres noirs, une masse de mains frappant, des pieds tenant debout et des corps restant ainsi des yeux roulant sous un immobile et lourd

core. Imaginez un ensemble d'hommes aveugles, prêts à conduire un camion sur une mauvaise route. Je sue et fais trembler tout le considérable business, je peux vous le dire. Après tout cela, pour un marin, gratter le fond de l'engin et supposer que cela flotte en continu sous son regard, par ses soins, est un impardonnable péché. Personne ne peut connaître cela, mais vous n'oublierez jamais ce battement – N'est-ce pas ? Un coup sur le même cœur. Vous vous souvenez de cela, vous en rêvez même, vous vous réveillez la nuit et vous y pensez – après des années – et vous virez chaud froid, partout. Je ne prétends pas dire que cette embarcation à vapeur a flotté de tout temps. Plus d'une fois, elle a dû avancer face au combat, avec une vingtaine de cannibales débordant tout autour et poussant. Oui, nous avons enrôlé certains de ces garçons sur la route pour rejoindre notre équipage. Précieux camarades – ces cannibales – à leur place. Ce sont des hommes avec qui nous pouvons travailler, et je leur suis reconnaissant. Et, après tout, ils ne se mangent pas entre eux sous nos yeux : ils ont amené à bord une provision de viande d'hippopotame qui va pourrir, et la viande fait puer le mystère du désert dans mes narines. Ahoo ! Je ne peux en renifler maintenant. J'ai le directeur à bord et trois ou quatre pèlerins avec leurs bâtons – accoutrés complet. Parfois, nous nous heurtons à une station près du rivage, nous nous accrochons aux jupes d'inconnus, partout des hommes blancs qui se précipitent hors de taudis délabrés, avec de grands gestes de joie et de surprise nous souhaitant la bienvenue, et semblant bien étranges, – ils donnent l'apparence d'avoir été tenus captifs là par un sort. Le mot ivoire aurait retenti dans les airs pour un temps – après quoi, nous sommes entraînés encore dans le silence, le long de recherches vides, autour de la même courbe, entre les hauts murs de notre voie sinueuse, nous résonnons dans le trou causé par le lourd battement de la grande roue du vapeur. Des arbres, des arbres, des millions d'arbres, massifs, immenses, courant

vous rattrapent ; et vous emportent dans un rêve bruyant et si peu reposant, et se souviennent avec merveille des accablantes réalités de ce monde étrange parmi lesquelles figurent les plantes, l'eau et le silence. Et ce calme de la vie ne ressemble en rien à une paix. C'est le calme d'une implacable force qui nous oblige à l'agonie devant une intention impénétrable. Elle vous regarde avec un aspect vengeur. Je m'y suis habitué ; je ne l'ai pas rencontrée de toute manière ; je n'ai pas eu le temps. Je dois continuer à discerner le chemin, la plupart du temps par intuition, les signes d'un banc de poissons caché ; je surveille les pierres sous l'eau ; j'apprends à claquer mes dents vivement avant que mon cœur ne s'envole loin, jusqu'au moment où je raserai par un heureux hasard cet infernal secret, vieux problème, qui aurait déchiré la vie du bateau à vapeur de pacotille et noyé tous les pèlerins ; je dois garder un œil attentif sur les signes de bois morts que nous pourrions découper dans la nuit pour produire la vapeur des jours prochains. Lorsque vous attendez des choses de la sorte, le moindre accident à la surface, la réalité – la réalité, je vous dis – disparaît. La vérité intérieure est cachée – avec chance, avec chance. Avec rage. Mais quand bien même je la ressens ; je la sens souvent, mystérieuse, dans le calme, me regardant faire mon numéro de singe, juste en même temps elle vous observe, vous, camarades, effectuant vos respectives tâches – nouer des cordes – Qu'est-ce ? Une moitié de couronne, une chute – “

« Essaye d'être civilisé, Marlow, » gronde une voix, et je découvre alors que je ne suis pas seul et – qu'il y a au moins un autre auditeur qui veille, en plus de moi.

“Je vous demande pardon. J'oublie la souffrance que le cœur endure et qui compose le reste du prix. Et donc que représente le prix, est-ce que le tour est bien joué ? Vous faites vos tours très bien. Et je ne fais pas mal le mien non plus, depuis que j'ai réussi à ne pas couler ce vapeur lors de son premier voyage. C'est un étonnement pour moi en-

“Ils jurent à haute voix ensemble – de la pure peur, je crois – feignant alors ne pas avoir pris connaissance de mon existence, et retournent à la station. Le soleil est bas ; et penche d’un côté à l’autre, ils semblent porter avec peine leurs deux ombres ridicules de longueurs inégales, elles trainent derrière eux lentement sur les grandes herbes sans plier une seule tige.

“Dans quelques jours, l’Expédition Eldorado arrivera dans le désert patient, un néant qui se refermera sur elle comme une mer sur un plongeur. Une longue suite de nouvelles arrive : tous les ânes sont morts. Je n’y connais rien au destin et je suis plutôt enthousiasmé devant la perspective de rencontrer Kurtz très bientôt. Quand je dis très bientôt, je veux dire comparativement. Juste deux mois depuis le jour où nous avons quitté le ruisseau pour venir jusqu’à la rive qui borde la station de Kurtz.

“Remonter cette rivière est comme voyager en arrière pour revenir tout près des premiers jours du monde, lorsque la végétation s’était révoltée sur terre et que les grands arbres étaient rois. Un courant vide un grand silence, ahurissant, une forêt impénétrable. L’air était chaud épais lent lourd. Il n’y avait aucune joie dans la brillance de la lumière du soleil. Les longues lignes d’eau navigables couraient, se vidaient dans les ténèbres bien au-delà des ombres. Les hippopotames et les alligators des bancs de sable argentés prenaient le soleil côte à côte. Les eaux s’élargissaient et coulaient alors au travers d’une foule d’îles boisées ; vous perdiez votre route sur cette rivière comme vous le feriez dans un désert, et vous vous battiez toute la journée durant contre des bancs de poissons, essayant de trouver un chemin, jusqu’à ce que vous pensiez être ensorcelé et ne coupiez à jamais tout lien avec ce que vous aviez su jusqu’alors – quelque part – loin, ailleurs – dans une autre existence probablement. Certains moments passent derrière d’autres, comme parfois ce peut être le cas lorsque vous ne pouvez les faire vôtres. Ils

mais là-bas, avant mon départ, j'ai aussi tout arrangé – » Ils partent et chuchotent encore, alors leurs voix montent à nouveau. « L'extraordinaire série des retards ne vient pas de moi. J'ai fait mon possible. » L'homme gros soupire, « bien triste. » « Et l'absurdité nuisible de ses propos, » continue l'autre ; « Il me dérange déjà assez quand il est ici. » « Chaque station doit ressembler à une balise sur la route pour amener le bien, un centre d'échanges, bien sûr, mais aussi d'humanisation, d'amélioration, d'instruction. » En conviens-tu ? – cet âne ! Et il voudrait devenir directeur ! Non, c'est ! – » là il est étranglé par l'indignation excessive, et je lève légèrement la tête. Je suis surpris de voir comme ils sont près – juste sous moi. J'aurais pu faire sur leurs chapeaux. Ils regardent le sol, absorbés à réfléchir. Le directeur se frotte la jambe avec une brindille mince : son parent agacé relève la tête. « Tu as été en bonne santé depuis tout ce temps que tu es arrivé ? » demande-t-il. L'autre commence « Qui ? Moi ? Comme un charme – comme un charme. Mais le reste – oh, par pitié mon Dieu ! Tous malades. Ils meurent si vite, aussi, que je n'ai pas le temps de les faire sortir du pays – Est-ce croyable ! » « H'm. Juste ainsi, » grogne l'oncle. « Ah ! Mon enfant, sois confiant en ceci – Je dis, crois en cela. » Je le vois étendre d'un mouvement la nageoire de son court bras dans un geste qui englobe toute la forêt, le ruisseau, la boue, la rivière, – semblant appeler à lui une éclosion, la déshonorant devant le lit du soleil face à la terre, un traître appelle la mort qui attend et reste cachée, le démon enfoui, les profondeurs de l'obscurité de son âme. Il est si ahurissant que je saute sur mes pieds et regarde derrière moi vers la lisière de la forêt, comme si j'attendais une réponse à cette sorte d'assurance noire sur sa confiance. Vous savez les idées sottes qui nous viennent parfois. Le grand calme se confronte à ces deux figures avec son inquiétante patience, attendant le passage de vie à trépas de cette fantastique invasion.

Ils sont perdus car ils ne savent pas ce qui motive ce choix. Quant à moi, il m'apparaît que j'entrevois Kurtz pour la première fois. C'est une vision distincte : la pirogue, quatre porteurs indigènes, et le Blanc solitaire tournant le dos soudainement à l'autorité, avec soulagement, avec ses pensées tournées vers l'origine – sans doute ; confrontant son visage à la profondeur du désert, à la station vide et désolante. Je ne connaîtrai pas les raisons. Peut-être est-il à ce moment là simplement un bon collègue qui prend congé de son travail pour son propre bénéfice. Son nom, vous comprenez, n'a pas été prononcé une seule fois. Il est « cet homme ». Le demi-noble, qui, aussi loin que je puisse me souvenir, a mené une dure traversée avec grande prudence et détermination, et est invariablement assimilé à « cette canaille ». La canaille avait rapporté que « l'homme » était très malade – et s'était remis partiellement . . . Les deux en dessous de moi s'en vont loin pour laisser place à un peu de paix, et flânent au loin et à une certaine petite distance. J'entends : « Poste militaire – docteur – trois cents kilomètres – tout à fait seul à présent – retards inévitables – neuf mois – sans nouvelle – étranges rumeurs. » Ils approchent à nouveau, juste au moment où le directeur dit « Personne aussi loin que je sache, à moins d'une espèce de commerçant errant – un camarade gênant, a mordu ainsi dans l'ivoire des natifs. » Qui sont-ils pour parler ainsi maintenant ? Je rassemble les fragments de tout cela, de ce qui pourrait être lié à un certain homme supposé être dans le quartier de Kurtz, et que le directeur dit ne pas approuver. « Nous ne serons pas préservés de la compétition déloyale tant qu'un de ses collègues ne sera planté là comme exemple, » dit-il. « Certainement, » grogne l'autre ; « Fais-le planter là ! Pourquoi pas ? N'importe quoi – tout et n'importe quoi peut être fait dans ce pays. C'est ce que je dis ; personne ici, tu comprends, ici, ne peut compromettre ta position. Et pourquoi ? Tu tiens le climat – tu leur survivras tous. Le danger est en Europe ;

ici, et j'ai été instruit en conséquence. Regarde l'influence qu'a cet homme. N'est-ce pas épouvantable ? » Les deux s'entendent sur épouvantable, puis continuent en faisant des remarques bizarres : « Fais de la pluie ou de la fine eau – un homme – le concile – par le nez » – morceaux de phrases absurdes qui prennent le dessus sur ma rêverie, et qui me font revenir à mes esprits au moment d'entendre l'oncle dire, « Le climat doit t'éviter toute complication ici. Est-il venu seul ? » « Oui » répond le directeur ; « il a envoyé son assistant en bas de la rivière avec une note sur moi en ces termes : « Chassez ce pauvre démon hors de ce pays, et ne prenez pas la peine d'en envoyer d'autres de la sorte. J'ai le plus souvent été seul plutôt qu'accompagné de ce genre d'homme dont vous pouvez m'épargner. » C'était il y a plus d'un an maintenant. Pouvez-vous imaginer un tel manque de respect ! » « Plus rien depuis ? » demande l'autre, avec sa voix rauque. « L'ivoire, » en déduit enfin le neveu, « un tas – première qualité – une quantité – le plus ennuyeux, pour lui. » « Et avec cela ? » questionne le lourd grognement. « Le prix à payer, » est la réponse, pour ainsi dire. Puis silence. Ils parlent de Kurtz.

« Je suis largement réveillé depuis, mais, je reste las à terre, parfaitement relaxé, reposé toujours, n'ayant aucune raison de changer de position. « Comment tout cet ivoire a-t-il pu faire tout ce chemin ? » grogne l'homme âgé, qui semble bien vexé. L'autre explique qu'il est venu avec l'aide d'une flotte de canoës, avec, à sa tête, un anglais à demi-clergé à demi-noble, et Kurtz était avec lui ; apparemment Kurtz avait l'intention de s'y rendre lui-même, la station étant à ce moment vide de biens et de magasins, mais après avoir traversé cinq cents kilomètres, subitement il décide de faire demi-tour, de revenir là où il avait commencé, seul, dans une petite pirogue avec quatre porteurs, laissant le demi-noble continuer vers l'aval de la rivière avec le reste de l'ivoire. Les deux collègues semblent bien étonnés qu'une personne puisse se livrer à de telles actions.

“À l’intérieur, il ressemble au coupeur de viande d’une pauvre banlieue, et ses yeux regardent avec une ruse somnolente. Il porte sa panse grasse avec ostentation sur ses courtes jambes, et durant tout ce temps son équipage infeste la station, ne parle à personne, à l’exception de son neveu. Vous auriez pu les voir tous deux errer toute la journée durant, avec leurs têtes refermées sur elles-mêmes dans un conciliabule sans fin.

“Je finis par abandonner mon inquiétude au sujet des rivets. Une des capacités de ce genre de folie est qu’elle est plus limitée que l’on ne croit. Je dis Lâche! – et laisse les choses glisser. J’ai le temps pour méditer, et désormais je veux consacrer mes pensées à Kurtz. Je ne porte pourtant pas beaucoup d’intérêt à cet homme. Non. Je suis curieux de voir cet homme, qui apparaît comme équipé d’idées morales en quelque sorte, et qui est censé s’élever au sommet de tout, comment va-t-il se mettre au travail une fois arrivé ici.”

## Chapitre 2

“Une nuit, alors que je me languis sur le pont de mon bateau à vapeur, j’entends des voix approcher – je découvre le neveu et l’oncle flânant sur la rive. Je repose à nouveau ma tête entre mes bras, et me perds bientôt dans une somnolence, quand, pour ainsi dire, quelqu’un vient me dire à l’oreille : « Je suis aussi inoffensif qu’un enfant, mais je n’aime pas être commandé. Suis-je le directeur? – ou non? On m’a ordonné de lui transmettre cela. Incroyable. » . . . Je commence à réaliser que les deux se tiennent debout le long du rivage devant le bateau, juste au-dessous de ma tête. Je ne bouge pas ; je ne suis pas censé bouger : je dors. « Est-ce déplaisant, » grogne l’oncle. « Il demande à l’administration d’être envoyé ici, » dit l’autre, « avec l’idée de montrer ce qu’il peut faire

pas la raison pour laquelle nous n'en n'aurions pas. « Ils seront là dans trois semaines, » dis-je avec confiance.

“Pourtant les rivets n'arrivent pas. À la place, c'est une invasion, une affliction, une infiltration qui arrive . . . Et elle arrive dans la section les trois semaines suivantes, chaque section est dirigée par un âne portant un homme blanc habillé de vêtements neufs et chaussé de souliers bruns, saluant depuis son élévation, de droite à gauche, les pèlerins impressionnés. Un regroupement bruyant de nègres contrariés aux pieds meurtris et marchant sur les talons des ânes, de nombreuses tentes, des outils de campements, des boîtes en fer blanc, des caisses blanches, des marchandises usées qui auraient été jetées dans la cour, et un air de mystère semble semer en profondeur encore un peu plus de confusion dans la station. Cinq créanciers arrivent, avec leur air d'abrutis depuis le vol désordonné, comprenez le pillage d'innombrables magasins d'équipements et de provisions, que, pense l'un d'entre nous, ils traînaient, après un raid dans le désert pour retrouver l'équilibre vital. Un désordre sans nom, inexplicable, d'objets décents en soi, mais que la folie humaine fait ressembler à une spoliation destructrice.

“Cet équipage dévoué se qualifie lui-même d'Expédition Explorant l'Eldorado, et je crois bien que ces hommes ont juré de garder le secret. Leur façon de parler, de toutes les manières, est une façon qu'on assimile au plus sordide pirate : irréfléchi, sans bravoure, avide et sans audace, et cruel sans courage ; il n'y a pas un atome d'anticipation ni d'intention sérieuse dans tout ce lot, et ils ne semblent pas conscients de ces choses qui sont désirées, convoitées pour le travail de ce monde. Déchirer le trésor des intestins de la terre est leur désir, sans plus de morale ni de raison derrière cela que celle de brigands faisant irruption dans un coffre fort. Qui paye les dépenses de la noble entreprise, je ne sais pas ; mais l'oncle de notre directeur est le leader de ce lot.

dit long sur son fétichisme et sa trivialité assumée. Il a des boucles qui pendent à ses oreilles. Dans la nuit, on peut le voir s'éterniser sur la rive, nettoyant ses pièces en acier dans le ruisseau avec une grande attention, et les étendre sur un buisson pour les faire sécher.

« Je lui frappe alors dans le dos et lui crie « Nous aurons des rivets ! » Il se relève sur ses pieds s'exclamant « Non ! Rivets ! » comme s'il ne pouvait croire ce qu'il entendait. Et alors, d'une voix basse, « Vous . . . hein ? » Je ne comprends pas pourquoi nous nous comportons comme des lunatiques. J'amène mon doigt sur le bout de mon nez et m'incline mystérieusement. « Bon pour vous ! » il pleure, essaye de tordre ses doigts au-dessus de sa tête, et soulève un pied. J'essaye un modèle de rivet. Nous sautons sur le pont en acier. Un vacarme épouvantable sort de la carcasse, et la forêt vierge sur l'autre rive du ruisseau le renvoie dans un remarquable et excessif rebond, qui va jusqu'à la station endormie. Ce qui doit faire se relever de leur lit les pèlerins dans leur taudis. Une figure noire assombrit l'embrasure allumée de la porte de la hutte du directeur, qui apparaît alors, une seconde environ après, puis l'embrasure à son tour disparaît. Nous nous arrêtons, et le silence chassé par le tumulte de nos pas coule à l'arrière une nouvelle fois dans les renforcements de la terre. Le grand mur de plantes, une exubérante et empêtrée masse de troncs, branches, tiges, feuilles, immobiles dans le clair de lune, ressemble à une invasion révoltée dans la vie silencieuse. Une vague roulante de plantes emmêlées, noble, prête à se renverser sur le ruisseau, et à balayer chaque homme minuscule devant cette existence ridicule. Et ne bouge plus. Une sourde explosion de puissantes éclaboussures et d'odeurs, nous atteint de loin, comme si un ichtyosaure avait pris un bain de scintillement à la surface de l'immense rivière. « Après tout, » dit l'homme de la chaudière sur un ton raisonné, « pourquoi n'aurions-nous pas les rivets ? » Oui pourquoi pas, en fin de compte ! Je ne connais

une boîte à biscuits Huntley & Palmer vide, sur laquelle on aurait donné un coup de pied le long d'une gouttière ; rien de solide dans le fond, et moins jolie dans la forme qu'avant, mais j'ai fourni un travail acharné pour elle, suffisamment pour l'aimer. Aucun autre ami influent ne m'aurait mieux servi. Elle me donne une chance de m'en sortir un peu – de trouver là ce que je peux faire. Non, je n'aime pas travailler. J'en ai assez de langueur à ce sujet et je pense à toutes les choses précieuses qui pourraient être faites. Je n'aime pas travailler – aucun homme n'aime – mais j'aime ce qui est dans le travail, – la chance de se trouver soi-même. Sa propre réalité – pour vous, pour aucun autre – ce qu'aucun autre homme ne peut savoir. Ils peuvent seulement voir le spectacle abouti, mais jamais dire, en réalité, ce qu'il signifie.

“Il n'est pas étonnant de voir quelqu'un assis à l'arrière, sur le pont, les jambes pendues par-dessus la boue. Vous pouvez voir que je rafistole avec les rares mécaniciens présents sur cette station, lesquels sont méprisés par les autres pèlerins – à cause de leurs manières, je suppose. Lui est le contremaître – une bouillotte faite pour le commerce – un bon ouvrier. Il est un homme maigre, osseux, à la face jaune, avec de grands yeux intenses. Son aspect est soucieux, et sa tête est aussi chauve que la paume de ma main ; oui, car ses cheveux tombent comme des feuilles sur le menton, prospérant ainsi dans cette nouvelle localité, et sa barbe s'accroche à sa taille. Il est veuf avec six jeunes enfants (qu'il laisse à une de ses sœurs pour pouvoir venir jusqu'ici), et la passion de sa vie est le vol du pigeon. C'est un enthousiaste et un connaisseur. Il veut délirer avec les pigeons. Après des heures de travail, il prend l'habitude parfois de sortir de sa hutte pour une discussion, et choisit ses enfants et les pigeons comme sujet évidemment ; au travail, quand il doit ramper dans la boue sous la coque du bateau à vapeur, il attache sa barbe dans une sorte de serviette blanche qu'il apporte à cet effet. Un détail qui en

coton déjà confusément tachés. Mais pas de rivets. Trois porteurs reviennent donc de la côte avec l'ensemble de ce dont nous avons besoin pour remettre ce vapeur à flot.

« Cela devient confidentiel à présent, mais je crains que mon attitude irresponsable l'ait exaspéré, au final, car il juge nécessaire de m'informer qu'il ne craint ni Dieu ni Démon, sans parler de n'importe quel simple humain. Je dis que je vois cela parfaitement, mais ce que je veux, c'est une certaine qualité de rivets – et les rivets sont bien aussi la seule chose qu'aurait voulu Kurtz, si seulement il connaissait l'affaire. Et maintenant des lettres partiront pour la côte chaque semaine . . . « Mon cher Monsieur, » crie-je, « Je dicte les lettres. » Je demande des rivets. Il y a un chemin – pour un homme intelligent. Il change ses manières, devient glacial, et, subitement, commence à parler d'un hippopotame ; se demande si cela ne me gêne pas de dormir à bord du vapeur (dévoué nuit et jour à la réparation). Certes, il y a un vieil hippopotame qui prend la mauvaise habitude de sortir sur la rive et vagabonde la nuit sur les terres de la station. Les pèlerins ont aussi l'habitude de sortir en habit et de vider sur l'animal chaque fusil qui leur tombe sous la main. Certains s'asseyent, oh, des nuits ainsi pour lui. Toute cette énergie gaspillée, c'est sûr. « Cet animal a une charmante vie, » dit-il ; mais vous ne pouvez seulement pas dire cela aux brutes d'un pays. Non à un homme – vous me comprenez ? – Aucun homme n'est attrapé ici par une vie charmante. » Il se tient là un moment sous le clair de lune avec son nez crochu qui se tient, lui, un peu de biais, et ses yeux de mica scintillent sans un clignement d'œil, alors, avec un court *Bonne nuit*, il marche à grand pas. Je peux voir qu'il est perturbé et considérablement incrédule, ce qui me rend plus optimiste que ces derniers jours. C'est un grand confort de tourner ce garçon en ami influent, mon embarcation à vapeur abattue, tordue, ruinée, une pacotille. J'es-calade jusqu'à bord. Elle se tient sous mes pieds comme

phère de la nuit par-dessus la rivière.

“ . . . Oui – je le laisse venir,” reprend alors Marlow, “et je pense qu’il est séduit des pouvoirs qui sont derrière moi. Que je porte. C’est dit ! Et rien n’est derrière moi ! Rien d’autre que cette épave de bateau à moteur, vieux, misérable vapeur sur lequel je m’appuie, alors qu’il parle sans cesse de « Nécessité de chaque homme d’en tenir un ». « Et lorsque vous venez jusqu’ici, vous en conviendrez, ce n’est pas pour rester médusé devant la lune. » Kurtz est un « génie universel », mais même un génie comprendrait cela facilement, au point de composer avec « Des outils adéquats – des hommes intelligents. » Il n’a jamais fait de briques – pour cause, il a une impossibilité physique – j’en suis conscient ; et s’il peut effectuer le travail de secrétaire pour le directeur, c’est qu’ « Aucun homme ne rejette aussi volontairement la confiance de ses supérieurs. » Le vois-je ? Bien sûr, je le vois. Que voudrais-je de plus ? Ce que je veux de plus, ce sont des rivets, nom du ciel ! Des rivets. Pour terminer le travail – combler le trou. Des rivets, voilà ce que je veux. Il y a certaines de leurs affaires, plus bas sur la côte – des cas – qui s’accumulent – qui explosent – qui se rompent ! Que vous donnez un coup de rivet inattendu là-dedans, et chaque seconde s’élève dans la station jusqu’au flanc de la colline. Le rivet se perd même jusqu’à la porte du bosquet de la mort. Vous pouvez sentir vos poches pleines de rivets alourdis de trouble et vous vous affaissez sous le poids que vous subissez – Et il n’y a pas un rivet qui ne soit pas trouvé alors qu’il est voulu. Nous avons des têtes qui peuvent aller, mais rien qui puissent les boucler. Et chaque semaine, le messenger, un grand nègre, le sac de lettres à l’épaule et des outils à la main, quitte notre station pour la côte. Par moment, une caravane de cette même côte arrive avec des marchandises à échanger, – du calicot brillant horrible qui ne sert qu’à vous faire frissonner rien qu’en le regardant, un verre de perles contre un quart de penny, des mouchoirs en

croire à cet imbécile ce qu'il veut et ce qu'il imagine de mes influences d'Europe. Je deviens, l'espace d'un instant, une excuse comme le reste des pèlerins ensorcelés. Et ce, simplement parce que j'ai la sensation diffuse que je peux aider Kurtz, qu'à cet instant, je ne connais pas encore – vous comprenez. Il n'était encore qu'un nom pour moi, juste un mot. Je ne pouvais voir l'homme dans le nom, comme vous ne pouvez vous-même le voir à cet instant. Le voyez-vous ? Pouvez-vous entrevoir cette histoire ? Voyez-vous vous-même quelque chose ? Cela revient pour moi à essayer de vous parler d'un rêve – fabriquer une vaine tentative, car aucune relation au rêve ne pourrait communiquer la sensation du rêve, c'est un mélange d'absurdité, de surprise, de perte dans le tremblement d'une révolte dans sa lutte, ce sentiment d'être capturé par l'incroyable qu'est l'essence même des rêves . . . ”

Il s'interrompt pour un temps.

“ . . . Non, c'est impossible ; il est impossible de transmettre la sensation de vie d'une époque de notre existence passée, – celle qui porte en elle la vérité, le sens – son essence subtile et pénétrante. Impossible. Nous vivons tout comme nous rêvons – seuls.”

Il s'interrompt encore, comme pour réfléchir, puis reprend –

“Bien sûr, en quelque sorte, vous, collègues pouvez voir mieux que je ne pouvais à cet instant. Mais pouvez-vous me voir, moi, celui que vous croyez connaître . . . ”

Je deviens si entier noir que, nous, auditeurs pouvons si difficilement nous distinguer les uns des autres. Pour un long moment déjà il s'est assis à part, et ne devient plus qu'une voix pour nous. Il n'y a pas un mot venant de quiconque. Les autres sont sûrement allés se coucher, mais moi je reste éveillé. J'écoute, j'écoute l'horloge de la sentence, pour le mot, ce qui me donnerait l'indice du faible malaise que m'inspire ce récit, qui semble se former de lui-même sans lèvres humaines, dans la lourde atmos-

temple, par-dessus toute la grandeur de la rivière je peux voir un sombre écart scintiller, scintiller, comme s'il coulait bien profondément sans murmure. Tout cela est grand, exceptionnel, muet, pendant que l'homme jacasse avec lui-même. Je me demande même si le calme et l'apaisement qui se trouvent face à l'immensité nous regardent tous les deux avec attrait ou avec menace. Que sommes-nous, nous qui avons dévié notre route jusqu'ici ? Serions-nous capables de manipuler cette chose muette, ou nous manipule t-elle ? Je me sens si petit, tellement perplexe. Quelle est cette chose qui ne peut parler, et sans doute ne peut entendre. Qu'a-t-elle en elle ? Je peux voir un peu d'ivoire arriver de là, et j'entends dire que Kurtz est arrivé aussi. J'en entends assez à son sujet d'ailleurs – Dieu seul sait ! Pourtant, quelque part, il n'apporte aucune image avec lui – pas plus que si l'on me disait qu'un ange ou un ami arrivait. Je le crois de la même façon qu'un d'entre vous pourrait croire qu'il n'y a pas d'habitants sur la planète Mars. Je sais qu'une fois, un marin écossais a pu être sûr, que, même morts, il y avait des gens sur Mars. Si vous lui demandiez, pour quelque raison que ce soit, comment ils ont pu être regardés et comment ils se sont comportés, il devenait timide et muet, mais aurait murmuré quelque chose au sujet de « marcher à quatre pattes ». Et si vous commenciez à rire, Il vous – quoiqu'un homme âgé de soixante ans.. – aurait proposé un duel. Je n'irais pas aussi loin, jusqu'à me battre pour Kurtz, mais j'irais bien pour lui jusqu'au mensonge. Vous savez que je hais, je déteste, et ne peux supporter un mensonge, non pas parce que je suis plus droit que le reste d'entre vous, mais parce que cela m'épouvante. Il y a comme une répugnance de mort, un goût de mort dans le mensonge, – ce qui est exactement ce que je hais et déteste sur terre – ce que je cherche à oublier. Cela me rend misérable et malade, jusqu'à devenir quelque chose de froid et pourri. Mon tempérament, je suppose. Bien, je m'approche assez près pour laisser

en grappes, gesticulant, discutant. Certains toujours avec leur bâton dans les mains. Je commence vraiment à croire qu'ils prennent leur morceau de bois avec eux au lit. Au-delà de la barrière, la forêt se tient devant nous, spectrale dans la lumière de la lune, et à travers la terne agitation, par le faible son de cette lamentable cour, le silence de la terre revient à la source au cœur de chacun, – c'est son mystère, sa grandeur, la folle réalité de son étonnante vie dissimulée. Le nègre battu se plaint faiblement quelque part, tout près de là, puis va chercher un profond soupir qui me fait perdre le pas, de là, où il est. Lui c'est tous les autres, de là où ils sont, c'est où nous les avons mis. Est-ce possible de dire? Je sens une main qui s'introduit sous mon bras. « Mon cher Monsieur, » dit le camarade, « je ne veux pas être mal compris, et spécialement pas par vous, qui verrez Kurtz longtemps avant que je puisse avoir ce plaisir. Je ne voudrais pas qu'il ait une mauvaise idée de mes dispositions . . . »

“Je le laisse alors s'en aller, ce papier mâché Méphisto-phèlès, et il me semble que si j'avais l'idée de le toucher de mon index, je ne sentirais rien, et ne trouverais rien en dedans qu'un peu de saleté libérée, seulement peut-être. Il, ne voyez-vous pas, planifie d'être l'assistant du directeur sous peu et l'autre homme juste en dessous, je peux donc voir combien l'arrivée de Kurtz les contrarie tous les deux, et pas qu'un peu. Il parle précipitamment et je n'essaye pas de l'interrompre. Mes épaules s'appuient contre l'épave de mon bateau, qu'on a trainé jusqu'en haut de la pente comme la carcasse d'un gros mammifère des rivières. L'odeur de la boue, cette boue archaïque, ah ah!, reste dans mes narines, le grand calme élevé de la forêt primitive se trouve devant mes yeux ; il y a des taches brillantes dans le noir du ruisseau. La lune avait étendu sur l'ensemble de tout cela une fine couche d'argent – sur l'herbe plantée, sur la boue, sur le mur de végétations emmêlées qui s'élèvent plus haut encore que le mur du

demande. « Beaucoup d'entre eux », réplique t-il. « Certains l'écrivent même ; et alors IL est arrivé ici, un être si spécial, un être que vous devez connaître. » « Pourquoi devrais-je le connaître ? » l'interromps-je, réellement surpris. Il n'y prête pas attention. « Oui. Il est aujourd'hui le chef du plus important comptoir, l'année prochaine, il assistera le directeur, deux ans encore et . . . mais je n'ose dire ce que vous savez déjà qu'il sera dans deux ans. Vous êtes dans le nouveau rang – l'équipe de la vertu. Les mêmes gens qui nous l'ont envoyé vous ont aussi recommandé, spécialement. Oh ! ne dites pas non. J'ai mes propres yeux pour avoir confiance. » La lumière naît sur moi. Les influentes connaissances de ma chère tante produisent un effet inattendu sur ce jeune homme. Dans un rire, je m'étrangle presque. « Avez-vous lu les confidentielles correspondances de la Société ? » me demande-il. Il n'a pas un mot à dire. C'est un grand amusement pour moi. « Quand Kurtz », je continue sérieusement, « sera le directeur général, vous n'aurez aucune opportunité. »

“Il éteint subitement la bougie, et nous sortons. La lune s'élève. Des corps noirs flânent avec indolence, versant l'eau dans l'ardeur du rougeoiement des braises, qui se transforme en un son qui se hisse haut ; la vapeur quant à elle atteint le clair de lune, et le nègre battu gémit quelque part. « Quel désastre cette brute a-t-elle fait ! » dit l'infatigable homme à la moustache, qui apparaît devant nous. « Traitez-le comme il se doit. Transgression – punition – coups ! Sans pitié, sans pitié. C'est l'unique chemin. Ceci empêchera les incendies dans le futur. Je le disais justement au directeur . . . » Il remarque mon compagnon, il est abattu tout à coup. « Pas au lit encore, » dit-il, avec une sorte de chaleureuse bienséance ; « c'est si naturel. Ha ! Danger – agitation. » Il disparaît. Je marche jusqu'au bord de la rivière, et l'autre me suit. J'entends un murmure caustique à mon oreille, « un tas de manchons – va. » On peut voir les pèlerins regroupés

Pierre de mica – quelle curiosité, – c’est ainsi qu’il essaye d’entretenir un peu son air dédaigneux. Au début, je suis stupéfait, mais très vite, je deviens plein de curiosité sur ce qu’il cherche à sortir de moi. Il ne m’est pas possible d’imaginer ce que je peux avoir en moi qui vaille la peine. C’est très joli à voir comme il est déconcerté, en vérité mon corps est plein d’émotions, et dans ma tête rien de cela, juste cette affaire de vapeur misérable. C’est évident qu’il me prend pour un parfait et honteux hypocrite. Au bout du compte, il est en colère, et pour contenir un mouvement de furieuse irritation, baille. Je me lève. C’est là que je remarque un petit croquis à l’huile, sur un panneau, représentant une femme drapée aux yeux bandés, portant une torche allumée. Le fond est sombre – presque noir. Le mouvement de la femme est majestueux, et les effets de la lueur de la torche sur son visage, sinistres. Est-ce un visage que je vais retrouver? Les yeux manquent alors – les chercher.

“Il m’arrête, et reste là, bien civilisé, brandissant une demi-bouteille de champagne (confort médical) avec une bougie collée à la bouteille. À ma question, il répond que Kurtz l’a peint – dans cette même station, il y a moins d’un an maintenant – en attendant les moyens de repartir sur son comptoir. « Dites-m’en plus, » dis-je, « qui est ce Kurtz? »

“« Le chef de la station la plus reculée », me répond-il d’un ton sec, regardant au loin. « Merci beaucoup » dis-je, riant. « Et vous, vous êtes le faiseur de briques de la station centrale. Tout le monde le dit. » Il est silencieux pendant un moment. « C’est un prodige » dit-il enfin. « Il est l’émissaire de la pitié, de la science et du progrès, et seuls les démons savent de quoi d’autre. Nous voulons qu’il soit, » commence-t-il à déclamer soudainement, « pour alimenter la cause qui nous est confiée à nous, Européens, pour ainsi dire, la plus haute intelligence, la plus forte empathie, la singularité d’un but. » « Qui dit cela? » je

de quelque chose, en revanche je ne sais quoi – de paille peut-être. Et de toute façon, il ne peut en trouver ici, et dans la mesure où elle ne sera pas envoyée depuis l'Europe, les raisons de son attente m'apparaissent bien peu claires. Un acte original de création sans doute. Et pourtant, tous attendent – l'ensemble des seize ou vingt pèlerins qu'ils sont – quelque chose ; et ma parole, cela ne semble pas être une occupation désagréable, de la façon dont ils l'abordent, à travers l'unique chose qui peut les traverser c'est à dire l'épidémie – aussi loin que je puisse voir. Ils passent leur temps à médire et s'envier les uns les autres avec une façon de faire bien imprudente. Il y a un parfum de complot dans la station, mais rien ne sort de là, bien entendu. C'est aussi irréel que tout le reste – le prétexte de l'amour de l'humanité face aux problèmes, dans leurs conversations, au sein de leur gouvernement, dans le spectacle de leur travail. La seule chose bien réelle est leur désir d'être nommé sur un comptoir où l'ivoire reste à prendre, et ainsi pouvoir faire des pourcentages. Ils s'intriguent, se calomnient et se détestent entre eux à ce point – mais quant à lever effectivement le petit doigt – oh, no. Au nom du ciel ! Après tout, il y a quelque chose sur terre qui donne le droit à un homme de voler un cheval blanc lorsqu'un autre ne garde pas les rênes. Voler un cheval avec franchise. Très bien. Il l'a fait. Mais peut-être qu'il ne peut galoper. Peut-être qu'il y a une manière de garder les rênes qui peut provoquer le plus charitable des saints par un coup de pied.

“Je n'ai aucune idée de la raison pour laquelle il veut me paraître si sociable, mais au fur et à mesure que nous bavardons, là, cela m'apparaît soudainement qu'il veut en venir à quelque chose – en fait, parce qu'il me flatte. Il fait allusion constamment à l'Europe, aux gens que je dois connaître là-bas – accentuant l'importance de ses questions sur mes connaissances qui se trouvent dans la lugubre ville, et cetera. Ces petits yeux scintillent comme de la

L'abri est déjà un tas de braise rougeoyant avec acharnement. Un nègre abattu reste près de là. Ils disent que d'une certaine manière, c'est lui qui a causé le feu ; quoi qu'il en soit, il crie le plus horriblement possible. Je le vois, plus tard, après plusieurs jours, assis sous une parcelle d'ombre, regardant, malade, et essayant de se ressaisir : après un temps, un sursaut le prend, puis il s'en va – et le vide sans bruit envahit à nouveau sa poitrine. Tandis que je me rapproche du rougeoiement de l'obscurité, je me retrouve derrière deux hommes en train de parler. J'entends prononcer le nom de Kurtz, et ces mots, « Tire profit de ce malheureux accident. » L'un d'eux est le directeur. Je lui souhaite une bonne nuit. « N'avez-vous jamais vu quelque chose comme ceci – hein ? C'est incroyable, » dit-il, puis s'en va. L'autre homme reste là. Il est agent de première classe, jeune, courtois, un peu réservé, avec une petite barbe courbée et un nez crochu. Il est affecté à l'office comme les autres agents, lesquels, de leur côté, disent de lui qu'il espionne pour le compte du directeur. Quant à moi, je n'ai fermement jamais discuté avec lui auparavant. Nous commençons à échanger quelques mots, et petit à petit, nous flânons loin des ruines qui sifflent toujours. Alors il me conduit à sa chambre, qui se trouve dans le bâtiment principal de la station. Il craque une allumette, et je comprends que ce jeune aristocrate n'a pas seulement une boîte en argent dans son nécessaire de toilette mais aussi une bougie entière pour lui seul. Précisément, à cet instant, le directeur est le seul supposé avoir droit aux bougies. Des nattes d'ici recouvrent les murs d'argile ; une collection de lances, des petits pics, des boucliers et des couteaux sont accrochés comme des trophées. Les responsabilités confiées à ce collègue sont la fabrication de briques – J'en étais informé, mais, à aucun endroit, il n'y a trace de briques dans toute la station, et il est ici depuis plus d'un an maintenant – attendons. Il semblerait qu'il ne puisse réaliser des briques sans l'aide

ble que je peux garder en moi toutes les rédemptions sur terre. Pourtant, il faut regarder autour de soi parfois ; et alors, je vois la station, ces hommes flânant sans intention, dans le soleil de la cour. Je me demande souvent ce que tout cela signifie. Ils ont voulu venir jusqu'ici, ils errent ça et là, leurs absurdes longs bâtons à la main, comme de nombreux pèlerins menteurs ensorcelés à l'intérieur d'une barrière qui pourrit. Le mot *ivoire* attire dans les rangs, il est chuchoté, on le soupire même. On penserait même qu'ils prient pour lui. Une infection d'imbéciles rapaces s'est répandue sur le tout, comme la bouffée vide d'un défunt. Sapristi ! Je n'ai jamais rien vu d'aussi irréel de ma vie. Et dehors, le vide silencieux étend sa tache claire sur la terre de ces porteurs, et m'immobilise dans la grandeur et l'invincibilité, tel un démon de vérité, attendant patiemment le passage de la fantastique invasion.

“Oh, ces mois ! Bien, à ne plus y penser. De nombreuses choses sont arrivées. Une nuit, un abri d'herbe fait de calicot, bouts de coton, chapelets, et je ne sais quoi d'autre, a brûlé sous une flamme si soudainement, que l'on aurait dit que la terre s'était ouverte pour laisser sortir un feu de vengeance et consumer tous ses propres déchets. Je suis en train de fumer ma pipe bien tranquillement sur mon vapeur démantelé, lorsque je les aperçois tous en train de sauter dans la lumière, les bras en l'air, très haut, quand un vaillant homme à moustache vient des bras de la rivière, un insignifiant seau dans la main, je suis rassuré, oui, tous « se comportent magnifiquement. Magnifiquement, » balançant un quart de la quantité d'eau et recommandant. Je remarque alors qu'il y a un trou dans le fond de son seau.

“Je marche vers le haut. Il n'y a pas d'urgence. Il nous est possible de voir que la chose se consume comme une boîte d'allumettes. Elle est condamnée dès le premier instant. Les flammes montent haut, et repoussent tout le monde en arrière, éclairant tout depuis le haut – et s'effondrant.

“Il commence à parler aussitôt qu’il me voit. J’ai été très long sur la route. Il ne pouvait attendre. A dû commencer sans moi. Les bords de la station doivent être délivrés. Il y a eu tant de retards déjà qu’il ne sait plus qui est mort, qui est vivant, et comment ils ont réussi – et cetera, et cetera. Il ne prête aucune attention à mes explications, et jouant avec un bâton de cire, il répète plusieurs fois que la situation est « Très grave, très grave. » Il y a des rumeurs, une très importante station serait en danger, et son chef, M. Kurtz, est malade. J’espère que ce n’est pas vrai. M. Kurtz . . . Je me sens alors affaibli, las, irritable. Rejoindre Kurtz, je pense alors. Je l’interromps, en disant que j’ai entendu parler de Kurtz sur la côte. « Ah! Donc on parle de lui là-bas » se murmure-t-il à lui-même. Alors il poursuit, m’assurant que Kurtz est le meilleur agent qu’il a, un homme exceptionnel, d’une grande importance pour la Société ; C’est alors que je pourrais comprendre son anxiété. Il est, dit-il « Très, très gêné. ». Certainement, il remue frénétiquement ses mains et ses genoux sur sa chaise, une idée, il s’exclame « Ah, M. Kurtz ! », casse le morceau de cire et semble ahuri devant cet incident. Il veut alors savoir « Combien de temps cela prendrait-il pour » . . . Je l’interromps encore. Nous avons faim, vous savez, et mes pieds s’irritent aussi, je deviens sauvage. « Comment puis-je le dire » dis-je. « Je n’ai pas vu le naufrage encore – quelques mois sans doute. » Toute cette conversation me semble futile. « Des mois » finit-il. « Laissez-nous dire trois mois avant que nous puissions commencer. Oui. Cela devrait faire l’affaire. » Je me jette hors de sa hutte (il vit seul alors, dans une hutte faite d’argile avec une sorte de véranda) me murmurant à moi-même ce que je pense de lui. Un idiot bavard. Je reviens sur cette idée, lorsqu’avec étonnement, je constate l’exactitude extrême avec laquelle il avait évalué le temps requis pour cette “affaire”.

“Je pars travailler le lendemain, tournant, pour ainsi dire, le dos à la station. De cette façon seulement, il me sem-

réelle, comment une . . . une . . . telle faculté peut être. Il n'a pas le génie de l'organisation, encore moins le sens des initiatives, ou même le goût pour l'ordre. C'est évident lorsqu'on regarde l'état déplorable de cette station. Il n'a pas fait d'études, il n'a pas d'intelligence. Son poste est venu à lui – Pourquoi ? Peut-être parce qu'il n'est jamais malade . . . Il a servi trois missions en trois ans révolus là-bas. Parce que la santé triomphante dans la déroute des institutions signifie une sorte de pouvoir à elle seule. Et quand il rentre chez lui en congé, il se révolte de manière disproportionnée – bien trop sérieusement. Lui, Jack est à terre – avec un doute une nuance – en apparence seulement. Cela peut sortir de son discours hasardeux. Il ne produit rien, il peut faire aller la routine – c'est tout. Mais il est surprenant. Grand par cette petite chose qu'il nous est impossible d'appeler petite chose, qui contrôle un tel homme. Il ne laisse jamais le secret se dévoiler. Peut-être qu'il n'y a rien à l'intérieur de lui. Un tel soupçon doit faire réfléchir, une pause – pour eux là-bas, il n'y a plus aucun contrôle extérieur. Une fois, alors que des maladies tropicales mettent à terre à peu près tous les "agents" de la station, on l'entend dire, « Les hommes qui sortent d'ici ne doivent plus avoir d'entrailles. » Et il scelle la sentence d'un de ses sourires, une porte ouverte à l'obscurité qu'il a en lui. Vous vous êtes imaginé voir des choses – mais le cadenas se referme. Quand, ennuyé à l'heure du repas par les incessantes querelles des hommes blancs à propos des événements, il ordonne de faire une immense table ronde pour qu'une maison à part soit construite. Pour qu'il existe dans la station un lieu consacré aux querelles. Où il s'assied est la première place – le reste c'est nulle part. Quelqu'un peut estimer que cela est son inaltérable conviction. Il n'est pas un civil, mais pas un rustre non plus. Il est calme. Il permet à son "boy" – un jeune noir bien nourri venu des côtes – de traiter les hommes blancs, sous ses propres yeux, avec provocation et insolence.

sente comme une confuse nuisance. Le vapeur a coulé. Ils ont commencé deux jours avant, dans une soudaine hâte, en haut de la rivière, avec le directeur à bord en charge de quelques capitaines volontaires, mais avant qu'ils ne réparent quoi que ce soit, après trois heures, déchirent le fond du bateau en le cognant contre les pierres. Il coule près de la rive sud. Je me demande ce que je dois faire là, maintenant que mon bateau est perdu. Et en effet, j'ai beaucoup à faire sur cette rivière. Je dois me mettre à jour le jour suivant. Aussi, après avoir apporté les pièces à la station, les réparations commencent et durent des mois.

“Ma première entrevue avec le directeur est bien curieuse. Tout d'abord, il ne prend pas la peine de me proposer de m'asseoir après mes cinquante kilomètres de marche effectués ce matin. Il n'a rien de surprenant, dans le teint, les traits, dans ses manières ni dans sa voix. Il est de taille moyenne et simplement bâti. Ces yeux d'un bleu commun sont sans doute d'une froideur remarquable, et il peut certainement laisser son regard se porter pour tomber comme la lourde lame tranchante et incisive d'une hache. Mais à cet instant, tout le reste de son corps semble démentir cette intention. D'un autre côté, il a seulement une indéfinissable et faible expression venant de ses lèvres, quelque chose de furtif – un sourire – non, pas un sourire – je m'en souviens, mais je ne peux le décrire. C'était inconscient, le sourire vient toujours après qu'il ait dit quelque chose, comme pour intensifier cette chose pour un instant, le sourire vient à la fin de ses paroles, comme pour conclure sur le mot et donner du sens à la phrase la plus banale et faire qu'elle apparaisse des plus insaisissables. Il est un banal marcheur, depuis son enfance jusqu'au jour de son embauche dans ces affaires – rien de plus. On lui obéit, pourtant, il n'inspire ni amour ni peur, ni même respect. Il inspire le malaise. C'est ça ! Malaise. Pas une méfiance que l'on peut expliquer – juste un malaise – rien de plus. Vous ne pouvez vous imaginer combien elle est

les gémissements, des couvertures, et l'horreur. La lourde tige tombée avait pelé la peau de son pauvre nez. Alors j'angoisse de devoir le tuer, tuer quelqu'un, son pauvre nez, mais pas l'ombre d'un porteur autour de nous. Je me souviens du vieux médecin, – « Ce serait intéressant pour la science de constater les changements mentaux des individus, sur place. » Je commence à croire que tout cela devient scientifiquement intéressant. Quand bien même tout ceci n'a aucun sens, aucun but. Au quinzième jour, je reviens sur la rive de cette grande rivière, encore, je marche tant bien que mal jusqu'à la station centrale. Elle se trouve en amont du cours d'eau, elle est encerclée de buissons et de forêts, avec d'un côté, une jolie frontière de boue à l'odeur insupportable, et de l'autre, une barrière de fols joncs qui encercle la station. Un écart négligé se tient au milieu des plantes et c'est la seule entrée possible, la porte principale en somme, le premier coup d'œil sur place suffit à vous laisser croire que le faible démon a couru là pour exécuter son spectacle. Des hommes blancs apparaissent avec indolence du bâtiment, de longs bâtons serrés dans leurs mains, flânant, me jetant un regard et disparaissant quelque part. L'un d'eux, un vaillant excitable jeune garçon avec des moustaches noires, aussitôt que je me présente, m'informe avec grande éloquence et nombreuses digressions, que mon vapeur est au fond de la rivière. Je suis abasourdi. Quoi, comment, pourquoi ? Oh tout « va bien ». « Le directeur lui-même » est là, tous semblent aller. Tous, tout le monde s'est comporté magnifiquement ! Magnifiquement ! » « Vous devez, » dit-il dans l'agitation, « aller retrouver le directeur tout de suite. Il attend ! »

“Je ne prends pas immédiatement conscience des effets de cet incident. Oui, j'ai envie d'aller le voir maintenant, mais je ne suis pas sûr – pas du tout. Certainement que l'affaire est trop stupide – quand j'y pense – pour paraître aussi naturelle. Encore . . . Mais à cet instant, elle se pré-

et se recueille à ses côtés. Un grand silence entoure et recouvre l'histoire, le moment. Peut-être que, par des nuits calmes, le tremblement des tambours lointains pourraient chanter la plainte et s'enflammer, par un vaste tremblement, faible d'abord, puis devenant un son étrange, appelant, insinuant, si sauvage, appelant ! – et sans doute il deviendra aussi profond que la signification d'un clocher qui résonne dans un pays chrétien. Un jour, un homme blanc à l'uniforme déboutonné, campant sur le chemin avec une escorte armée de Zanzibaris, très hospitalier et festif – pour ne pas dire ivre, s'occupant de l'entretien de la route, déclare. « On ne peut pas dire que sur les routes à entretenir je vois des choses à redire, mais là, le corps de ce jeune nègre gisant avec une balle au milieu du front, et sur lequel j'ai littéralement trébuché cinq kilomètres en arrière, c'est à considérer comme une amélioration. » J'ai un compagnon blanc moi-même, pas un mauvais bougre, mais trop gras, un handicap, une exaspérante faiblesse sur les pentes chaudes des collines, des kilomètres loin de l'ombre et de l'eau. Encombrant, vous savez, de porter son propre manteau comme un parasol au dessus d' la tête d'un homme tandis qu'il avance. Je ne peux m'empêcher de lui demander une fois ce que cela signifie pour lui de venir jusqu'ici, au juste. « Pour l'argent, évidemment. Que croyez-vous ? » dit-il avec mépris. Après quoi, il tombe fiévreux, et doit être porté sur un hamac balancé sous une tige. Comme il pèse au moins seize pierres, les disputes avec les porteurs n'en finissent pas. Ils acceptent, et s'enfuient, filent, dérobant leur charge pendant la nuit – une révolte en somme. Alors, une autre nuit, je fais une déclaration en anglais, très gestuelle, et non pas un discours qui se perd au milieu des soixante regards portés sur moi, et le matin qui suit, je commence par jeter le hamac devant nous sur la droite. Une heure après, je me retrouve devant un ensemble de préoccupations, toutes entières réunies dans un buisson – l'homme, le hamac,

“Il retourne à son travail. Le bruit dehors cesse déjà, et au moment où je suis sur le point de sortir, je m’arrête à la porte. Dans le bourdonnement des mouches, l’agent sur le chemin du départ s’est couché là, rougissant et insensible : l’autre, son adjoint sans doute, replie ses livres, fait une entrée correcte, transactions parfaitement correctes ; et à quinze mètres au-delà du seuil de la porte, je peux apercevoir la cime de ces arbres où s’est formée la forêt de morts.

“Un jour finalement je quitte enfin le camp, avec une caravane de soixante hommes pour une traversée à plus de trois cents kilomètres de là.

“Pas l’habitude d’en dire davantage à ce sujet. Juste des chemins, des routes, partout ; des sentiers marqués, des réseaux, des chemins qui s’étendent sur cette terre vierge, traversant des herbes folles, des herbes brûlées, des fourrés, en bas, en haut, des ravins, en haut, en bas, des collines de pierre, en feu, en flammes, et la solitude, une solitude, personne, pas un abri. La population est nettoyée depuis longtemps. Si bien qu’un bon nombre de mystérieux nègres armés avec toutes sortes d’armes triviales, pourrait soudainement décider de prendre la route entre Deal et Gravesend, attrapant au vol des idiots du coin, à droite, à gauche, prêts à les soutenir. Je guette toutes les fermes et les cottages aux alentours qui se seraient vidés très rapidement. Seulement là, les habitations s’en sont allées aussi. Au fur et à mesure que je traverse des villages abandonnés, s’y trouve quelque chose d’un enfantin pathétisme dans la ruine de ces murs, barrières d’herbes vertes ! Jour après jour, avec le drapeau et le rythme des soixante paires de pieds nus derrière moi, chaque paire pesant pas moins de vingt-sept kilogrammes . . . Campement, repas, repos, campement au repos, marche. Alors et maintenant, un des hommes meurt dans son harnais, sa chaîne, il repose maintenant sur la longue herbe au bord du chemin, près de lui une gourde d’eau vidée, tout son équipage agonise

qu'il est agent de première classe, et en voyant mon désarroi devant cette information, ajoute doucement, posant son stylo, « C'est un homme remarquable. » Il soulève de nouvelles questions car M. Kurtz est à présent responsable d'un comptoir, un des plus importants, dans ce vrai pays d'ivoire, « Il a, dans les plus bas-fonds de là-bas, envoyé la plus grande quantité d'ivoire, plus que l'ensemble des autres agents réunis . . . » Il recommence alors à écrire. Le malade est trop malade pour gémir. Le vol de ces mouches est un vrai apaisement.

“Soudain un grand murmure de voix s'amplifie, le bruit d'une foule monte. Une caravane arrive. Un violent blabla explose au dehors, de l'autre côté du bardage. Tous les transporteurs parlent en même temps, c'est une cohue, et au milieu de ce tumulte, la lamentable voix de l'agent chef se fait entendre « Tenez ! » les larmes aux yeux pour la vingtième fois aujourd'hui . . . Il se lève doucement. « Quel épouvantable arrivage » dit-il. Il traverse la pièce poliment pour regarder l'homme malade, et se retourne, et s'adresse à moi, « Il n'entend pas. », je demande effrayé « Quoi ! Mort ? ». « Non, non pas encore, » me répond-il, avec une grande maîtrise de soi. Alors, le comptable happé par le représentant de ce tumulte dans la cour, dit « Quand l'un d'eux est tenu de faire une entrée correcte, il commence à détester ces sauvages – les déteste comme la mort ; » Il se souvient avec attention pour un moment. « Quand vous verrez M. Kurtz, » il y arrive, « dites-lui de ma part tout ce qui est ici » – Il jette un coup d'œil sur son bureau – il est satisfait. « Je n'aime pas lui écrire – avec les messagers que nous avons, nous ne pouvons jamais nous fier à eux, qui pourrait se saisir de votre lettre – à la station centrale. » Il me regarde fixement pour un moment avec ses mauvais yeux ronds. « Oh, il ira loin, très loin. » Il reprend alors. « Il sera quelqu'un dans cette Administration, enfin depuis longtemps, ils – entre autre le Council d'Europe, vous savez – veulent qu'il le soit. »

de la région. C'était difficile. Elle avait un dégoût pour le travail. ». La vérité est que cet homme accomplit réellement quelque chose. Et il se consacre à ses livres, qui sont parfaitement tenus en ordre.

« Toutes les autres choses au poste sont dans la confusion – les responsables, les affaires, les bâtisses. Les chaînes de nègres recouvertes de poussière causent ces contacts à leurs pieds, qui vont et disparaissent dans cette terre de sable et de poussière, un flot d'objets artisanaux, du coton sans valeur, des perles, du fil de cuivre dévoilé de la profondeur de l'obscurité, et en retour, vient un précieux mélange d'ivoire.

« Je dois attendre à ce poste pendant dix jours – une éternité. Je vis dans une cabane à l'écart dans la cour, mais pour m'éloigner du chaos, je me rends souvent au bureau des comptes, où siège le comptable. Il est construit tout en bardages de bois posés à l'horizontal, et si mal assemblé que se déplie sur son grand bureau des rayons de lumières, les mêmes qui recouvrent son corps tout le long, du cou au talon. Inutile de porter son corps vers les hauts plateaux pour voir un petit morceau de lumière du soleil. Pas besoin d'ouvrir de grands volets pour voir cela. Il fait chaud là, trop ; des insectes volent avec un bruit bien trop original, diaboliques amis sans venin, faciles à battre. Je m'assieds généralement par terre au milieu de cette apparence sans faute (même jusqu'à la douce odeur), perché sur un haut tabouret, il écrit. Par moments, il se lève pour faire quelques exercices. Quand une civière avec un homme malade (des invalides revenant du fond du pays) est posée là, il montre une élégante irritation. « Les gémissements de cette personne malade, » dit-il, « distraient mon attention. Et sans ça, il est extrêmement difficile de se garder des erreurs d'écriture avec ce climat. »

« Un jour, il remarque, sans incliner la tête, « Dans les terres, il n'y a pas de doute que vous rencontrerez M. Kurtz ; » Lorsque je lui demande qui est M. Kurtz, il dit

genoux, et va ainsi, à quatre pattes, jusqu'à la rivière pour boire. Il prélève l'eau de sa main, et s'assied dans la lumière du soleil, qui, pour un instant, transperce sa peau ainsi, sous ses yeux, et alors, après un temps, laisse retomber sa tête laineuse, jetée contre son sternum, recroquevillé, perdu là.

«Je ne veux pas plus errer dans cette nuance, dans cet envers, avec hâte je cours et je retourne au poste. Lorsque, près du bâtiment, je rencontre un homme blanc, porté par une telle élégance inattendue, un accoutrement qui me fait le considérer tout d'abord comme une sorte de vision. J'aperçois un col guindé, manchettes blanches, lumineuse veste en alpaga, pantalon neigeux, fraîche cravate, et des bottes garnies. Pas de chapeau. Cheveux peignés, raides, huilés, sous un parasol vert, porté par une grosse main blanche et ferme. Il a l'allure cinglée en plus de porter un stylo à l'oreille.

«Mes mains tremblent avec ce miracle, et j'apprends qu'il est le chef comptable de la Société, et que toute la comptabilité est faite sur le poste. Il est sorti un moment, il dit « Pour prendre une bouffée d'air frais ». L'expression sonne merveilleusement étrange, avec une suggestion de vie de bureau sédentaire. Je ne vous aurais jamais mentionné ce collègue du tout, seulement cela est venu de ses lèvres en premier, le nom de l'homme qui est indissolublement relié à la mémoire de cette époque que nous vivons. Et plus encore. Je respecte l'homme. Oui, je respecte son foulard, ses grandes manchettes, sa coiffe. Son apparence est certainement celle d'un mannequin de coiffeur ; mais c'est un grand pied de nez à cette terre que de garder son apparence. C'est sa colonne vertébrale. Ses cols et le front de sa chemise sont des traits de caractère, un accomplissement de son caractère. Il serait présent ici depuis presque trois ans ; et plus. Je ne peux m'empêcher de lui demander comment il peut trouver un tel lin ici. Il rougit un peu, et dit modestement « Je viens de l'enseigner à une native

confusément dans la pénombre verdâtre. Ils viennent des renforcements de la côte, le temps leur est compté, perdus dans le malaise des alentours, nourris par des substances inconnues, ils dégoûtent, deviennent insignifiants, s'effacent, et alors ils sont autorisés à ramper loin du regard afin de reposer. Ces formes moribondes sont libres, libres comme l'air dans lequel elles vont se dissiper bientôt. Des yeux surgissent derrière les arbres, je distingue l'orbite d'un regard. Et derrière moi, à terre, je vois un visage près de ma main. Ce sont des os noirs qui s'allongent entièrement, seule une épaule se cogne contre l'arbre. Lentement des paupières se soulèvent. Quelque part, loin derrière, le regard béant et vide, dans les profondeurs de l'œil, une lueur, un éclat blanc flamboie et meurt aussitôt. L'homme semble jeune – encore un enfant – mais vous savez qu'avec eux, il est toujours difficile de dire. Je ne trouve rien de mieux à faire que lui tendre le délicieux biscuit de mon commandant suédois gardé dans ma poche. Il le prend et ses doigts se referment doucement dessus – il n'a pas d'autres mouvements ni d'autres regards. Il noue un fil blanc autour de son cou – Pourquoi ? Où l'a-t-il trouvé ? Est-ce un insigne – une babiole – une coquetterie – un signe de propriété ? Peut-il y avoir autant d'idées liées ainsi à une personne comme elle ? Je regarde ahuri le noir de son cou, ce morceau de fil blanc au-delà des mers.

“Près du même arbre, sur le côté se trouvent deux autres corps similaires, en position aiguë, affaissés, assis avec leur jambes rigides. L'un, avec son menton posé sur ses genoux, regarde dans le vide, d'une épouvantable et intolérable manière : le fantôme de son frère relâche son front, comme si, alourdie par une immense fatigue, la pensée n'était plus ; et tous les autres qui restent sont dispersés dans des positions tordues et s'écroulent, comme peints dans un tableau d'histoire où massacres et peste ont pris place pour l'éternité. Tandis que je me tiens debout glacé d'horreur, l'une de ces créatures rampe de ses mains et

me tiens épouvanté, comme si . . . par un avertissement. Finalement je descends la colline, de biais, pour rejoindre les arbres que j'avais vus.

“J'évite un trou artificiel énorme que quelqu'un a creusé sur le flanc, dont le but, je trouve, est impossible à deviner. Ce n'est pas une carrière ni un bac à sable, de toute façon. Juste un trou. Il doit être relié au désir altruiste de donner aux criminels quelque chose à faire. Je ne sais pas. Et alors j'évite de tomber dans un ravin bien étroit, à peine plus grand qu'une cicatrice sur le flanc de cette colline. Je découvre que beaucoup de conduits de drainage importés pour la colonisation ont dégringolé là-dedans. Il n'y en a pas un qui ne soit cassé. C'est un fracas de mille morceaux. Au final, j'arrive sous les arbres. Mon but est d'entrer nonchalamment dans la nuance pour quelques instants ; mais à peine y ai-je pénétré, qu'il m'apparaît que je monte les marches du cercle sombre d'un enfer quelconque. Les rapides sont près, et un ininterrompu, uniforme, la tête la première, bruit accourant se remplit du calme morne et éploré du bosquet, où pas un souffle ne remue, pas une feuille ne s'émeut, avec un son mystérieux – comme si la paix pleine de pleurs de cette terre qu'on a lancé soudainement, devenait miraculeusement et sans concession audible.

“Des formes noires s'accroupissent avec soin, assises entre les arbres, s'appuyant contre les troncs, s'accrochant à la terre, à demi renversées, à demi effacées dans la lumière terne, dans toutes les attitudes de la douleur, l'abandon et le désespoir. Un autre moi sur la colline s'en est allé, qui laisse un frisson, léger, sur la terre sous mes pieds. Le travail se poursuit. Le travail ! Et ici est le lieu où les volontaires ont reculé, se sont retirés pour mourir.

“Ils meurent doucement – ceci est très clair. Ils ne sont pas nos ennemis, ni des criminels, ils ne sont rien précisément à cet instant de la réalité, – rien, seulement des ombres noires de maladies et de famines, agonisant

maigres poitrines haletantes dans un même mouvement, la violence qui dilate leurs narines tremblantes, leurs yeux qui regardent fixement, froidement en l'air. Ils passent à deux mètres cinquante près de moi, sans me lancer un seul coup d'œil, avec cette complète morgue, cette entière indifférence du sauvage insignifiant. Derrière cette matière brute réquisitionnée (le produit d'une nouvelle force de travail), derrière cette dépression, quelqu'un doucement avance en chargeant un fusil au milieu. Il a un uniforme, une veste déboutonnée, et alors nous pouvons voir un blanc apparaître dans la foule, son fusil hissé contre son épaule avec volontarisme. Simple prudence, des hommes blancs, étant de la même façon à distance, je n'aurais moi-même su dire qui je pouvais être. Il est rapidement rassuré, et, avec un large et blanc sourire complice, un coup d'œil, semble dans une confiance exaltée me considérer comme un partenaire. Après quoi, j'entre dans la grande cause de cette haute et digne affaire.

“Au lieu de monter, je tourne et descends à gauche. Mon idée est de laisser cette chaîne de forçats sortir de ma vue avant que je ne monte la colline. Vous savez, je ne suis pas particulièrement tendre ; j'ai dû frapper et parer. J'ai dû résister et attaquer parfois même – il n'y a qu'une manière de résister – c'est sans compter ce que cela nous coûtera, selon les demandes d'une telle vie à laquelle je me heurte. J'ai vu le démon de la violence et le démon de l'avidité et le démon du désir chaud ; mais au nom de toutes les étoiles ! Ceux-là sont des démons forts, vigoureux, aux yeux rouges, ils balancent et conduisent les hommes – des hommes je vous dis. Mais comme je me tiens ici sur le flanc de la colline, je me prépare et veux, dans la lumière aveuglante du soleil sur cette terre, faire l'expérience de l'œil du démon, gras, malin et faible, à la folie rapace et impitoyable. Aussi insidieux soit-il, mais je ne le découvrirai que quelques mois plus tard seulement et des milliers de kilomètres plus loin. Pendant un moment, je

“Je me heurte à une turbine qui se vautre dans l’herbe, je trouve enfin un chemin qui me mène jusqu’à la colline, qui contourne les rochers, un wagon de chemin de fer sous-dimensionné est prostré là, sur le dos, les roues en l’air. Hors service, c’est certain. La chose semble morte comme la carcasse d’un animal. Je me heurte encore à quelques pièces de machinerie détériorées, une pile de rails rouillés. À gauche un tas d’arbres dessine une ombre, une tache, d’où semblent remuer faiblement de sombres formes. Je cligne des yeux rapidement, le chemin se raidit. Un klaxon retentit à droite, c’est là que je vois des noirs courir. Une lourde et morne détonation se fait entendre à terre, une bouffée de fumée sort de la falaise, puis terminé. Plus rien ne change alors à la surface des rochers. Ils construisent un chemin de fer. La falaise n’est pas sur leur chemin et rien ; mais ces objets détruits là, sur la route, sont le travail qu’ils sont en train de mener.

“Une tension éclate derrière moi et me fait tourner la tête. Six hommes noirs avancent en file indienne, ils travaillent dur à la voirie. Ils avancent droit devant et lentement, balancent leurs paniers pleins de terre sur leur tête, dans le rythme et le carillon de leurs pas. Des chiffons noirs enlacent les plaies de leurs reins, et de petits morceaux de tissus dans leur dos pendent et remuent d’avant en arrière comme des queues. Je parviens à distinguer chaque côte, sans mal, l’articulation entre chaque côte est un nœud dans une corde ; tous portent un collier de fer autour du cou, et tous sont reliés les uns aux autres par une chaîne qui se courbe entre chacun, avec rythme et tintement. Un autre repère de la falaise me fait penser soudainement à ce navire de guerre dont j’avais vu le tir sur le continent. C’est la même sorte de voie sinistre ; mais ces hommes peuvent sans trop d’imagination être appelés des *ennemis*. Ils sont appelés criminels aussi, ils outragent la loi, comme des coquilles qui se fissurent venant vers eux, un insoluble mystère venant de la mer. Toutes leurs

halte, à cinquante kilomètres au Nord.

“Je fais mon entrée sur une petite embarcation à vapeur. Son capitaine est suédois, et me connaît d’un marin, qui m’avait invité à bord. C’est un jeune homme, athlétique, droit et morose, les cheveux souples, la démarche bruyante. Comme nous quittons le misérable petit port, il balance sa tête avec désintéret vers la côte. « Vécu là ? » dit-il ?, Je réponds « Oui ». « Qu’ils sont fins ces garçons du gouvernement – n’est-ce pas ? » il continue, dans une amertume considérable tout en parlant anglais avec une grande précision. « C’est drôle ce que les gens sont prêts à faire pour quelques sous chaque mois. Je me demande ce qu’il arrive à ces mêmes gens une fois qu’ils reviennent au pays. » Je lui dis que j’attends de voir cela bientôt. « Biento-o-ot ! » s’exclame t-il. Il mélange tout, tout en gardant un œil vigilant en avant. « Ne soyez pas si confiant, » poursuit-il. « L’autre jour, j’ai surpris un gars qui s’était pendu sur la route. Il était suédois aussi. » « Se pendre ! Mais pour quelle raison ! Au nom de Dieu ? » crié-je. Il continue à regarder autour de nous avec vigilance. « Allez savoir ? Le soleil a dû avoir un effet sur lui, ou c’est le pays sans doute. »

“Enfin nous arrivons quelque part. Une falaise rocheuse apparaît, des morceaux de terre repoussés hors du rivage, des maisons à la pointe de la colline, et d’autres encore aux toits de fer, retrouvées parmi les résidus d’une terre excavée, ou portées à la ruine. Au-delà, le bruit continu des rapides plane sur cette scène de carnage inhabitée. Beaucoup de monde, surtout noir et nu, bouge là-bas comme des fourmis. Une jetée sur la rivière. Une aveuglante lumière du soleil noie tout ceci, parfois dans une soudaine recrudescence de lumière noire. « Voilà le poste de votre Société » me dit le Suédois, pointant du doigt trois cabanes en bois construites sur la pente rocheuse. « Je ferai monter vos effets personnels. Quatre caisses avez-vous dit ?, Bon. Adieu. »

sance de leur collision, là reste-t-il, incompréhensible, tirant vers le continent. Le coup sec, sans doute, vient d'une de ses armes à feu ; une petite flamme apparaît et aurait disparu, une petite fumée blanchâtre se serait précipitée pour s'évanouir, un minuscule projectile aurait produit un délicat fracas – mais rien n'arrive. Et rien ne pouvait arriver. Il y a une touche de folie dans toute cette manière d'être, d'agir, un sens de la farce lugubre dans cette vision ; et elle ne se dissipe pas à bord lorsqu'un membre de l'équipage m'assure qu'il se trouve très près de là un camp de natifs – qu'il appelle *ennemis* ! Voilà ! – caché hors de la vue, quelque part.

“Nous lui donnons ses lettres (j'ai entendu dire que les hommes dans ce bateau solitaire, sont morts de fièvre à un rythme de trois par jour) et nous repartons. Nous sommes appelés à d'autres endroits aux noms grotesques, où la joyeuse danse de la mort et du commerce va et continue dans une souterraine atmosphère qui fait surface au-delà des catacombes ; tout au long de la côte informe bordée d'un dangereux récif, comme si la Nature voulait et tentait de repousser elle-même les intrus ; dans les rivières et hors d'elles, dans les courants mortels dont les rives pourrissent dans la boue, dont les eaux, épaisses et solidifiées en dedans envahissent les mangroves tordues, qui semblent fléchir sur nous, dans l'extrémité d'un impuissant désespoir. Nulle part nous ne nous arrêtons assez longtemps pour avoir une impression particulière, mais plutôt un sens général, un émoi vague et oppressant, un étonnement grandit en moi. C'est comme un las pèlerinage parmi les illusions que produisent les cauchemars. Pas de réveil à attendre.

“Cela fera bien plus de trente jours, avant que je ne voie la gueule de la grande rivière. Nous jetons l'ancre au siège du gouvernement. Mais mon travail ne commencera pas avant d'avoir navigué loin sur trois cent vingt kilomètres encore. C'est pourquoi, dès que possible, je pense faire une

la même, jusqu'à ce que nous bougions ; mais nous traversons de nombreuses places – des comptoirs marchands, qui portent des noms comme Gran' Bassam, Petit Popo ; noms qui semblent appartenir à de sordides visages posés sur de sinistres habits noirs. La vacuité d'un passager, ma solitude au milieu de tous ces hommes, avec qui je n'ai aucun point commun, la huileuse et lascive mer, le sombre uniforme de la côte, semblent me tenir à distance de la vérité des choses. Se sentir moins seul dans le désert (encore). Sans l'effort d'un désarroi ni d'une illusion insensée. Le son de l'écume maintenant est, enfin, un plaisir positif, comme la remontrance d'un allié. Quelque chose de naturel, qui a ses raisons, qui a du sens. À présent, un bateau depuis les rivages s'est donné un moment bref et intense avec la réalité. Il est conduit par des camarades noirs. Vous pouvez voir de très loin le blanc de leurs gros yeux scintiller. Ils crient, chantent, de leur corps coule la transpiration, ils ont comme visages de grotesques masques – ces hommes ; mais ils ont l'os, le muscle, une sauvage vitalité, une intense énergie avec le mouvement, aussi naturelle et vraie que le récif demeure le long de leur côte. Ils ne cherchent aucune excuse à la raison d'être là. Ils sont d'un grand confort à regarder. Pour un temps, je pensais appartenir depuis toujours à un monde de faits directs, évidents ; mais le sentiment ne dure pas. Quelque chose va tanguer pour sonner l'alarme. Une fois, je me souviens, nous nous heurtons contre un navire de guerre ancré au large de la côte. Il n'y a pas même un abri là-bas, et le navire bombarde la brousse. Il semble que les Français ont une de leurs guerres qui court non loin. Son enseigne boiteuse tombe comme un chiffon ; les munières des armes longues de vingt centimètres tiennent le long de la coque ; la houle grasse et gluante de la mer le balance vers le haut, très paresseusement, pour le laisser alors retomber, lui et ses mâts fragiles. Dans la grande immensité vide de la terre, du ciel et de l'eau, de la puis-

ne dirais pas une pensée hésitante mais une pause inattendue pour moi, après cette banale histoire. La meilleure façon pour moi de vous l'expliquer, en deux trois secondes, serait de vous le dire ainsi : je sens comme si, au lieu de me diriger vers le centre d'un continent, je suis sur le point d'entrer dans le centre de la terre. L'origine.

“Je pars sur un vapeur français, et cette terre attire tous les ports blâmés, autant qu'il puisse y en avoir sur la traversée, depuis aussi loin que je puisse voir, cette terre l'unique but des soldats qui amarrent et des officiers de douane. Je regarde la côte. Regarder une côte, floue depuis un navire revient à penser en énigme. Avant vous – des grands, moyens, insipides, souriant ou fronçant les sourcils, ou s'abandonnant, des sauvages certainement, et des toujours muets ont eu l'air de murmurer « Viens et cherche ». Celle-ci – cette terre-ci, est plutôt fade, comme en devenir, avec un aspect monotone déplaisant, le commencement d'une colossale jungle, si verte, d'un vert foncé qu'elle paraît noire, bordée de blanches écumes, s'alignant droites, comme une ligne ordonnée, gouvernée, loin, loin le long d'une mer bleue dont le scintillement est rompu par une brume rampante. Le soleil est féroce, la terre semble s'illuminer et prendre des gouttes de la brume. Ça et là, des formes grisâtres, blanchâtres, se montrent et se rassemblent dans l'écume blanche, sans doute à leur côté flotte un drapeau. Planté depuis quelques siècles derniers, pas plus grand que la tête d'une épingle posée sur l'intouchable étendue d'une terre retirée. Nous nous arrêtons et larguons les soldats ; arrivent les concessionnaires de cette terre conquise, ils viennent prélever la taxe de ce qui ressemble à un désert perdu, avec une cabane et un drapeau sur une tige perdue : encore plus de soldats sont largués – pour s'occuper des concessionnaires, vraisemblablement. Certains, j'entends dire, se noient sous l'écume ; vrai ou non, personne ne semble y prêter attention. Ils sont juste lancés là-bas, et nous voilà. Tous les jours, la côte reste

feu. Au fur et à mesure des confidences, je suis comblé de me voir présenté à la femme de ce haut dignitaire, et Dieu seul sait qui d'autre parmi nous, peut être comme elle, une créature si exceptionnelle et douée – une chance inestimée pour la Société – un homme ne peut la saisir tous les jours. Bon Dieu ! Et je m'en vais prendre en charge un bateau à vapeur qui coûte son prix sur cette rivière, le sifflement de l'argent ! Tôt ou tard l'argent arrive, je suis aussi un travailleur qui gagne son salaire, un capitaine – vous savez. Quelque chose qui s'apparente à un émissaire de la lumière, quelque chose comme le triste sort des apôtres. Là-bas, il y a tant de pourritures lâchées en proie et je ne parle que de cette fois, et cette excellente femme vit entourée d'une nuée de sottises à ses pieds. Quelle escroquerie. Elle parle de « sevrer ces millions d'ignorants de leur sordide chemin. », encore, ma parole, elle me met dans une position bien inconfortable. Je risque de faire allusion au fait que la Société agit pour le profit.

« Tu oublies, cher Charlie, que toute peine mérite salaire, » dit-elle, brillamment. C'est étrange comme la vérité est hors de portée des femmes. Elles vivent dans un monde qui leur appartient, et pour elles, il n'y a rien d'autre que ce monde-là, et il n'y en aura jamais d'autre possible. En somme, c'est tellement beau, terriblement, et si elles avaient dû le créer elles-mêmes, le diriger même, il serait tombé en miettes avant le lever du jour. Par quel fait confondant, nous les hommes, avons vécu avec contentement comme jamais depuis le premier jour de la création et nous savons la vérité entière.

«Après quoi, je suis embrassé, on me fait promettre de porter de la flanelle, d'écrire souvent, et voilà – je peux partir. Dans la rue – je ne sais pas pourquoi – un étrange sentiment me vient, celui que je suis un imposteur. Chose étrange de vouloir nettoyer tous les endroits du monde à vingt-quatre heures à la ronde, avec moins d'imagination que quiconque traverserait cette rue à cette seconde. – Je

ceux qui partent là-bas. » dit-il. « Et lorsqu'ils reviennent également ? » je demande. « Oh, je ne les vois jamais, » remarque-t-il ; « et surtout le changement a pris place à l'intérieur, vous savez. » Il sourit comme s'il se trouvait dans un jeu. « Alors, vous vous rendez là-bas. Fameux. Intéressant, aussi. » Il m'inspecte en un coup d'œil, et prend d'autres notes. « Aucune démente dans votre famille ? » demande-t-il, avec un ton vide d'expression. Je me retrouve très ennuyé. « Est-ce aussi une question qui fait partie de votre intérêt pour la science ? » « Elle pourrait bien, » dit-il, sans prêter attention à mon irritation, « Intérêt pour la science de suivre l'évolution de la psychologie des individus, à cet endroit, mais . . . », je l'interromps « Êtes-vous analyste ? ». « Tous les médecins doivent l'être – un peu, » me répond cet original, imperturbable. « J'ai une petite théorie, que, vous, Messieurs qui allez là-bas, devez m'aider à étayer. Voilà ma contribution aux qualités que mon pays doit récolter de la possession d'une si magnifique colonie. La simple fortune que je laisse à mes prochains. Pardon pour mes questions, mais vous êtes le premier anglais à venir me consulter . . . » Je m'empresse de lui assurer que je ne suis pas du tout normal. « Si je l'étais, dis-je, je ne parlerais pas ainsi avec vous. » « Ce que vous dites est plutôt profond, mais probablement faux, » dit-il, avec un léger rire. « Évitez l'irritation plus que l'exposition au soleil. Adieu. Comment dites-vous les Anglais, eh ? Good-bye. Ah ! Good-bye. Adieu. Dans les Tropiques, une chose à faire avant toute chose, garder son calme. » Il secoue son index . . . « Du calme, du calme. Adieu. »

“Encore une chose qu'il me reste à faire – dire au revoir à mon excellente tante. Je la retrouve, triomphant. Je prends une tasse de thé avec elle – la dernière tasse décente avant longtemps – et dans la pièce qui, d'une manière des plus apaisantes, ressemble à ce qu'il conviendrait d'appeler un salon de dames, nous discutons dans le calme, au coin du

entrée, une entrée continue vers l'inconnu, scrutant les visages joyeux et idiots des autres avec leurs vieux yeux si peu concernés. Ave ! Les vieilles tricoteuses de laine noire ! Morituri te saluant. Ceux qui sont sur le point de mourir vous saluent. Peu de ceux qu'elles regardent ne les revoient un jour – pas la moitié, de loin.

“Il y a encore la visite du médecin. « Une simple formalité », m'assure la secrétaire. Un jeune homme qui porte le chapeau sur le côté gauche de la raie, un employé de bureau je suppose – il doit y avoir des employés de bureau dans un business comme celui de la Société des Commerces, depuis qu'une maison doit rester une maison dans la ville de la mort – venant de quelque part là-haut, m'y conduit. Il est minable et négligé, avec des taches d'encre sur les manches de sa veste, et sa veste est trop large et s'agite, sous un menton qui prend la forme de l'orteil d'une vieille botte. Il est un peu tôt pour le médecin, je propose un verre, sur ce, il développe une montée de jovialité. Tandis que nous nous asseyons avec nos Martinis, il me fait l'éloge des affaires de la Société, et bientôt je lui exprime négligemment ma surprise qu'il n'ait jamais été là-bas. Il devient alors très froid et rassemble tout subitement. « Je ne suis pas aussi imbécile que j'en ai l'air, dit Platon à ses disciples, » dit-il comme sentence, vidant son verre avec une grande résolution, et nous nous levons.

“Le vieux docteur prend mon pouls, évidemment en pensant à autre chose, « Bien, très bien pour là-bas, » murmure-t-il, et me demande alors avec un certain intérêt si je le laisserais volontiers mesurer ma tête. Bien qu'étonné, j'accepte, il pose alors un outil qui ressemble à un compas et obtient les dimensions entre le dos et le devant de ma tête, il prend note avec attention. C'est un petit homme qui n'est pas rasé, dans un manteau usé en gabardine, et avec des souliers aux pieds, je le vois comme un imbécile qui ne fait pas de mal. « Je m'engage toujours dans l'intérêt de la science, lorsque je mesure le crâne de

un imposant bureau occupe tout le milieu. Derrière ce meuble, une impression de pâleur et d'anorexie me parvient depuis la redingote. Le grand homme lui-même. Il doit mesurer un mètre quatre-vingts, à en juger par son allure, et attrape la poignée comme il doit le faire des millions de fois. Nous nous serrons la main, je suis satisfait, désireux, murmure vaguement, fier de mon français « Bon voyage ».

“En moins de quarante-cinq secondes, je me retrouve encore dans la salle d'attente près de la secrétaire compatissante, qui, pleine de désolation et de sympathie, me fait signer les documents. Je crois que j'entreprends autre chose de ne pas dévoiler de secrets d'affaires. Bien, je ne le ferai pas.

“Je commence à me sentir légèrement mal à l'aise. Vous savez, je ne suis pas habitué à de telles cérémonies, et il y a quelque chose de désagréable dans l'air. C'est juste que je peux penser avoir été placé au cœur d'une conspiration – je ne sais pas – quelque chose de pas très net, et je suis content d'en sortir. Dans la pièce extérieure, les deux femmes tricotent la laine noire avec ferveur. Les gens arrivent, la plus jeune vient jusqu'à eux et les quitte après qu'ils se sont présentés. La plus vieille reste assise sur sa chaise. Les tissus de ses gros souliers sont conçus pour garder son pied au chaud, et un chat repose sur ses genoux. Elle porte une coiffe blanche d'affaire sur sa tête, a une verrue sur une joue, et des lunettes bordées d'argent piquent sur le bout de son nez. Elle me jette un coup d'œil derrière ses lunettes. L'instantanéité et l'indifférent calme de ce regard me dérangent. Deux jeunes gais et idiots sont reçus de la même façon, elle leur jette un coup d'œil rapide de sagesse et de désintéret. Elle a l'air de tout connaître d'eux et de moi, aussi. La nervosité me gagne. Elle semble étrange et fatale. Souvent, loin de tout cela, j'ai repensé à ces deux femmes, gardant les portes des Ténèbres. Tricotant la laine noire pour garder au chaud une ombre, une

dants. Car tous courent édifier un Empire outre-mer, car grâce au commerce, ne verront pas la fin de leurs pièces de monnaie.

“Une rue confinée et déserte dans l’ombre profonde, de hautes maisons, des fenêtres innombrables, aveugles, une quantité de volets vénitiens – une survivance, un silence de mort, l’herbe germant entre les pierres ; une imposante voûte avec une porte à deux battants, à droite à gauche, immense, tenant lourdement entrebâillée. Je glisse à travers l’une de ces fentes, arrive à un escalier bien balayé et non garni, aussi aride qu’un désert, j’ouvre alors la première porte sur mon chemin. Deux femmes, l’une grosse, l’autre maigre, assises sur des chaises de fonction en paille, tricotent une laine noire. La maigre se lève et vient droit sur moi – toujours en tricotant les yeux abattus – et juste au moment où je m’apprête à m’écarter de son chemin, comme vous le feriez pour un somnambule, toujours debout, elle ouvre les yeux. Sa robe est unie et la recouvre comme un parapluie, et elle tourne autour de moi sans un mot et me précède pour me montrer la salle d’attente. Je donne mon nom, et regarde autour de moi. La table des signatures au milieu, chaises plates le long des murs, au bout de la salle une large et brillante carte, marquée par toutes les couleurs de l’arc-en-ciel, carte à réaliser un jour. Une vaste quantité de rouge domine – bon à voir à tout moment, car nous savons que là-bas du vrai travail a été fait, une part égale de bleu, beaucoup de bleu, un peu de vert, une traînée d’orange, et, sur la côte est, un point violet, pour montrer où les drôles de pionniers du progrès boivent leur drôle de large bière. De toute façon, je ne suis allé dans aucune de ces couleurs. Je suis allé dans le jaune. Mort dans le fond. Et la rivière est là – fascinante – mortelle – tel un serpent. Ough ! La porte s’ouvre, le chef du secrétariat aux cheveux blancs, à l’expression compatissante, apparaît, et avec son index maigrelet, m’invite à entrer dans le sanctuaire. La pièce n’a pas de lumière et

sa dignité. Par conséquent, il peut battre le vieux nègre sans aucune pitié, tandis qu'un énorme attroupement de villageois consternés le regardent battre un des leurs – c'est le fils du chef du village qui me raconte l'instant – désespérés d'entendre hurler de peine cet homme, ils tentent un coup de lance en direction de l'homme blanc – et bien sûr, la lance, chance, se plante vite et facile entre ses omoplates. Alors, dans l'affolement, la population entière s'enfuit dans la forêt, s'attendant à voir toutes sortes de désastres arriver, tandis que, de l'autre côté, le vapeur de Fresleven, pris en charge par l'ingénieur, je crois, donne l'ordre de quitter les lieux, dans la panique. Suite à quoi, personne ne semble très soucieux de l'état de Fresleven, jusqu'à ce que je m'en mêle et trébuche sur lui, réellement. Je ne peux laisser ses restes, quoique ; mais quand une opportunité s'offre à moi de rencontrer mon prédécesseur, l'herbe était déjà montée jusqu'à ses côtes et avait fini par cacher ses os. Qui étaient tous là. Le surnaturel de l'être n'a pas été atteint après sa chute. Et le village fut déserté, les huttes maintenant sombrant dans le noir, la pourriture, toutes de biais, entourées de clôtures tombées. Une calamité s'est produite, c'est presque certain. Les habitants se sont volatilisés. Une folle terreur les a dispersés, hommes, femmes et enfants, au travers des buissons, et ils ne sont jamais revenus. Ce que sont devenues les poules, je n'en sais rien non plus. Je pense qu'elles se sont volatilisées de toute manière. Cependant, par cette glorieuse affaire, j'obtiens mon rendez-vous, avant même de commencer à espérer.

“Je cours partout comme un fou pour être prêt, et avant quarante-huit heures, je suis de l'autre côté de la Manche prêt à me montrer devant mes employeurs, à signer le contrat. En quelques heures, j'arrive dans une ville où, selon moi, l'hypocrisie a toujours régné. Sans doute un préjugé. Je n'ai pas de difficultés à trouver les bureaux de la Société. C'est la plus grosse chose dans cette ville, et tous ceux que je rencontre sont ainsi, pleins, débord-

j'ai une idée à atteindre, c'est toujours par ma propre route, par mes propres jambes. Je n'aurais pu le croire par moi-même ; mais alors – voyez-le – j'abandonne en un sens, ce principe, je dois y aller en attrapant, en truandant. Alors je les dérange. Les hommes disent « Mes chers camarades » et plus rien. Puis – pourriez-vous le croire ? – J'ai essayé les femmes. Moi Charlie Marlow, aguichant le genre féminin pour travailler – obtenir du travail. Au ciel ! Bien, tu vois où la foi m'a conduit. J'avais une tante, à l'esprit charmant et enthousiaste. Elle m'écrivit « Ce serait brillant. Je suis prête à faire n'importe quoi, tout ce qu'il faut pour toi. Une idée glorieuse. Je connais la femme d'une très haute personnalité de la Société, et aussi un homme qui a de nombreuses relations » . . . etc., etc. Elle fut déterminée à ne pas mettre fin à ses efforts pour m'obtenir un rendez-vous avec le capitaine d'un des navires de la rivière, autant que je le désire.

“J'obtiens mon rendez-vous – évidemment ; et je l'obtiens très rapidement. Il s'avère que la Société vient d'apprendre que l'un de leurs capitaines est mort lors d'une altercation avec des natifs. C'est ma chance, ce qui me rend aussi le plus anxieux à l'idée d'y aller. Ce n'est que des mois et des mois plus tard que j'engage l'assaut pour retrouver ce qu'ils laissèrent du corps, et de ce que j'ai pu entendre, l'origine de la querelle est un malentendu sur des poules. Oui, deux poules noires. Fresleven – c'est le nom de cet homme, un Danois – en un sens se croyant assez fort pour mener la négociation, à peine est-il à terre qu'il commence à frapper le chef du village avec un bâton. Oh, je suis peu étonné au final d'entendre cela, et en même temps d'entendre que Fresleven fut l'une des créatures les plus gentilles, les plus calmes qui ait jamais marché sur ses deux jambes. Sans trouble était-il ; mais voilà plusieurs années déjà qu'il s'était engagé là, dans cette noble cause, folle et noble, vous savez bien, et il a, pour finir, probablement abandonné le besoin d'affirmer pour ainsi dire,

Bien. Je n'y suis toujours pas allé, et ne m'y aventurerai pas aujourd'hui. Le glamour s'en est allé. D'autres places autour de l'équateur, et dans toutes sortes de latitudes dans l'ensemble des deux hémisphères, ont été décimées. Je fus de ceux qui y sont allés, et . . . bien, nous ne parlerons pas de cela. Mais il en restait toujours un – le plus grand, le plus vierge, entier, sur lequel nous avons à parler – pour lequel j'ai un désir depuis lors.

“Vrai, depuis ce temps ce n'est plus un point vierge et vacant. Il s'est rempli, depuis mon enfance, de rivières et de lacs et de noms. Puis il a cessé d'être cet espace vierge de délicieux mystères – le point blanc, celui qui permettait à l'enfant de rêver glorieusement. Il est devenu une tache d'obscurité. Mais il demeure à l'intérieur une rivière très spéciale, une puissante et large rivière, que vous pouvez voir sur la carte, ressemblant à un immense serpent préservé, avec la mer comme tête, le reste du corps courbé longeant le vaste pays, et la queue se perdant dans les profondeurs de la terre. Et tel que je le vois sur la carte comme une vitrine, il me fascine comme un serpent, peut-être un oiseau – un absurde petit oiseau. Et alors je me souviens d'un grand séisme, la Société des Commerces apparue sur cette rivière. Tous accourent ! Je me dis à moi-même, le commerce ne peut s'échanger sans une flotte de nombreux bateaux naviguant sur cette eau nouvelle – bateaux à moteur ! Pourquoi n'essaierais-je pas de prendre la tête d'un d'entre eux ? Je me rends le long de Fleet Street, mais ne peux m'enlever cette idée de l'esprit. Le serpent m'a envoûté.

“Vous comprenez, c'est dans l'intérêt du continent, cette Société des Commerces ; mais j'ai de nombreuses relations vivantes sur le continent, oui, c'est peu coûteux et pas si scrupuleux que ça en a l'air, me diraient-ils.

“Je suis navré d'en posséder, je commence à les solliciter. C'est déjà un frais départ pour moi. Vous savez, je n'ai pas l'habitude d'obtenir les choses de cette manière. Lorsque

arrivée à moi personnellement” commence Marlow, montrant dans cette remarque la faiblesse de beaucoup de conteurs de romances si souvent ignares de ce que leur audience souhaite entendre ; “pour comprendre l’effet que cela a sur moi, vous vous devez de savoir comment je suis sorti de là-bas, ce que j’ai vu, comment je suis sorti de cette rivière jusqu’à l’endroit où j’ai rencontré pour la première fois le pauvre homme, ce commandant du désastre, de l’éloquence et de la grandeur. Ce fut le point le plus à l’ouest de la traversée et le point le plus culminant de mon expérience. Cela revient en quelque sorte à jeter une sorte de lumière sur tout ce qui est moi – et sur mes pensées. C’est suffisamment sombre aussi – et pitoyable – pas extraordinaire en aucun sens, pas très clair non plus. Non pas très clair. Et pourtant cela semble jeter une sorte de lumière.

“Je suis alors, comme vous vous souvenez, retourné à Londres après un trop plein d’océan Indien, Pacifique, mer de Chine – une dose suffisante d’Est – six mois ou l’équivalent, j’étais à cause de cela rompu, bloqué, comme lorsque vous suivez votre travail et devez changer de foyer, juste parce que j’avais cette lourde mission de vous civiliser : cela a pu durer un temps, être accepté un temps, mais j’ai été las, je me languissais de repos. Alors j’ai cherché un bateau – je pouvais imaginer le plus dur métier sur terre. Les navires m’avaient tout de même ignoré. Et alors je me suis lassé de ce jeu moi-même.

“Voyez-vous ! Lorsque j’étais petit garçon j’avais la passion des cartes. Je pouvais regarder des heures le Sud de l’Amérique, ou l’Afrique, ou l’Australie, pour me perdre moi-même dans toutes les grandeurs de l’exploration. En ce temps-là, il restait de nombreux points blancs sur terre, vierges, et quand j’en voyais un sur la carte particulièrement attirant (mais ils le paraissaient tous), je pointais mon doigt dessus et disais, *Quand je grandirai, j’irai là*. Le pôle Nord était un de ces points, je me souviens.

de la terre, ce qui revient à dire, le plus souvent, la prendre de ceux qui ont une condition différente de nous ou une couleur de peau différente de nous ou encore un léger avantage du nez ; c'est une belle chose quand on y regarde de près. Ce qui rachète tout cela ne peut être que l'idée. Une idée derrière la tête, comme une plaidoirie ; pas une prétention sentimentale mais une idée ; et non la foi égoïste en une idée – mais une chose pour laquelle vous pouvez vous corrompre, vous incliner, vous sacrifier . . . ”

Il s'interrompt. Des flammes glissent sur la rivière, de vertes et courtes flammes, flammes rouges, blanches flammes, chassant, traversant, se joignant, se transperçant les une les autres – et se séparant doucement, tout à la fois avec hâte. Les mouvements de la grande ville surgissent dans la nuit profonde au-dessus de la rivière maintenant endormie. Nous regardons, attendons patiemment – il n'y a rien de plus à faire qu'attendre la fin du déluge ; mais c'est après un long silence qu'il dit, d'une voix hésitante, “Je suppose que vous, camarades, vous vous souvenez encore de la fois où j'ai tourné une voile pleine d'eau en un coup instantané,” c'est ainsi que nous comprenons que c'était écrit, avant que la marée ne descende, nous devons écouter encore l'une des aventures hallucinées de Marlow. Oui, écoutons l'histoire qui se raconte le temps d'une marée, attendons la fin d'un cycle, une nuit. Comme si le retour nécessaire de l'eau pouvait encore mettre fin au déluge lumineux de ces flammes qui contaminent, sans désir particulier, sans état d'âme ni fièvre, sans intensité dans laquelle nos cœurs ont l'habitude de se cogner, le foyer de nos passés et de nos futurs. Un calme si certain. Même si composées de toutes les fièvres de nos intérieurs, ces flammes ne pourraient pas même demeurer. Tant et si bien qu'elles s'oublieraient dans le néant de vos paysages intérieurs. Ce cycle-là persiste, éternel, et nous fait patienter et tout le mystère du tumulte de la nature devient à jamais insondable. Écoutons.

“Je ne veux pas vous embêter avec cette chose qui m'est

ils, lui garde les yeux sur une chance de promotion d'une flotte à Ravenna sous peu, s'il a de bons amis à Rome et survit au climat austère. Ou pense-t-il à un jeune citoyen décent dans sa toge – peut-être trop de hasard vous savez – qui viendrait jusqu'ici par le train d'un certain préfet, ou d'un douanier, ou même d'un économiste, pour voir fructifier sa fortune. Pourtant ce n'est qu'une terre dans un marécage, au-delà de la jungle. Et sur quelques terres intérieures, affichant le sentiment de la barbarie, la barbarie prononcée l'entoure, – toute la mystérieuse vie du grand vide qui se mélange à cette forêt, dans les jungles, dans le cœur des hommes barbares. Il n'y a pas d'initiation non plus à de tels mystères. Il doit vivre au milieu de cette incompréhension, ce qui doit être alors détestable pour lui. Et il a une fascination, également. Qui le travaille. La fascination de l'abomination – vous savez, imaginez les regrets les plus grandissants, le désir d'évasion, le faible dégoût, l'abandon, la haine."

Il s'arrête.

"La pensée," reprend-il alors, soulevant son bras jusqu'au coude, la paume de la main contre la jambe pliée devant lui, il a la pose d'un Buddha prêchant dans d'européens apparats et sans fleurs de lotus – "La pensée, personne d'entre nous ne pourrait sentir, ressentir, comme lui. Ce qui nous sauve, c'est l'efficacité – la dévotion à l'efficacité. Mais ces hommes ne sont pas vraiment un investissement. Ils ne sont pas colons dans l'âme, leur Administration est une pure pression, rien d'autre, je suppose. Ils ont été conquérants, c'est pourquoi on recherche leur force brute – cela n'a rien d'une flatterie, quand vous l'avez, quand votre puissance n'est que l'incident causé par la faiblesse des autres. Ils dérobent ce qu'ils peuvent prendre au nom de l'amour de ce qui est à prendre. Ce n'est qu'un vol avec violence, à grande échelle, aggravé d'un meurtre, et les hommes y courent à l'aveugle – somme toute très approprié pour ceux qui veulent combattre l'obscurité. La conquête

Sa remarque ne nous surprend pas. Elle lui ressemble. Elle s'accepte dans le silence. Aucun de nous ne le trouble en gémissant, et il dit à présent très doucement – "Je repense aux temps passés, quand les Romains furent les premiers à venir ici, dix-neuf cents ans plus tôt – . . . La lumière sort de cette rivière depuis l'autre jour – vous dites cavalière ? Oui ; mais elle ressemble à une flamme qui court sur la plaine, comme un éclair perçant les nuages. Nous vivons dans l'éclat – Pourvu que l'éclat sache durer aussi longtemps que tourne cette vieille terre ! Mais l'obscurité est là depuis hier. Imaginez les sentiments d'un commandant du désastre – Comment vous diriez ? – attiré dans la Méditerranée, ordonnant soudainement cap au Nord, courant au travers des pays, dépassant la Gaule dans la hâte, mis responsable de ce navire, de ces légionnaires – quelle merveilleuse masse d'habiles hommes ils devaient être, évidemment – utilisés pour le construire, apparemment par centaines, en un mois ou deux, si l'on en croit ce qui est écrit. Imaginez-le ici ce commandant là – à la toute fin du monde, dans la mer, la couleur d'une importance, le ciel, la couleur de la fumée, dans une sorte de bateau aussi rigide qu'un accordéon – et qui remonte cette rivière avec des provisions ou des marchandises ou je ne sais quoi encore. Devant des bancs de sable, des marécages, des forêts, des sauvages, – petites préciosités à manger pour un homme civilisé, rien de tout cela, la Tamise comme seule eau à boire. Pas de vin de Falernian ici. Ici et là, un camp militaire perdu dans la désolation, perdu telle une aiguille dans une meule de foin – froid, brouillard, tempêtes, catastrophe, exil, et mort – une mort qui se cache dans l'air, dans l'eau, derrière un arbuste. Ils doivent tomber comme des mouches ici. Oh, oui – il l'a fait. Il l'a si bien fait, tellement, sans un doute, sans trop y penser d'ailleurs. Excepté les conséquences annoncées de ce qu'il a fait depuis ce temps, sans doute. Il y a assez d'hommes pour faire face à l'obscurité. Et sans doute l'acclament-

embarcations se déplace le long du chenal – un grand mélange de lumière qui va et s'en va. À l'ouest le plus éloigné, à l'endroit le plus haut, la ville monstrueuse est toujours sinistrement marquée par le ciel, par les ténèbres qui rêvent dans le coucher du soleil, par une lumière éblouissante, éclatante derrière les étoiles.

“Là-bas aussi . . .”, dit soudainement Marlow, “l'un des endroits les plus obscurs sur terre”.

Marlow reste le seul d'entre nous qui continue, encore, à suivre la mer. Le moins que l'on puisse dire de lui est qu'il ne représente pas sa condition. C'est un marin, mais aussi un nomade, un marin qui tout en commandant sa flotte, garde son désir de vivre sédentaire. Bien que son esprit ait l'ordre de rester attaché au foyer, le foyer l'accompagne sans relâche, c'est le bateau, et son pays c'est la mer. D'un bateau à un autre, cela ne change pas vraiment, et la mer reste éternellement la même. La constance dans l'immuabilité de son entourage, des rivages étrangers, des visages étrangers, l'immensité mouvante de la vie, le passé lentement glissant, évasif, non dans le sens d'un mystère, mais dans un léger mépris, une ignorance ; c'est pour cela qu'il n'y a de mystère pour un marin que la mer elle-même, laquelle est la maîtresse de son existence tout aussi insondable que sa destinée. Pour le reste, après des heures au travail, une balade sur les rivages, qu'elle soit sans enjeu ou bien déterminante, répond et éclaircit pour lui le secret de tout un continent, et généralement, il trouve le secret le plus précieux. Marlow n'est pas commun aux marins (excepté sa propension à tourner autour de légendes), et pour lui le sens d'un moment de la vie ne se trouve pas contenu dans ce moment précisément, tel un noyau, mais à l'extérieur, ailleurs, enveloppant le mythe qui le porte et le révèle comme une lueur sortie d'une fumée, dans le reflet d'une ou plusieurs auréoles, quelque chose qui est fait pour être visible juste à la lueur de la pleine lune.

non pas dans la vive rougeur d'une courte journée qui vient de s'écouler à jamais, mais dans de persistants souvenirs éclairés de la lumière d'un mois d'août. Et donc rien n'est plus facile pour un homme qui, selon l'usage, a suivi la mer, avec révérence et affection, d'évoquer la grande spiritualité qui fait l'histoire de la Tamise, depuis sa source. Ce courant d'eau, montant, descendant, dans un incessant mouvement dévoué, regroupe toute la mémoire des hommes et des navires qu'il a portés jusqu'au repos du foyer retrouvé, ou à l'inverse jusqu'au cœur des combats de la mer. Elle a connu et servi tous les hommes dont les nations sont fières, de Sir Francis Drake à Sir John Franklin, tous cavaliers, avec ou sans titre – les grands cavaliers errants de la mer. Elle a reçu tous les navires, ceux dont le nom ressemble à d'étincelants bijoux dans la nuit des temps, de la *Golden Hind* avec son flanc plein d'or, en passant par la Reine puissante traversant de gigantesques contes, à l'*Erebus* et la *Terreur*, engagés vers d'autres conquêtes – tous s'en allant sans jamais revenir. Elle connaît les navires et les hommes. Elle a montré la route à Deptford, à Greenwich, et Erith – aventuriers et colons ; navires du Roi comme navires de contrebandiers, capitaines, amiraux, sombres "intrus" du commerce oriental, et "généraux" mandatés sur les comptoirs des Indes. Chasseurs d'or et avides de gloire, tous ont navigué sur son courant, portant l'épée, et souvent la torche, messagers des forces de la terre, porteurs d'une étincelle d'un feu sacré. Quelle grandeur n'a pas flotté sur la surface de cette rivière vers les mystères d'une terre encore impénétrée, vierge ! . . . Les rêves des hommes, la racine des nations du monde, les germes des Empires.

Le jour se tait, le crépuscule tombe sur le cours d'eau, et les lumières commencent à apparaître sur la rive. Se dévoilent la lumineuse maison des Chapman et, depuis la plage découverte par la marée, un arbre fin qui s'élève. La plage est, elle, si fortement éclairée. La lumière des

tions de chacun. L'avocat – le meilleur de tous les vieux associés – grâce à son âge et ses nombreuses qualités, a droit à l'unique coussin et au seul tapis à bord. Le comptable avait apporté une boîte de dominos et, avec les pièces, joue à assembler des architectures. À l'arrière, Marlow est assis en tailleur, contre le mât le plus bas. Il a les joues submergées, le teint jaune, le dos raide, une allure d'austérité monastique, et, avec ses deux bras ballants, la paume de ses mains ouvertes, ressemble à une divinité. Buddha. Le directeur satisfait, l'ancre jetée raide, nous rejoint en queue de bateau et s'assied près de nous. Las, nous échangeons quelques mots. Après quoi, un silence s'empare du navire. Sans raison, nous n'entamons pas de partie de dominos. Nous nous abandonnons à la méditation, et n'aspirons à rien, seulement à rester ainsi dans le calme, en paix. Le jour s'achève dans la sérénité et dans l'exquise brillance, toujours. Car l'eau brille avec paix ; le ciel, sans tache, est une simple immensité de lumière qui ne peut se dissoudre ; la toute forte buée sur les marais d'Essex se montre tel un tissu de soie fin, radieux, porté depuis les rives, les terres et les bois, recouvrant jusqu'aux bas rivages la vie de ses plis diaphanes. Seuls les ténèbres vers l'ouest, dont la colère grandit à l'approche du soleil et rêvant de s'élever de plus en plus, dévorent chaque minute.

Au final, dans sa courbe et interminable chute, le soleil tombe bien bas, son blanc rayonnant se change en un rouge morne, sans rayon et sans chaleur, comme s'il s'était évaporé subitement, frappé par la mort, par le toucher des ténèbres qui rêvent par-dessus la foule des êtres.

Sans plus tarder, les eaux changent, et la sérénité devient moins brillante mais plus profonde. Cette vieille rivière, à la surface rapide, se repose désormais au déclin du jour, avec calme, et après des années de loyaux services rendus à cette race d'homme qui la borde, elle déplie dans une tranquille dignité son cours d'eau jusqu'aux fins fonds de la terre. Nous regardons le vénérable courant,

## Chapitre 1

Ce plaisant deux-mâts navigue et s'en va dans sa quiétude. Aucun vent ne soulage ses voiles. La *Nellie*, libre d'anxiété, dérive. Il nous faut la suivre. La tempête passée, un vent calme s'empare de la rivière, seule chose à attendre, la marée montante.

L'horizon de la Tamise s'étend bien derrière nous, ainsi, sans commencement, se concrétisant en un tout, une interminable trajectoire. Ni l'eau, ni le ciel ne peuvent se distinguer. Ils s'unissent, s'abolissent de toute matérialité. Dans cet espace baigné de lumière, les voiles de cette embarcation maintenant emportée par le courant des marées, s'affirment dans une teinte rouge. Tel un tableau qui serait parvenu à saisir les rayons jusqu'à leurs cimes. Une brume se dépose sur les bas rivages qui courent jusqu'à la mer et disparaissent en une forme plate. C'est Gravesend là-bas où l'air est noir, et loin derrière encore, cet air semble toujours se condenser dans la noirceur d'une dépression. Persistant songeur, je reste immobile devant la plus grande et folle ville sur terre.

Le directeur de la Société est notre capitaine de bord ainsi que notre hôte. Nous aimons le voir, lui, de dos, debout, regardant l'étendue de la mer. Sur l'ensemble de la rivière rien ne peut paraître plus marin que lui, rien n'arrive à sa moitié, à la moitié de son allure. Il ressemble à un pilote aux yeux d'un marin, à l'homme qui mérite confiance. Difficile de se dire que son travail n'est plus devant accompagnant cet estuaire lumineux, mais bien derrière lui, dans de ténébreux rêves lointains.

Entre nous, comme je l'ai déjà dit, se trouve l'attachement à la mer. En plus d'unir nos cœurs dans une longue période de séparation, elle nous affecte, nous rend plus tolérants face aux histoires de chacun – face aux convic-



Ce livre est publié pour la première fois en juin 2013 par  
Meessen De Clercq à l'occasion du projet de  
Thu Van Tran pour Art Basel.

Cette seconde édition est produite en janvier 2015  
par La Kunsthalle de Mulhouse, France.

Elle est imprimée en 1500 exemplaires,  
tous numérotés.

La version anglaise de *Heart of Darkness* de Joseph Conrad  
provient de The Project Gutenberg - [www.gutenberg.org](http://www.gutenberg.org)  
Date de parution : 9 janvier 2006 [EBook #526]  
Produit par Judith Boss et David Widger.

La version française est une traduction subjective  
de l'artiste Thu Van Tran.

La conception graphique est réalisée par Speculoos.com  
Le livre est imprimé par Impressions Graphiques Mulhouse.

MSSNDCLRCQ

Meessen De Clercq

Meessen De Clercq, éditeur  
Abdijstraat 2a Rue de l'Abbaye  
1000 Bruxelles - Belgique



La Kunsthalle Mulhouse  
Centre d'art contemporain - La Fonderie  
16 rue de la Fonderie - 68093 Mulhouse Cedex - France

ISBN 978-2-930528-12-0

En couverture : Thu Van Tran  
*De vert à orange* #9 (détail), 2014  
Photographie, alcool, colorant, rouille.  
130 x 100 cm

TRADUCTION DE THU VAN TRAN

**AU PLUS  
PROFOND  
DU NOIR  
JOSEPH  
CONRAD**

**HEART OF  
DARKNESS  
JOSEPH  
CONRAD**